





LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XXV



LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXV



PARIS
MAISONNEUVE ET CH. LECLERC
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1887

—



CONTENTES POPULAIRES

DE

BASSE-BRETAGNE

—

TOME II



CONTES POPULAIRES

DE

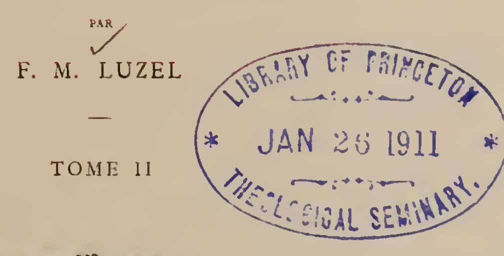
BASSE-BRETAGNE

PAR

F. M. LUZEL

—

TOME II





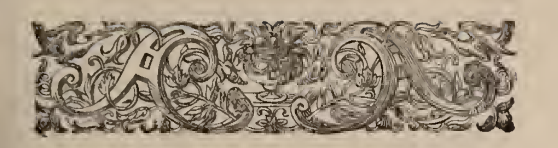
PARIS
MAISONNEUVE ET CH. LECLERC
25, QUAI VOLTAIRE, 25
—
1887



VI

LE MAGICIEN ET SON VALET.





I

LE SABRE ROUILLÉ

Il y avait, une fois, un roi de France qui, désolé de voir le grand nombre d'enfants bâtards qui naissaient dans sa capitale, dit un jour que la mère du premier bâtard qui verrait le jour à Paris serait mise à mort.

Bien ! Ce roi ne savait pas ce qui l'attendait. Il avait un fils et une fille, qui s'aimaient si tendrement que la sœur devint enceinte des œuvres de son frère. Les voilà bien embarrassés, car ils n'ignoraient pas l'arrêt de leur père. Que faire ? Ils quittent secrètement le palais, de nuit, par une porte de derrière, et s'embarquent sur un navire qu'ils ont approvisionné de vivres et de toutes sortes de grains, de semences et d'outils.

Ils débarquent dans une île déserte, au loin, bien loin. Ils se construisent une petite maison et sèment du blé.

La princesse donna le jour à un fils, un enfant superbe, qu'ils nommèrent Mabic.

Le père allait chasser ou pêcher, presque tous les jours. L'enfant venait à merveille. Il avait déjà quinze ou seize ans, lorsque son père, étant allé un jour chasser, dans une île voisine, vit venir à lui un petit cheval noir, sellé, bridé, et qui semblait l'inviter à monter sur son dos. Il monte dessus, et aussitôt le cheval part au galop et le conduit à un château, qui était non loin de là. Ce château était habité par un géant magicien.

— Ah ! te voilà donc, fils du roi de France ! lui dit le monstre, en le voyant.

— Je ne suis pas venu de moi-même, c'est le cheval qui m'a amené, répondit le prince.

— C'est très bien, et tu es de bonne prise.

Et le géant le précipita dans un étang glacé, qui se trouvait là. Sa tête fit un trou dans la glace, et, ne pouvant se dégager, il fut vite noyé.

Son fils vint le chercher, dans la même île. Il rencontra le même petit cheval noir, bridé, sellé, monta sur son dos, et fut aussi conduit au château du géant. Il vit, en arrivant, le corps de son père, dans l'étang et s'écria :

— Mon Dieu, voilà mon père !

— Oui, dit le géant, mais, je ne puis te traiter comme lui, car je n'ai pas de pouvoir sur toi. Mais, reste avec moi ici, et tu ne manqueras de rien.

Il reste, parce qu'il y est forcé. Voilà sa mère seule, à présent, dans son île, et vous pouvez juger de sa douleur. Elle part aussi à la recherche de son frère et de son fils et est amenée au même château par le petit cheval noir.

— Je vous attendais, lui dit le géant; je n'ai aucun pouvoir sur vous, mais, restez ici avec votre fils et vous y serez bien.

Elle resta, ne pouvant faire autrement.

Mabic allait tous les jours à la chasse, dans le bois qui entourait le château. Dès qu'il était parti, le géant enfermait sa mère dans une cage garnie de clous aux pointes aiguës, et lui défendait, sous peine de mort, d'en rien dire à son fils. Elle maigrissait et dépérissait à vue d'œil.

Un jour, le géant lui parla de la sorte :

— Dites à votre fils d'aller chercher, dans l'enfer, le grand sabre rouillé qui se trouve là, et, s'il parvient à s'en emparer, nul homme au monde ne pourra lui résister, et alors je vous rendrai la liberté, je vous épouserai et nous serons heureux ensemble.

La pauvre femme fit part à son fils des paroles du géant.

— Qu'on me donne le petit cheval noir, dit Mabic, et j'irai chercher le sabre rouillé, dans l'enfer.

On lui donne le petit cheval noir et il part.

Mais, aussitôt sa mère est enfermée de nouveau dans sa cage garnie de clous à pointes aiguës.

Il passe près d'un château, où il entend un bruit et des cris effrayants, comme si dix mille hommes s'y égorgeaient.

— Qu'est cela ? dit-il ; je veux aller voir.

— N'allez pas dans ce château, lui dit son cheval, ou vous vous en repentirez.

— Je veux voir ce qu'il y a là-dedans ; je n'ai pas peur.

Et il descendit, frappa à la porte et fut bien accueilli. C'était un château de cristal, habité par douze géants, frères de celui de l'île. Une fois entré, il n'entend plus aucun bruit. Il soupe et loge dans le château.

Le lendemain matin, il se remet en route avec son petit cheval noir, qu'il retrouve à la porte du château, où il l'avait attaché à un poteau, et les géants lui disent :

— Quand vous repasserez, avec votre sabre, venez nous voir.

Il le leur promet et part.

A environ cent lieues de là, il arrive à un se-

cond château, où il entend plus de vacarme encore que dans le premier.

— Il faut que j'aille voir ce qu'il y a là-dedans, dit-il.

— N'y allez pas, lui dit le cheval, ou vous vous en repentirez.

Il descend, attache son cheval à un poteau et frappe à la porte.

On lui ouvre et fait bon accueil. C'était un château en argent, habité par trente géants, frères de celui de l'île et de ceux du château de cristal. Il y soupe et loge, sans qu'il lui arrive de mal, et, au moment de partir, le lendemain matin, les géants lui disent :

— Revenez nous voir, quand vous repasserez avec le sabre rouillé.

Il le leur promet et se remet en route.

A environ cent lieues de là, il arrive à un troisième château, où il entend encore un vacarme de tous les diables, bien plus fort que dans les deux premiers.

— Il faut que j'aille voir ce qu'il y a là-dedans, dit-il encore; c'est sans doute l'enfer.

— N'y allez pas, lui dit son cheval, ou vous vous en repentirez.

Il descend, attache son cheval à un poteau, frappe à la porte et entre.

Il n'entendait plus aucun bruit. C'était un châ-

teau en or massif, habité par quarante géants, frères de ceux de l'île et des deux autres châteaux. Il y soupe et passe la nuit, sans qu'il lui arrive de mal, et, au moment de partir, le lendemain matin, les géants lui disent :

— Revenez nous voir, quand vous repasserez par ici, avec le sabre rouillé.

Il le leur promet.

— A quelle distance suis-je encore de l'enfer ? leur demande-t-il, en détachant son cheval, qu'il retrouve à son poteau.

— A deux cents lieues, lui répondent les géants. Voici, du reste, une boule d'or qui roulera d'elle-même devant vous ; vous n'aurez qu'à la suivre, et elle vous conduira tout droit à la porte de l'enfer.

Et ils lui montrent la boule d'or, qui roule déjà devant lui. Il la suit et, au coucher du soleil, elle va heurter contre la porte du sombre manoir du Diable. Le cheval lui dit alors :

— Moi, je ne puis vous suivre dans ce lieu. Attachez-moi au poteau que voilà, et, à votre retour, — si toutefois vous revenez, — vous me retrouverez ici. On vous introduira dans une salle, où vous verrez beaucoup de beaux sabres en cuivre, en argent et en or, avec les manches garnis de diamants et de pierres précieuses, et le Diable vous dira d'en choisir un. Vous ne prendrez

aucun de ceux-là, mais bien un vieux sabre rouillé, que vous verrez pendu à un clou au mur. Et faites-y bien attention, car de là dépend le succès.

La porte s'ouvrit en ce moment et le Diable lui-même vint le recevoir et lui dit :

— Soyez le bienvenu, petit-fils du roi de France ! Vous arrivez fort à propos, car j'ai besoin d'un valet d'écurie. Venez que je vous montre mes chevaux.

Et il le conduisit à l'écurie et lui fit voir ses chevaux.

— Voici, dit-il, un cheval dont vous aurez grand soin : quant aux autres, traitez-les comme vous voudrez, et quand vous ne leur donneriez, pour toute nourriture, que des fagots d'épine ou des pierres, peu m'importe.

Et, lui présentant un grand trousseau de clefs :

— Voici les clefs de toutes les chambres et salles du château. Je dois partir, demain matin, pour un voyage qui durera six mois (à moins de quelque événement imprévu), et, pendant mon absence, vous pourrez pénétrer partout. Je ne vous interdis qu'un seul endroit, c'est le cabinet qu'ouvre la petite clef que voici (et il la lui montra) ; gardez-vous bien de l'ouvrir, ou malheur à vous !

— C'est bien, dit Mabic, je ferai en sorte de vous contenter.

Le maître du château partit le lendemain, de bonne heure.

Mabic s'occupe de ses chevaux, puis il va se promener dans les jardins et visiter les salles et les chambres du château, qui étaient toutes plus belles les unes que les autres. C'était partout de riches tissus et des parures de toute sorte, et des monceaux d'argent, d'or et de pierres précieuses. Il en restait ébahi.

Le cabinet défendu l'intriguait singulièrement.

— Que peut-il donc y avoir là-dedans ? se demandait-il.

Enfin, au bout de trois jours, n'y pouvant plus tenir, il l'ouvrit. Et que vit-il? Une pauvre jument, d'une maigreur effrayante, se soutenant à peine sur ses jambes, et qui lui parla de la sorte :

— Voici dix-huit ans que je suis ici, dans l'état où vous me voyez. Je ne reçois de nourriture que tout juste pour ne pas mourir et souvent je suis battue. Je suis la fille du roi d'Espagne, métamorphosée sous cette forme par le magicien qui habite ce château. Montez dans son cabinet, lisez le petit livre rouge qui contient tous ses secrets, et vous pourrez me faire revenir à ma forme première et me délivrer.

Mabic, étonné, promet à la princesse enchantée de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour la délivrer. Il monte au cabinet du magicien, consulte son petit livre rouge et y trouve ce qu'il cherchait.

Il rend la princesse à sa forme humaine et elle lui dit alors :

— Avisons, à présent, aux moyens de nous sauver d'ici. Allez d'abord prendre le sabre magique que vous êtes venu chercher. Vous le trouverez dans la salle d'armes, pendu à un clou au mur, à gauche en entrant. C'est un sabre en fer, rouillé et de pauvre apparence. Vous verrez là beaucoup d'autres sabres à la lame luisante et au manche garni de pierres précieuses; mais, gardez-vous bien d'y toucher seulement. Prenez le sabre en fer rouillé, vous dis-je, et revenez aussitôt.

Mabic se rend à la salle d'armes et revient bientôt avec le sabre en fer rouillé.

— C'est bien, lui dit la princesse. Maintenant, il y a là, au haut de la plus haute tour, une cloche qui sonne d'elle-même, pour avertir le magicien, quand quelque chose d'extraordinaire arrive dans son château, et il revient aussitôt. Il faut la bourrer avec de la paille et des tapis, pour qu'elle ne sonne pas.

Mabic courut à la cloche et la remplit de paille

et de tapis, qu'il maintint avec des cordes; puis il revint.

— A présent, dit la princesse, remplissons nos poches d'or et de diamants, prenez l'étrille et le bouchon de paille de l'écurie, surtout n'oubliez pas le sabre rouillé, et partons.

Et ils partirent. Ils retrouvèrent, à la porte, le petit cheval noir et montèrent tous les deux dessus, et Mabic lui dit :

— Et bon train, mon petit cheval noir!

La cloche, à force de s'agiter, finit par se débarrasser de la paille et des tapis qui la remplissaient, et sonna bientôt. Le magicien l'entendit et arriva aussitôt. Il trouva la porte du cabinet défendu ouverte, la jument ou la princesse enchantée disparue, avec le petit-fils du roi de France, et, prenant le meilleur cheval de son écurie, il partit aussitôt à leur poursuite, avec un vacarme épouvantable, tonnerre, pluie, éclairs et feu!

— Regardez derrière vous, dit Mabic à la princesse, que voyez-vous?

— Un grand nuage noir, qui s'avance sur nous, et qui lance des éclairs et du feu.

— C'est le magicien, et il est bien en colère; jetez à terre le bouchon de paille.

Elle jette le bouchon de paille, et aussitôt une montagne, avec une forêt dessus, se dresse derrière eux. Le nuage s'y déchire et se trouve un peu

arrêté dans sa marche. Il passe pourtant et se reforme de l'autre côté.

— Regardez derrière vous ; que voyez-vous ? dit encore Mabic à la princesse.

— Je vois le même nuage, qui s'avance sur nous, plus menaçant que jamais.

— Jetez l'étrille à terre, vite !

Elle jeta l'étrille, qui se changea aussitôt en une belle chapelle et Mabic devint un prêtre officiant à l'autel, et la princesse et le petit cheval noir devinrent un saint et une sainte, dans leurs niches, des deux côtés de l'autel.

Le magicien est étonné de voir cette chapelle, qu'il ne connaissait point. Il descend de son nuage pour la visiter et regarde longtemps la sainte, si jolie dans sa niche, et qu'il croit reconnaître. Il s'attarde à la regarder, et, quand il sort enfin de la chapelle, il se dit :

— J'ai eu tort d'entrer dans cette chapelle ; il ne me reste, à présent, qu'à m'en retourner à la maison.

Et il s'en retourne, en colère, et avec un vacarme terrible.

Nos fugitifs revinrent aussitôt à leur forme naturelle et sortirent bientôt du domaine du magicien, qui perdait dès lors tout pouvoir sur eux. Ils se séparèrent alors. La princesse se rendit chez son père, en Espagne, et Mabic et son petit cheval

noir continuèrent leur route, repassant par où ils étaient venus (1).

Ils arrivent au château d'or et s'y arrêtent, comme Mabic l'avait promis.

— As-tu le sabre ? lui demandèrent les géants.

— Le voici ! dit-il, en le brandissant.

Et il tue et met facilement en pièces les quarante géants.

Puis, il poursuit sa route, arrive au château d'argent et massacre aussi les trente géants qui l'habitaient. Il en fait autant des douze géants du château de cristal, et, comme il en sortait, il rencontre une petite vieille qui lui dit :

— Tu es un terrible homme, avec ton sabre ; mais, mon fils, qui demeure seul dans le château de l'île, et qui tient ta mère en cage, saura bien venir à bout de toi.

— En attendant, vieille sorcière, je vais vous faire passer le goût du pain.

(1) C'est à tort, croyons-nous, que le conteur renvoie ainsi la princesse dans son pays, pour ne plus nous parler d'elle. La logique et les habitudes des contes populaires exigent qu'elle reparaisse, au moins au dénoûment, pour épouser le héros.

Il nous semble encore étrange que le petit cheval noir pût être le père de Mabic, lorsqu'il était au service du géant, et qu'il conduise le prince au château de celui-ci. Ce conte porte des traces évidentes d'altérations profondes, qui proviennent sans doute du défaut de mémoire du conteur, qui était jeune : 14 ou 15 ans.

Et il lui fit sauter la tête de dessus les épaules, d'un coup de son sabre.

Un peu plus loin, il rencontra une autre vieille qui lui dit :

— Tu as donc réussi, mon fils ; tu tiens le sabre ?

— Oui, dit-il, je le tiens ; mais, comme je n'ai aucune confiance dans les vieilles sorcières comme vous, je vais vous faire voir s'il est bon.

— Ne me fais pas de mal, mon fils, reprit la vieille, car je ne te veux que du bien, et pour te le prouver, prends ce bouton, qui te sera utile ; car tu n'es pas encore au bout de tes épreuves. Quand tu te trouveras en danger ou en peine, il te suffira de le toucher, en pensant à moi, et j'arriverai aussitôt à ton secours.

Mabic prit le bouton et remercia la vieille. Il continua sa route et arriva, sans encombre, au château du géant, dans l'île.

— Rapportes-tu le sabre ? demanda le géant, dès qu'il le vit.

— Oui, le voici ! et il le lui montra.

— Nul homme au monde ne peut, à présent, lutter contre toi.

Mabic se rendit auprès de sa mère et lui demanda :

— Comment vous a-t-on traitée, ma mère, pendant mon absence ?

— Fort bien, mon fils, et je ne manque de rien ici.

Et pourtant, dès le lendemain de son départ, on l'avait encore enfermée dans la cage garnie de clous ; mais, le géant lui avait défendu d'en rien dire à son fils.

Un jour le géant dit à la mère de Mabic :

— Il faut que vous trouviez le moyen de prendre son sabre à votre fils, pour me l'apporter. C'est avec ce sabre qu'il a tué mes frères du château de cristal, du château d'argent et du château d'or, et aussi ma mère, et pendant qu'il l'aura, notre vie à nous-mêmes ne sera pas en sûreté. Si je tenais ce sabre, les châteaux et les trésors de mes frères m'appartiendraient, et je vous épouserais, et nous serions heureux ensemble.

La mère invita son fils à se promener avec elle, dans les jardins du château. Le temps était beau et les fleurs exhalaient des parfums énivrants. Ils s'assirent sur le gazon. Mabic appuya sa tête sur les genoux de sa mère, qui se mit à y chercher des poux. Il s'endormit et elle lui prit son sabre, qu'il ne quittait jamais, et le porta au géant. Quand celui-ci tint le précieux talisman, il courut au jardin et coupa les deux poignets de Mabic, qui dormait toujours. Puis, il l'attacha à un poteau, dans une auge profonde remplie d'eau glacée, qui lui montait jusqu'aux épaules. La

mère aussi fut enfermée de nouveau dans la cage garnie de clous aigus.

— Me voilà maître, à présent; je tiens le sabre! s'écriait le géant, dans sa joie.

Mais, Mabic se rappela alors le bouton qui lui avait été donné par la petite vieille qu'il rencontra au sortir du château d'or. Il le toucha de son moignon droit, et aussitôt la vieille arriva et dit :

— Me voici! Qu'y a-t-il pour votre service, mon fils?

— Voyez, grand'mère, à quel état pitoyable je suis réduit!

— Je le sais, dit-elle; je vais d'abord vous rendre vos mains.

Et elle court au jardin, en rapporte les mains coupées et les rajuste aux moignons; puis elle retire Mabic de l'auge et lui dit :

— Allez, à présent, à la chambre du géant : il dort, et le sabre enchanté est sur une table, près de son lit. Prenez-le et coupez-lui la tête.

Il va et, d'un seul coup, tranche la tête du monstre.

Il voit, dans sa cage garnie de clous aigus, sa mère qui lui crie :

— Retire-moi d'ici, mon fils!

— C'est vous qui êtes la cause de tous nos maux, lui dit-il.

Et il lui tranche aussi la tête.

Il se rend ensuite à l'écurie. Le petit cheval noir, qui l'a accompagné dans ses voyages, lui dit :

— Je suis ton père, et j'ai pris cette forme pour pouvoir t'être encore utile, après ma mort. Il ne te reste, à présent, qu'à te rendre à la pauvre habitation où tu es né, dans l'île. Tu y trouveras des papiers qui établissent clairement que tu es le petit-fils du roi de France, et tu iras avec ces papiers trouver ton grand-père, à Paris. Quant à moi, j'ai terminé ma pénitence, en expiation de mes péchés, et je vais à présent au Paradis. Ta mère, elle, ira dans l'enfer, pour y remplacer la princesse métamorphosée en jument, que tu en as retirée.

Et, ayant dit ces paroles, il disparut.

Mabic suivit de point en point ses instructions, et se rendit à Paris, muni des papiers qui établissaient sa filiation.

— Bonjour, grand-père, dit-il en se présentant devant le roi.

— Ton grand-père?... Comment cela? demanda le vieux monarque.

— Oui, vous êtes bien mon grand-père. Ne vous rappelez-vous pas que vous dîtes, un jour, que la mère du premier bâtard qui naîtrait dans votre capitale serait mise à mort?

— Oui, je me le rappelle; mais, quel rapport?...

— C'est que ce premier bâtard naquit de votre fils et de votre fille, et c'est moi. Vos enfants quittèrent votre royaume, pour éviter la mort, et je naquis dans une île déserte, loin d'ici.

— Quelle preuve pouvez-vous fournir de tout cela ?

— Voici, examinez.

Et il lui présenta les titres qu'il avait rapportés de l'île.

Le roi les examina, et s'écria, transporté de joie :

— Je croyais que je n'aurais jamais d'héritier légitime de ma couronne, et voici que Dieu m'en envoie un ! Qu'on célèbre ce jour heureux par des festins et des réjouissances publiques.

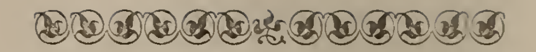
Et il y eut de grands festins et de belles fêtes, pendant plusieurs jours.

Le vieux roi mourut, peu après, et Mabic lui succéda sur le trône (1).

(Conté par Jacquès Vihan (Petit-Jacques), âgé de 15 ans, de Lannion. — Mai 1875.)

(1) Cette fin est altérée ; selon les lois ordinaires des contes populaires, la princesse, délivrée du château du magicien, devrait y intervenir pour épouser le héros.





II

LE MAGICIEN MARCOU-BRAZ (1)

IL y avait, une fois, un prince, fils d'un roi de France, et qui s'appelait Calaman (Carloman ?). Désirant voir du pays, il se mit à voyager, avec une suite nombreuse. Ils emportèrent des provisions, avec beaucoup d'argent, et menèrent d'abord joyeuse vie.

Mais les provisions vinrent à manquer, l'argent aussi, et alors les compagnons du prince s'en allèrent, chacun de son côté, et le laissèrent seul.

Il continua pourtant de marcher, du côté du couchant. A force d'aller toujours devant lui, il se trouva sur la lisière d'un grand bois, percé d'une

(1) Marcou est un nom populaire qui signifie à peu près enfant du Diable, ou pour le moins engendré sous une influence surnaturelle et mauvaise.

longue avenue de chênes, au bout de laquelle il vit un beau château tout resplendissant de lumière, comme s'il était d'or massif, frappé par les rayons du soleil couchant. Il lui prit fantaisie de visiter ce château. Mais, il était entouré de hautes murailles et il avait beau en faire le tour, il ne trouvait aucune porte. Que faire ? Comme il réfléchissait au moyen de franchir les murs, à défaut de porte, il aperçut une petite loge, comme celle d'un portier, près d'une belle barrière aux poteaux de cristal. Il entra dans la loge et y vit un vieillard à longue barbe blanche.

— Que demandez-vous, jeune homme ? lui dit le vieillard.

— Je voudrais visiter le château, répondit Calaman.

— Gardez-vous-en bien, mon enfant, car il y a là un magicien, qui vous dévorerait. J'ai vu entrer dans ce château bien des gens, jeunes, beaux et vigoureux, comme vous, mais, je n'en ai jamais vu sortir un seul.

— Mourir là, dévoré par le magicien, ou mourir ailleurs, de faim, peu m'importe, après tout.

— Racontez-moi donc votre histoire, car vous avez bonne mine et je m'intéresse déjà à vous.

Et Calaman raconta au vieillard comment il était fils du roi de France, et que, s'étant mis à

voyager, avec de nombreux compagnons, ceux-ci l'avaient abandonné, quand l'argent était venu à lui manquer.

— Votre sort m'intéresse, mon enfant, reprit le vieillard ; mais, moi-même, je ne suis pas plus heureux que vous. Moi aussi, je suis fils de roi et ce beau château que vous voyez appartenait à mon père et devait me revenir, à sa mort. Mon grand-père eut le malheur de déplaire, je ne sais pour quelle cause, à la mère du magicien Marcou-Braz, laquelle était une puissante sorcière, et elle métamorphosa mon père et ma mère et toute notre famille en arbres, dans ce bois que vous voyez autour de ce château. Moi seul je conservai ma forme naturelle, pour être le portier du château.

— Et il n'y a aucun moyen de délivrer tout ce monde ?

— C'est bien difficile ; beaucoup de princes et d'autres vaillants hommes sont venus ici, pour s'emparer du magicien, et il les a tous changés en arbres, dans ce bois. Hélas ! ce sera aussi votre sort, si vous entrez dans le château.

— Ce n'est pas sûr, cela ; dites-moi ce qu'il faut faire pour réussir, et nous verrons après.

— Voici... mais, à quoi bon ? Ce serait marcher à votre perte.

— Dites toujours, et laissez-moi faire.

— Le magicien fait tous les jours le tour du monde, invisible dans le sein d'un tourbillon, et il enlève, partout où il passe, tout ce qui lui plaît, belles princesses, beaux princes, trésors, pour les amener dans son château ; aussi y a-t-il là des chambres remplies d'or, de perles, de diamants ; mais, vous n'y verrez qu'une seule princesse, car il n'en garde jamais plus d'une à la fois, et quand il voit qu'elle ne peut pas lui donner des enfants, il la mange et va en chercher une autre, qui a bientôt le même sort (1). Pourtant, la fille du roi d'Espagne, qui est présentement dans le château, a si bien séduit le monstre, par sa beauté, qu'il l'épargne, depuis quelque temps ; mais, un de ces jours, en rentrant, il la dévorera, comme les autres, car elle aussi ne peut lui donner un enfant.

— Quel monstre ! Et vous pensez qu'il n'y a pas moyen de venir à bout de lui ?

— Je ne crois pas ; à moins pourtant d'être secondé par la princesse elle-même, qui, depuis qu'elle est dans le château, a pu lire les livres du magicien et connaît peut-être ses secrets. Vous êtes jeune et beau garçon, et vous pourrez peut-être lui plaire...

(1) C'est le contraire de Barbe-Bleue, avec lequel notre magicien a pourtant quelque ressemblance.

— Dites-moi comment il faut s'y prendre, et je tenterai l'aventure, arrive que pourra.

— Eh bien ! rendez-vous au château, par cette belle avenue de chênes, dont chacun est un prince enchanté. Vous ne rencontrerez aucun obstacle. Vous trouverez partout les portes ouvertes. Visitez toutes les chambres, qui sont à la file les unes des autres. Les portes se fermeront d'elles-mêmes après vous, à mesure que vous passerez d'une chambre dans une autre. Vous ne verrez nulle part âme qui vive, mais, des tables servies de mets délicieux, des monceaux d'or, de pierres précieuses, de perles superbes, de parures et de vêtements magnifiques. Ne touchez à rien de tout cela.

— J'ai pourtant faim, et une table bien servie, comme vous dites, sera de nature à me tenter.

— Ne touchez à rien, vous dis-je, ou vous êtes perdu ; regardez seulement, tant qu'il vous plaira, et marchez toujours droit devant vous. En quittant la dernière chambre, vous entrerez dans un beau jardin rempli de belles fleurs et d'oiseaux chantants, et parmi les fleurs, se promènera la fille du roi d'Espagne, la merveille la plus rare qu'éclaire la lumière du soleil, et que le magicien, caché au sein d'un tourbillon de vent, a enlevée, au milieu de ses compagnes, dans le jardin de son père. Si vous pouvez lui plaire, tout ira bien,

car, avec son aide, vous pourrez tuer le géant et sa mère, qui habite avec lui, et délivrer tous les malheureux qui sont ici, enchantés sous forme d'arbres, et moi-même avec eux.

— C'est bien, répondit Calaman, j'y vais; à la grâce de Dieu!

Et le prince se dirigea résolûment vers le château. Il pénétra, sans obstacle, jusqu'à la cour, puis, dans la cuisine, où il aperçut une énorme marmite au feu et un bœuf entier à la broche, mais, personne autour, et pourtant tout marchait à souhait et rien ne sentait le brûlé. Il passa dans la salle à manger, et se trouva devant une table toute servie, couverte de mets tout fumants et qui exhalaient une odeur délicieuse. Son premier mouvement fut de s'asseoir et de manger et boire, puisque l'occasion s'en présentait et que, d'ailleurs, il avait faim. Mais, il se rappela la recommandation du vieux portier, et, craignant de succomber à la tentation, il passa dans une autre salle. Là, il fut ébloui par l'éclat de l'or qui s'y trouvait par monceaux. Dans une autre chambre, c'étaient des pierres précieuses, d'un éclat incomparable; dans une autre, de riches tissus et des parures de toute sorte. Il marchait d'étonnement en étonnement, de merveilles en merveilles, hâtant un peu le pas, quand il fut revenu du premier éblouissement, tant il craignait de succomber à la

tentation et de toucher ou emporter quelque chose. Enfin, il sortit de la dernière salle et entra dans le jardin. Là, il aperçut une autre merveille, qui l'éblouit plus encore que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors : c'était la fille du roi d'Espagne, au milieu des fleurs et des oiseaux, qui chantaient et voltigeaient autour d'elle. Calaman resta d'abord à la contempler, immobile et la bouche béante. La princesse elle-même fut bien étonnée de cette apparition inattendue. La mine du jeune prince lui plut, et elle lui sourit. Enhardi par cet accueil, il lui adressa la parole, le plus gracieusement qu'il put. Enfin, ils se plurent réciproquement, et leur complot fut vite formé pour tromper la surveillance du magicien, mettre en défaut sa science et quitter ensemble le château.

— J'ai étudié les livres de Marcou-Braz, dit la princesse; j'en sais aujourd'hui aussi long que lui, sinon plus, et si vous vous conformez de point en point à mes instructions, nous pourrons lui échapper. N'ayez donc pas peur. Quand il arrivera, ce soir, je vous présenterai à lui, comme mon cousin, et il vous épargnera, à ce titre. Mais, demain matin, il vous mettra à l'épreuve, et c'est là que je vous viendrai en aide et qu'il faudra m'obéir.

En effet, au coucher du soleil, le géant rentra,

affamé. Il jeta, pour son repas, un prince dans la grande chaudière remplie d'eau bouillante, qui était sur le feu, puis, ayant aperçu Calaman, il s'apprêtait à le jeter aussi dans la grande chaudière, quand la princesse s'interposa et dit :

— Holà ! ne faites pas de mal à mon gentil cousin Calaman, le fils du roi de France, qui a eu bien du mal à venir jusqu'ici pour me voir.

— Ah ! c'est votre cousin ? Alors, je veux bien ne pas le manger, pour ce soir.

On se mit à table, pour le souper. Le magicien dévora d'abord presque un bœuf tout entier, puis, le prince qu'il avait fait cuire dans la chaudière, et but une barrique de vin. Calaman ouvrait de grands yeux, en voyant tant de gloutonnerie, et n'était guère rassuré.

— Tu n'as pas peur, petit ? lui demanda le monstre, quand sa faim commença de se calmer.

— Non, répondit Calaman.

— Tu es donc un gaillard, toi ? Mais, demain matin, je te mettrai à l'épreuve, et nous verrons bien.

Le lendemain matin, avant de partir pour sa tournée journalière, le magicien mit le jeune prince en présence de cinq cents hommes armés, dans la cour du château, et lui dit :

— Défends-toi !

Mais, la princesse, qui était à sa fenêtre, évoqua, par sa science magique, cinq cents autres hommes armés, qui se précipitèrent sur les premiers et les exterminèrent; puis, ils retournèrent dans le bois et redevinrent arbres, comme devant.

— Ah! malheureuse, s'écria le magicien, en se tournant vers la princesse, qui était toujours à sa fenêtre, tu m'as trahi! Mais demain, il faudra combattre contre ma mère, qui n'est pas venue sur la terre depuis cinq cents ans.

Le lendemain matin, Calaman se trouva encore, dans la cour, en présence d'un énorme dragon à sept têtes, contre lequel il lui fallait combattre. Il se crut perdu, pour le coup. Heureusement que la princesse était encore à sa fenêtre, l'encourageant du regard et de la voix. Sur son conseil, il sauta sur le dos du monstre et, avec une épée trempée dans du sang d'aspic, et qu'il avait reçue d'elle, il lui coupa d'abord la queue, puis la tête du milieu; après quoi, il n'eut pas de peine à abattre également les autres têtes. La terre s'entrouvrit alors et engloutit le dragon.

Le magicien lança un regard furieux à la princesse et dit:

— Ah! maudite sorcière! Mais, nous verrons demain!...

— Demain, dit la princesse à Calaman, quand elle put lui parler, il vous faudra combattre contre

le Marcou-Braz lui-même. Il aura une épée très-longue, qu'il maniera lourdement et maladroitement. Tâchez de l'éviter; approchez-vous de lui le plus près possible et frappez-le au cœur.

Le lendemain matin, Marcou-Braz et Calaman descendirent de bonne heure dans la cour. Le géant, qui maniait sa grande épée, comme une faux, voulait couper Calaman en deux, par le milieu du corps; mais, le prince, sautant lestement par-dessus l'arme, s'approcha du monstre et lui plongea son épée dans le cœur. Il tomba comme un arbre déraciné, en poussant un rugissement qui fit trembler le château jusqu'en ses fondements.

— Victoire! cria aussitôt la princesse, à sa fenêtre.

Et elle descendit et se jeta au cou de Calaman.

Tous les arbres de la forêt devinrent alors autant d'hommes de toute condition, dont beaucoup de princes, et ils vinrent remercier Calaman de les avoir délivrés, puis ils retournèrent chacun dans son pays.

Le vieux portier rentra aussi dans l'héritage de ses pères.

Quant à Calaman et à la princesse, ils chargèrent plusieurs chariots d'or et de pierres précieuses, et prirent la route de France, escortés par

une armée de Français et d'Espagnols, enchantés par le magicien, et qu'ils avaient délivrés.

A quelque distance du château, la princesse s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié d'emporter le grand lustre du château, une merveille unique en son genre !

— Je vais le chercher, dit Calaman ; continuez votre route vers l'Est ; grâce à la rapidité de mon cheval, je vous rattraperai facilement.

Et il retourna au château, décrocha le lustre, monta avec lui à cheval et piqua des deux, pour rejoindre la princesse et sa suite. Mais, il s'égara dans le bois, et de dépit, il jeta le lustre dans un étang et retourna au château, où il raconta sa mésaventure au vieux portier, fils de roi, et rentré en possession du domaine que lui avait enlevé le magicien. Celui-ci le plaignit et regretta aussi la perte du lustre, qui était le talisman auquel était attachée la fortune de sa famille. Il lui faudrait, pour le retrouver, vider l'étang, qui était immense.

Cependant Calaman, grâce à un bon cheval et à l'or que lui donna le vieillard, revint à Paris. Son père fut heureux de le revoir, car il le croyait mort. Il était tout triste et maladif, depuis son départ, et ne prenait plus plaisir à rien. L'arrivée de son fils chéri le réjouit et lui rendit la santé.

Mais, il apprit bientôt qu'une armée ennemie, partie du Nord, venait d'envahir son royaume, ravageant tout sur son passage. Calaman est mis à la tête de l'armée royale destinée à lui tenir tête.

Quand les deux armées furent en présence, les deux chefs eurent une entrevue, dans laquelle ils s'entendirent et conclurent un traité de paix. Mais, au moment de signer, Calaman est injurié et appelé homme déloyal et traître par le général en chef de l'armée ennemie. Or, ce général n'était autre que la princesse espagnole elle-même, celle qu'il avait délivrée du magicien Marcou-Braz. Elle accusait son libérateur de l'avoir abandonnée. Une explication assez vive eut lieu et elle reconnut qu'il y avait eu malentendu, mais non trahison.

— Je vous avais recommandé, lui dit Calaman, de marcher toujours vers l'Ouest ; l'avez-vous fait ?

— Non, nous avons marché vers le Nord.

— Pourquoi vers le Nord ?

— C'est le général qui nous commandait qui l'a voulu.

Or, ce général était devenu amoureux de la princesse, et voulait l'égarer, l'éloigner de la France et l'épouser.

La princesse résista, et, ayant reconnu la trahi-

son, elle prit elle-même le commandement de l'armée et la conduisit en France, mais avec un grand retard.

Tout s'expliqua, et Calaman épousa alors la princesse, et il y eut de grands festins et de belles fêtes.

Le vieux roi mourut, peu de temps après, et Calaman lui succéda sur le trône de France.

(Conté par Bertrand Le Noac'h, de Gourin (Morbihan). — 1873.)



III

LES DEUX GRENOUILLES D'OR

Il y avait, une fois, un magicien et une magicienne. Ils n'avaient pas d'enfants, et ils désiraient en avoir.

Un jour que le magicien était à la chasse, il rencontra, au fond d'un bois, une biche, qui était tétée par deux petits enfants. Il n'osa pas faire feu sur elle, de crainte de tuer les enfants. Mais, la biche s'enfuit, quand elle l'aperçut, et il emporta les deux innocentes créatures à son château.

— Voyez, femme, dit-il en arrivant, ce que j'ai trouvé dans le bois.

— Oh ! les charmants petits enfants ! s'écria la magicienne, en les voyant. Garçon et fille. La fille sera à moi, et le garçon à vous.

Et les voilà heureux. Chacun d'eux élève et

instruit son enfant, à sa guise. La fille était plus intelligente que le garçon et apprenait facilement tout ce qu'on lui montrait. On leur enseignait des choses épouvantables.

La magicienne n'aimait pas le garçon, qui se nommait Arzur, et ne lui voulait aucun bien. La fille avait nom Azénor.

Azénor aimait son frère, et elle lui dit un jour :

— Nous sommes frère et sœur, mais, nous ne sommes pas les enfants du maître et de la maîtresse de ce château. Le magicien, un jour qu'il chassait dans la forêt, nous y a trouvés qui tétions une biche, et il nous amena à sa femme. La magicienne ne t'aime pas, et elle ne cherche qu'à se débarrasser de toi. Elle t'imposera des épreuves très difficiles et des travaux, que tu devras accomplir, sous peine de mort. Ne t'en effraie pas trop, mais, fais de tout point ce que je te dirai, et je te tirerai d'embarras ; j'ai étudié ses livres de magie, et j'en sais déjà plus long qu'elle. Demain, elle t'enverra abattre un bois de plus de cent journaux de terre, avec une cognée de bois ; bien plus, tu devras faire des cuillères avec tout le bois, et en avoir fini avant le coucher du soleil, autrement, tu seras mis à mort. Mais, rassure-toi : prends cette baguette, et, quand tu seras dans le bois, il te suffira d'en frapper le tronc d'un vieux

chêne de plus de mille ans, que tu verras tout au bout de la grande avenue, en disant : « Par la vertu de ma baguette, vieux chêne, abats-toi ! » Et aussitôt le chêne tombera sur l'arbre le plus voisin et le renversera sur un autre, lequel tombera sur un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le bois soit par terre.

A midi, la magicienne ira voir où tu en seras de ta besogne, et quand elle verra tout son bois abattu, elle ne sera pas contente. Elle te dira : — Et les cuillères ? Il faut que tout ce bois soit façonné en cuillères, avant le coucher du soleil, ou il n'y a que la mort pour toi. Et elle s'en ira là-dessus. Aussitôt qu'elle sera partie, tu toucheras du bout de ta baguette le tronc du vieux chêne et diras : — Par la vertu de ma baguette, que tout ce bois se convertisse en cuillères. Et ce sera fait aussitôt que dit.

Le lendemain matin, la magicienne dit à Arzur, en lui présentant une cognée de bois :

— Prends cette cognée, et va m'abattre le bois qui entoure le château, et que pas un arbre ne reste debout. Tu feras aussi des cuillères avec le bois, tout le bois ; et il faut que tout cela soit terminé pour le coucher du soleil, ou il n'y a que la mort pour toi.

Arzur se rendit au bois, assez peu rassuré, malgré les paroles de sa sœur. Il trouva facile-

ment le vieux chêne et s'arrêta à le considérer, sans oser le frapper. Enfin, il se décida, et, au premier coup de cognée, le vieux chêne tomba sur le chêne le plus voisin, celui-ci tomba sur un autre, et ainsi de suite, si bien que tout le bois fut par terre, en un moment.

Arzur retourna alors au château, en sifflant, et tout fier de sa besogne.

— Eh bien ! dit la magicienne, en le voyant revenir, que viens-tu faire ici ?... Et la besogne ?...

— C'est fini, répondit-il, tranquillement.

— Tu mens ; ce n'est pas possible.

— Venez voir, si vous ne croyez pas.

Elle le suivit au bois, et, quand elle vit tous ses beaux arbres par terre, sa colère fut grande.

— Quel malheur ! s'écria-t-elle, de si beaux arbres !... Mais, je t'avais dit de faire des cuillères avec tout le bois.

— Oui, mais vous m'avez donné pour cela jusqu'au coucher du soleil ; soyez tranquille, vous aurez vos cuillères pour souper.

Et la magicienne s'en alla là-dessus, en grommelant.

Dès qu'elle fut partie, Arzur toucha de sa baguette le tronc du vieux chêne et dit :

— Par la vertu de ma baguette, que tout le bois qui est par terre soit converti en cuillères.

Et aussitôt tout se mit en mouvement ; les branches et les troncs se convertissaient d'eux-mêmes en cuillères, et une montagne de cuillères s'éleva bientôt jusqu'au ciel.

Au coucher du soleil, la magicienne revint, et, voyant tout son bois converti en cuillères, elle s'écria, en écumant de fureur :

— Ah ! malheur ! malheur !... Un si beau bois mis en cuillères !... Et que ferai-je de cette montagne de cuillères ?

— Je n'ai fait que vous obéir, lui répondit Arzur ; vous m'aviez demandé des cuillères, et j'espère que vous en avez là pour toute votre vie.

— Tu n'as pas fait tout ceci toi-même, et seul ; il faut que tu aies été aidé ; mais, n'importe, demain, je te donnerai un autre travail, et nous verrons bien si tu t'en tireras aussi facilement.

Et ils revinrent au château, la vieille de mauvaise humeur, grommelant et méditant une revanche.

Le lendemain matin, elle dit à Arzur :

— Nous devons nous absenter, pendant quelques jours, mon mari et moi, pour aller voir un de nos amis. Azénor viendra aussi avec nous ; mais, comme il nous faut traverser un bras de mer, et que nous n'avons pas d'embarcation, tu nous construiras au-dessus de l'eau un pont de

plumes, sur lequel nous passerons en voiture. Et malheur à toi, si le pont n'est pas fait à temps, car autrement il n'y a que la mort pour toi.

— C'est bien, ce sera fait, répondit Arzur, tranquillement, quoiqu'il ne fût pas très rassuré.

Et il se rendit auprès de sa sœur et lui fit connaître la nouvelle épreuve qu'on lui imposait.

— Voici ce qu'il faudra faire, lui dit Azénor, écoute bien : Je me dirai malade, pour ne pas les accompagner et rester à la maison avec toi. Tu les accompagneras jusqu'à la mer, pour leur construire le pont sur lequel ils devront passer. Tu n'auras qu'à frapper l'eau de ta baguette, en disant : — Par la vertu de ma baguette, qu'il s'élève ici un pont de plumes, pour traverser la mer en voiture. Aussitôt, le pont paraîtra. La magicienne, étonnée, t'invitera alors à monter dans la voiture et à les accompagner ; mais, garde-t'en bien, et retourne vite au château, dès qu'ils se seront engagés sur le pont, puis nous aviserons aux moyens de nous enfuir d'ici.

Le lendemain matin, quand il fut question de partir, Azénor resta au lit et se dit bien malade. La magicienne s'en montra très contrariée. Elle partit néanmoins, avec son mari et Arzur. Quand ils furent au bord de la mer :

— Allons ! dit la magicienne à Arzur, il nous

faut là, sur-le-champ, un pont de plumes, pour passer de l'autre côté.

— Ça va être fait, à l'instant, répondit tranquillement le jeune homme.

Et, s'étant avancé jusqu'au bord de l'eau, il la frappa de sa baguette, en disant :

— Par la vertu de ma baguette, qu'il s'élève ici un beau pont de plumes, pour passer de l'autre côté de la mer.

Et le pont parut aussitôt.

La magicienne pensa à part soi :

— Il est aussi magicien ! Il aura sans doute trouvé et étudié mon petit livre rouge, et il en sait déjà aussi long que moi ; il est grand temps de nous débarrasser de lui. Il faut qu'il vienne avec nous sur le pont, et nous le jetterons à la mer.

Mais elle dissimula et dit :

— C'est fort bien ; mais, venez avec nous, car nous pouvons avoir encore besoin de vos services. Entrez le premier sur ce beau pont, que vous venez de nous construire, et montrez-nous le chemin ; nous vous suivrons.

— Je n'en ferai rien, répondit Arzur ; je veux vous laisser l'honneur d'être les premiers à mettre les pieds sur mon pont ; mais, ne craignez rien, je vous suivrai de près.

Après quelques autres façons et compliments,

la magicienne et le magicien passèrent les premiers. Aussitôt Arzur, d'un coup de sa baguette magique, coupa entre eux et la terre et courut rejoindre sa sœur.

— Partons vite, à présent, lui dit Azénor, et ne perdons point de temps, car ils ne tarderont pas à revenir. Mais, il nous faut d'abord, pour l'empêcher de sonner, remplir d'étoupe la grande cloche qui est sur la plus haute tour et qui donne l'alarme, aussitôt que quelque chose d'extraordinaire arrive au château, et elle se fait entendre à sept cents lieues à la ronde. La corde de cette cloche est attachée au pied du dromadaire du magicien, qui est dans son écurie et la tire, quand il veut avertir son maître que quelque chose d'extraordinaire se passe chez lui.

Et ils courent à la cloche, et la remplissent avec de l'étoupe et des tapis. Puis, ils chargent leurs poches d'or et de pierres précieuses, descendent à l'écurie et y prennent les deux meilleurs chevaux. Au moment de partir, Azénor dit à Arzur :

— J'allais oublier un point important. Descends vite et prends, à l'écurie, l'étrille, la brosse et le bouchon de paille qui servent au pansement de nos chevaux ; ils nous seront utiles, dans notre fuite.

Arzur apporte l'étrille, le torchon et le bou-

chon de paille, et, à un signal donné, leurs chevaux s'élèvent alors en l'air et partent avec la rapidité de l'oiseau (1). Ils avaient sept cents lieues à faire, pour sortir du domaine du magicien, qui perdait alors tout pouvoir sur eux.

Quand ils furent à environ cinq cents lieues, la cloche se fit entendre. Le dromadaire, à force de tirer la corde, avait fini par faire tomber l'étoupe et les tapis qui la bouchaient.

— Voilà la cloche qui sonne! dit Azénor; le magicien et la magicienne vont se hâter de rentrer chez eux et se mettre à notre poursuite. Heureusement, nous avons une bonne avance sur eux.

Et ils pressèrent leurs chevaux, afin de gagner du terrain.

Le magicien et la magicienne étaient accourus, au son de la cloche. Ils se hâtèrent d'aller consulter leurs livres de magie. Mais, hélas! Azénor les avait emportés, hors un seul, et ce n'était pas le meilleur. La magicienne dit au magicien :

— Montez vite sur le dromadaire, emmenez aussi le lévrier et tâchez de les atteindre et de les ramener. Ils voyagent en l'air, mais ils descendront à terre. A environ cinq cents lieues d'ici,

(1) Il y a dans le breton : *Ils vont en Égypte.* Cette expression, dans la bouche de nos conteurs, signifie voyager à travers l'air.

vous verrez une belle fontaine, pavée de pierres d'or, avec une margelle et une voûte en pierres d'argent, et deux grenouilles d'or au fond de l'eau. Les deux grenouilles d'or sont eux-mêmes; leurs chevaux ont été métamorphosés en l'eau de la fontaine, et l'or et les pierres précieuses qu'ils ont emportés sont devenus les pierres d'or et d'argent de la fontaine et les feuilles des arbres qui sont autour. Partez vite, et ne revenez pas sans eux.

Et le vieux magicien part, monté sur son dromadaire, qui passe comme l'éclair, et suivi de son lévrier.

Au même moment, Arzur disait à Azénor :

— Le magicien et la magicienne sont rentrés chez eux, et ils sont furieux de notre départ, mais, surtout de la disparition de leurs livres de magie, que j'ai emportés. J'entends la magicienne qui dit au magicien de monter sur son dromadaire et de se mettre à notre poursuite; elle ajoute qu'il nous trouvera, sous la forme de deux grenouilles d'or, au fond d'une fontaine. Mais, je saurai faire en sorte qu'il oublie les conseils et les recommandations de sa femme. Il va plus vite que nous et nous atteindra bientôt; regarde derrière toi, si tu ne vois rien venir.

— Je vois au loin, et venant comme la foudre, un lévrier, suivi du magicien sur son dromadaire.

— Descendons à terre, alors.

Ils descendirent à terre et aussitôt leurs chevaux se trouvèrent métamorphosés en fontaine, leurs trésors, en pierres d'or et d'argent et en feuilles jaunes et blanches, dans les arbres, autour de la fontaine, et eux-mêmes, en grenouilles d'or, au fond de l'eau.

Le magicien arriva, un moment après, et, apercevant cette belle fontaine, qu'il ne connaissait point, il descendit pour l'admirer.

— Comme c'est beau ! se disait-il ; je ne savais pas posséder une semblable merveille, sur mes terres.

Et, apercevant les deux grenouilles d'or, au fond de l'eau :

— Oh ! les jolies petites grenouilles ! on dirait qu'elles sont d'or ; si je pouvais les prendre, pour les porter à ma femme !

Et il entra dans l'eau et essaya de prendre les grenouilles ; mais, elles lui échappaient toujours, au moment où il croyait mettre la main dessus.

Impatienté et voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il se décida à retourner chez lui, ayant complètement oublié le but de son voyage. En le voyant revenir, seul, sa femme lui dit :

— Eh bien ! vous ne les avez donc pas trouvés, que vous revenez seul ?

— Non, je ne les ai pas vus, répondit-il, se rappelant vaguement ce dont il s'agissait.

— C'est de votre faute, alors; mais, qu'avez-vous remarqué d'extraordinaire ?

— Rien, si ce n'est pourtant une belle fontaine, que je ne connaissais pas, pavée et entourée de pierres d'or et d'argent, avec des arbres autour portant des feuilles d'or et d'argent, qui brillaient au soleil, et deux petites grenouilles d'or, au fond de l'eau. Je n'ai jamais rien vu de si beau. J'ai bien essayé de prendre les deux grenouilles d'or, pour vous les apporter, mais, je n'ai pas pu, et je m'en suis retourné.

— Vous n'avez donc tenu aucun compte de mes recommandations ? dit la magicienne en colère; ces deux grenouilles d'or étaient précisément ceux que vous poursuiviez, comme je vous l'avais dit, et il ne fallait pas vous en revenir avant de les avoir prises.

— Ma foi, j'avais complètement oublié ce que vous m'aviez dit à ce sujet, répondit le vieux magicien.

— Eh bien ! reprenez, vite, la poursuite, et ne revenez pas sans eux. Cette fois, quand ils vous verront arriver, leurs chevaux seront métamorphosés en deux beaux arbres; l'or, l'argent et les pierres précieuses qu'ils emportent deviendront feuilles sur ces arbres, et eux-mêmes seront

changés en deux petits oiseaux, qui chanteront sur les branches. Retenez bien ce que je viens de vous dire, et partez bien vite, et ramenez-les-moi.

Et le vieux magicien se remit en route, sous la forme d'un nuage, cette fois.

Arzur et Azénor n'avaient pas perdu de temps aussi.

— J'entends la magicienne, dit Azénor, qui est en colère et gronde le magicien ; elle l'envoie de nouveau à notre poursuite et lui dit sous quelle forme il doit nous trouver ; mais, je saurai lui faire oublier encore ses recommandations et ses conseils et il lui faudra, de nouveau, s'en retourner sans nous. Regarde si tu ne le vois pas venir, car il va avec la rapidité de l'éclair.

— Je vois un grand nuage noir, qui s'avance rapidement sur nous, répondit-il.

— C'est lui !... descendons à terre.

Et ils descendirent, et, en touchant la terre, les deux chevaux se trouvèrent aussitôt changés en deux beaux arbres, au feuillage d'or et d'argent, et sur les branches, chantaient deux charmants petits oiseaux.

Le nuage arriva sur eux.

— Voilà, dit le magicien, les deux arbres que m'a indiqués ma femme.

Et il descendit aussi à terre. Mais, il fut tellement charmé par le chant des deux oiseaux, qu'il

s'arrêta à les écouter, la bouche béante, immobile comme une statue, et oublia complètement les recommandations de sa femme.

Au coucher du soleil, il dit enfin :

— Voilà le soleil qui se couche ; il est temps de rentrer.

Et il s'en retourna.

En le voyant revenir encore, seul, la magicienne s'écria :

— Comment, vous revenez encore seul ?

— Oui ; je ne les ai pas vus, répondit-il, tout confus.

— Qu'avez-vous vu d'extraordinaire ?

— Je n'ai rien vu d'extraordinaire, si ce n'est pourtant deux beaux arbres, au feuillage d'or et d'argent, et sur les branches, étaient deux charmants petits oiseaux, qui chantaient si mélodieusement, que je n'ai jamais rien entendu de si beau.

— Et vous avez perdu votre temps à les écouter et vous avez oublié tout ce que je vous avais dit ?

— Ma foi, oui ; je ne m'en suis plus souvenu.

— Eh ! c'étaient eux, ces deux oiseaux !... Je vous l'avais dit... Décidément, vous êtes un triste magicien, et je ne puis plus rien attendre de bon de vous. Je vais partir moi-même à leur poursuite, et je saurai bien les atteindre et les rame-

ner, moi, bien qu'ils soient près de sortir de nos terres.

Et elle partit aussi, sous la forme d'un nuage noir, avec tonnerre, éclairs et un vacarme épouvantable !

Cependant, les deux fugitifs forçaient leurs chevaux et approchaient des limites des terres du magicien.

— Cette fois, dit Azénor, c'est la magicienne elle-même qui viendra, et elle est bien en colère. Regarde derrière toi, si tu ne vois rien venir.

— Je vois un gros nuage noir, qui s'avance sur nous, avec tonnerre, éclairs et un vacarme épouvantable !

— C'est elle !... Hâte-toi de jeter à terre le bouchon de paille, que tu as emporté de l'écurie.

Arzur jeta le bouchon de paille, et aussitôt une infinité de meules de paille, très grandes et très hautes, s'élevèrent derrière eux et arrêtèrent le nuage.

Mais, la magicienne se métamorphosa en épervier et passa; puis, aussitôt elle redevint nuage et continua sa poursuite, sous cette forme.

— Regarde encore derrière toi, dit Azénor à son frère; que vois-tu, à présent ?

— Je vois encore le nuage noir, qui s'avance rapidement et qui tonne et lance des éclairs, d'une façon effrayante.

— Jette, vite, la brosse à terre; c'est encore la magicienne.

Il jeta la brosse, et aussitôt un grand étang se forma derrière eux. Le nuage, arrêté un moment, se mit à pomper l'eau, tant et si bien qu'il dessécha l'étang, et passa (1). Mais il s'en trouva alourdi et retardé dans sa marche.

— Regarde encore derrière toi; que vois-tu ? demanda Azénor.

— Je vois le nuage qui s'avance toujours sur nous, plus noir et plus menaçant et lançant du feu d'une façon effrayante.

— C'est toujours la magicienne ; jette l'étrille à terre.

Arzur jeta l'étrille, et une grande ville se montra aussitôt derrière eux, avec des maisons et des tours élevées, qui contrarièrent beaucoup la marche du nuage. Cependant, il continuait d'avancer, avec tonnerre, éclairs et un vacarme épouvantable.

— Regarde encore derrière toi ; que vois-tu, à présent ?

— C'est toujours le nuage, qui s'avance sur nous ; il est très près, il va nous atteindre.

(1) Dans une autre version de cet épisode, la magicienne poursuit les fugitifs sous la forme d'un dogue qui, se trouvant arrêté par l'étang, veut l'absorber, pour passer, et boit tant d'eau qu'il crève sur place.

— Nous aussi, nous approchons ; rassure-toi.

Et au même instant, ils franchirent un bras de mer et descendirent à terre, sous leur forme naturelle. Ils étaient sortis de dessus les terres du magicien, et n'avaient plus rien à craindre de lui ni de sa femme. Celle-ci, retenue de l'autre côté de l'eau, qu'elle ne pouvait franchir, tempêtait, grinçait des dents et leur montrait le poing, en criant :

— Ma malédiction sur vous, et puisse le tonnerre vous écraser ! Ce qui me fait enrager, c'est que vous m'avez enlevé mon petit livre rouge, qui contient toute ma science !

— Oui, dit Azénor, en lui montrant le livre, le voici, et je me moque de vous, à présent.

Et ils riaient de sa fureur et la narguaient.

La vieille sorcière, ne pouvant aller plus loin, s'en retourna, toujours sous la forme d'un nuage noir, tonnant, lançant du feu, et détruisant tout sur son passage.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent aussi, tranquillement et sans crainte, désormais. Ils entrèrent dans un grand bois, où la nuit les surprit. Ils se firent un lit avec des herbes et des feuilles sèches, contre le tronc d'un vieux chêne, et s'endormirent facilement, car ils étaient fatigués.

Azénor s'éveilla, au point du jour, et, frappant la terre avec sa baguette magique, elle dit :

— Par la vertu de ma baguette, je veux qu'un beau château s'élève ici, instantanément, orné et meublé comme le palais d'un roi, et que mon frère et moi nous nous trouvions couchés, chacun dans son lit, dans une belle chambre toute resplendissante d'or et de pierres précieuses !

Ce qui fut fait sur-le-champ.

Quand Arzur s'éveilla, il fut bien étonné de se trouver dans un lit de plume et une belle chambre si richement ornée, après s'être couché sur un lit de feuilles et d'herbes sèches, dans un bois. Puis, remarquant Azénor dans un autre lit, près du sien, il lui demanda :

— Que signifie tout ceci, Azénor ? Où sommes-nous ici ? Je rêve, sans doute ?

— Non, répondit-elle, tu ne rêves pas, et tout ce que tu vois est la réalité même. J'ai emporté le petit livre rouge et la baguette magique de la magicienne, et pendant que nous les aurons, nous pourrons satisfaire tous nos désirs et nos caprices.

Ils se levèrent, trouvèrent dans la salle à manger une table chargée des mets et des fruits les plus exquis, et déjeûnèrent, servis par des mains invisibles. Puis, ils visitèrent les chambres du château, toutes plus belles les unes que les autres et remplies de parures et de trésors de toute sorte. Les jardins aussi étaient magnifiques, avec

de belles fleurs aux parfums délicieux et des fruits exquis de toute sorte : un vrai paradis terrestre. Azénor dit à Arzur qu'il pouvait s'y promener et chasser à loisir (car le gibier y abondait), mais, qu'il ne devait jamais en sortir, ou il lui arriverait malheur.

Ils passèrent quelque temps dans ce château, heureux et ne manquant de rien.

Mais, un jour, Arzur franchit la clôture du jardin, malgré la défense de sa sœur, et aussitôt il s'enfonça dans une fondrière, jusqu'aux aisselles, sans pouvoir en sortir.

Le château disparut aussitôt.

Sa sœur accourut à ses cris, et le retira de la fondrière.

Et le château reparut alors.

Mais, à partir de ce moment, Arzur perdit complètement la mémoire du passé ; il ne se rappelait plus ni leur séjour dans le château du magicien, ni la fuite et la poursuite, avec ses émouvantes péripéties. Il oublia même qu'Azénor était sa sœur et voulut l'épouser ; et il la poursuivait de ses instances, ce dont elle était très peinée.

Un jour, les deux fils du roi, étant à la chasse, dans le bois, se trouvèrent devant le château d'Azénor, et furent bien étonnés.

— Qu'est-ce que c'est que ce château-là et qui

l'a fait bâtir, car notre père n'en a pas connaissance ? se dirent-ils. Allons voir.

Et ils entrèrent au château. Ils trouvèrent Azénor dans la cour et l'abordèrent poliment et lui demandèrent :

— A qui appartient ce château, Mademoiselle ?

— A moi, Messieurs.

— Qui l'a fait bâtir ?

— Moi-même.

— Et vous n'en avez pas demandé la permission au roi, notre père, étant sur ses terres ?

— Non, je n'ai pas demandé la permission de votre père ; je puis m'en passer.

— Le roi ne sera pas content, et il fera raser votre château.

— Je ne le crains pas ; je l'attends.

Et les deux princes s'en allèrent là-dessus, peu satisfaits de la réception de la jeune châtelaine.

Mais, à peine furent-ils sortis de la cour, qu'ils tombèrent dans la même fondrière qu'Arzur, et s'y enfoncèrent jusqu'aux aisselles, sans pouvoir en sortir.

Et le château disparut encore.

Les princes crièrent au secours. Azénor accourut.

— Tirez-nous d'ici, lui crièrent-ils.

— Pour que vous alliez dire à votre père de faire raser mon château ?

— Non, on vous laissera votre château.

— Cela ne suffit pas ; que me donnerez-vous encore ?

— Je vous épouserai, répondit l'aîné des princes.

— Et mon frère, voulez-vous lui donner aussi la main de votre sœur ?

— Oui, il épousera aussi notre sœur.

Alors, Azénor les fit sortir de la fondrière.

Et le château aussi reparut aussitôt.

Puis, ils se rendirent tous les quatre ensemble à la cour, et racontèrent tout au roi.

Le roi, avant de rien promettre, voulut voir le palais d'Azénor, dont on lui racontait tant de merveilles.

Il le visita, fut ébloui, enchanté et approuva les deux mariages.

On fit de nombreuses invitations, dans tout le royaume, et il y eut des fêtes magnifiques et de grands festins.

Le premier jour, vers la fin du repas, la nouvelle mariée tira de sa poche deux charmantes petites grenouilles d'or, et les posa sur une assiette d'argent, devant elle. Alors, le dialogue suivant commença entre les deux grenouilles d'or, devant tous les convives, silencieux et émerveillés :

— Ne te rappelles-tu pas, mon frère chéri, demanda la première, que, quand nous étions au

château des magiciens, la magicienne, qui ne t'aimait pas, t'envoya, un matin, abattre un grand bois de chêne, avec une cognée de bois, et que je vins à ton secours et te tirai d'embarras ?

— Je me le rappelle fort bien, ma petite sœur chérie, répondit la seconde grenouille.

— Ne te rappelles-tu pas, petit frère chéri, reprit la première, que la magicienne t'ordonna ensuite de construire un pont de plumes sur un bras de mer, pour qu'elle y pût passer en voiture, et que je te tirai encore d'embarras ?

— Je me le rappelle bien, petite sœur chérie.

— Te rappelles-tu aussi, petit frère chéri, que, quand nous prîmes la fuite du château du magicien, celui-ci nous poursuivit, sur son dromadaire, et que, pour lui échapper, je changeai nos deux chevaux en fontaine, et nous-mêmes en deux grenouilles d'or, au fond de l'eau.

— Je me le rappelle aussi, petite sœur chérie.

Tout le monde était attentif et silencieux, mais, Arzur plus que tout autre. En effet, la mémoire lui revenait peu à peu de son passé, et il comprenait que le dialogue entre les deux grenouilles d'or retraçait sa propre histoire.

— Te rappelles-tu encore, petit frère chéri, reprit la première grenouille, que, le vieux magicien nous ayant fait la poursuite, une seconde fois, je changeai nos deux chevaux en deux arbres, au

bord de la route, et nous-mêmes en deux petits oiseaux, qui chantaient sur les branches, et que nous lui échappâmes encore de cette façon.

— Je me le rappelle bien, petite sœur chérie, répondit la seconde grenouille.

— Tu n'as donc pas oublié non plus, petit frère chéri, que la magicienne, furieuse, nous poursuivit à son tour, sous la forme d'un nuage noir, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs, et comment je sus aussi mettre toute sa science en défaut ?

— Non, petite sœur chérie, je ne l'ai pas oublié non plus.

Arzur, ne pouvant plus douter que la nouvelle mariée ne fût sa sœur et sa protectrice contre le magicien et la magicienne, se leva, alla à elle et l'embrassa tendrement en disant :

— Pardonne-moi, ma petite sœur chérie ; je te dois la vie et je t'aime et t'aimerai toujours jusqu'à la mort (1).

(1) Cet épisode des grenouilles d'or, remplacées dans d'autres versions par un coq et une poule d'or, se rencontre fréquemment dans nos contes bretons ; mais ici, il semble qu'il y a altération. Celui qui perd la mémoire, pour avoir désobéi et manqué aux recommandations de l'héroïne, n'est ordinairement pas son frère, mais un prince, son fiancé, qu'elle arrache également à un magicien, dont elle est quelqufois la fille, mais plus souvent la victime, retenue enchantée sous une forme animale. Il recouvre le souvenir du passé, en entendant aussi le dialogue

Tout le monde fut touché de cette reconnaissance.

Le roi avait aussi une fille, la plus belle princesse qu'il fût possible de voir, sous l'œil du soleil (1), et il l'accorda volontiers à Arzur, et les festins, les jeux et les réjouissances publiques recommencèrent de plus belle, et durèrent pendant un mois entier.

La trisaïeule de la bisaïeule de ma grand'mère était alors cuisinière à la cour, et c'est ainsi que s'est conservé dans ma famille le souvenir de tout ce que je viens de vous conter, et où il n'y a pas un seul mensonge, si ce n'est, peut-être, un mot ou deux (2).

(Conté par François Simon, domestique à Trégrom (Côtes-du-Nord). — Septembre 1872.)

des grenouilles d'or, ou du coq et de la poule d'or, au moment où il allait contracter uue autre union, et finit par épouser celle qui l'a sauvé du magicien et à qui il avait promis fidélité. La perte de la mémoire vient de ce qu'il se laisse embrasser par une autre femme, fût-ce même sa mère ou sa sœur, malgré la défense expresse de celle à qui il doit la vie.

(1) Expression bretonne très-usitée : *Indan lagad ann heol.*

(2) C'est ordinairement au début de leurs récits que les conteurs emploient cette formule :

Setu aze eur gaoz ha na eûs en-hi gaou,
Mes marteze eur gir pe daou.





IV

PÉRONIC

Selaouit hag e klevfet,
Ha credit, mar caret,
Pe it da velet.

Écoutez et vous entendrez,
Et croyez, si vous voulez,
Ou bien allez-y voir.

Il y avait autrefois une pauvre veuve, qui demeurait dans une misérable hutte, à *Goaz-ann-ilis* (le ruisseau de l'église), près du bourg de Plouaret, au bord de la route qui conduit à Lannion. Elle possédait pour tout bien sa hutte, une vache et un fils nommé Péronic. Elle filait, sur le seuil de sa porte, tout le long des jours, et, chaque mercredi, elle allait vendre son fil, au Vieux-Marché, d'où elle rapportait quelques sous, qui suffisaient pour les faire vivre, toute la semaine, de bouillie d'avoine et de galettes de sarrazin.

Péronic, qui avait de huit à dix ans, était un enfant intelligent, à la mine éveillée. Il faisait paître la vache de sa mère, dans les terrains vagues et les douves qui bordaient la route. Un jour de printemps qu'il la surveillait, comme d'habitude, en chantant et en écorchant avec son couteau une baguette de coudrier, il fut étonné de voir le ciel s'obscurcir tout d'un coup. Il leva la tête et aperçut un beau carrosse doré, attelé de deux chevaux blancs et conduit par une belle princesse. Le carrosse descendit près de lui et la princesse lui sourit et lui demanda (1) :

— Veux-tu venir avec moi, mon petit ami ?

— Je ne peux pas, répondit-il, abandonner ma vache et ma mère.

— Va dire à ta mère de venir me parler.

Péronic courut à la maison et dit :

— Mère ! mère ! il y a là-bas une belle princesse qui veut m'emmener avec elle ; venez lui parler, vite, elle vous attend.

La vieille jeta là sa quenouille et suivit l'enfant.

— Voulez-vous, bonne femme, lui demanda la princesse, permettre à votre fils de venir avec

(1) C'est ordinairement un géant magicien qui remplit le rôle attribué ici à une princesse magicienne.

moi, comme valet? J'aurai bien soin de lui et vous pourrez être sans inquiétude, à son endroit.

La mère hésitait et ne savait que répondre.

— Voici deux cents écus d'or, lui dit la princesse, en tendant une poignée d'or, et je donnerai à votre fils cent écus d'or, par an.

La pauvre femme n'avait jamais possédé ni même vu pareille somme, et elle tendit la main pour la recevoir et dit oui.

Alors, Péronic fit ses adieux à sa mère, puis il monta dans le carrosse, qui s'éleva en l'air et disparut. Vers le coucher du soleil, le carrosse se trouva dans une grande avenue de vieux chênes, avec un beau château à l'extrémité. La princesse et Péronic descendirent à terre et entrèrent dans le château, par une grande porte en fer.

Le lendemain matin, la princesse dit à Péronic :

— Je vais en voyage, et tu resteras seul ici, pendant mon absence, mais tu ne manqueras de rien, dans ce château. Viens, que je te montre, avant de partir, ce que tu auras à faire.

Elle le conduisit d'abord à l'écurie.

— Voici une jument, dont tu auras grand soin. Tu lui donneras du foin et de l'avoine à discrétion et la promèneras, deux fois par jour.

Et, lui montrant une autre jument, maigre et

de mauvaise mine, autant que la première était grasse et luisante :

— En voilà une autre, dont tu n'auras pas à t'occuper, en aucune façon.

Puis, lui présentant un trousseau de clefs.

— Voici les clefs de tous les appartements du château. Tu pourras te promener par tout le château et entrer dans toutes les salles et les chambres, excepté une seule, celle qu'ouvre cette clef (et elle lui montra une clef) ; regarde-la bien et malheur à toi, si tu désobéis ou si tu te trompes.

— Fort bien, répondit-il, mais si je n'ai pas autre chose à faire, je m'ennuierai ici, tout seul. Donnez-moi quelque chose pour me divertir et m'aider à passer le temps.

— Que veux-tu que je te donne ?

— Des quilles et une boule d'argent, par exemple.

— Soit ; voilà des quilles et une boule d'argent.

— Merci ! Mais, je voudrais bien avoir encore des quilles et une boule d'or.

— Voilà encore des quilles et une boule d'or ; es-tu content ?

— Oui ; mais, je ferai autre chose que jouer aux quilles, je présume ?

— Que désires-tu encore ?

— Si j'avais un merle d'argent, par exemple,

pour me chanter des airs de danse, quand je m'ennuierai à jouer aux quilles?

— Soit; voici encore un merle d'argent, qui te chantera, tant que tu voudras. Et maintenant je m'en vais: je ne sais pas combien de temps je serai absente.

Et elle s'éleva en l'air, sur son beau carrosse, et disparut.

Péronic alla donner à manger à la jument qui lui avait été recommandée, puis, il la promena, dans la grande avenue du château : elle était rapide comme le vent.

Quand il rentra de la promenade :

— Il faut, se dit-il, que je visite le château, puisque j'en ai toutes les clefs.

Il ouvre la porte d'une chambre et reste sur le seuil, immobile et ébloui, à la vue des tas d'argent, d'or et de pierres précieuses dont elle était remplie.

— Hola ! s'écria-t-il, la maîtresse de ce château n'est pas la première venue !

Il entre dans une autre chambre et la trouve remplie de vêtements de toute sorte, riches et pauvres, habits et robes de rois, de reines, de princes, de princesses, de ducs et de marquis, en velours et en soie, avec de riches passementeries et galons d'or et d'argent; robes et vestes et blouses d'artisans, de paysans et de paysannes.

— Où donc suis-je ici ? se demanda-t-il, avec inquiétude ; il faut que je me tienne sur mes gardes.

Une troisième chambre était remplie de pièces de toile fine ; une quatrième contenait des jouets et des instruments de musique de toute sorte.

Tous les jours, après avoir promené la jument, joué un peu aux quilles, avec ses quilles d'argent et d'or, et écouté le chant du merle d'argent, il allait se promener par les salles et les chambres et, chaque fois, en passant devant la porte de la chambre défendue, il se disait :

— Que peut-il donc y avoir là-dedans ?

Et il était tenté de l'ouvrir. Il l'ouvrit enfin, au bout de huit jours, et vit avec étonnement un cheval, si maigre, si maigre, qu'à peine pouvait-il se tenir sur ses jambes, et dans le ratelier, devant lui, il y avait un fagot d'épines, et derrière était une botte de trèfle frais.

— La pauvre bête ! ne put-il s'empêcher de s'écrier ; je vais mettre la botte de trèfle à la place du fagot d'épines.

Et il prit la botte de trèfle, la mit dans le ratelier, et jeta le fagot d'épines dans un coin.

Le cheval, prenant alors la parole, comme un homme, lui dit :

— Merci, Péronic ! Je ne mange pas de cette nourriture, mais bien de celle dont tu manges

toi-même. Tu ne sais pas où tu es, malheureux ! La princesse qui t'a amené ici est la reine des magiciennes. Il y a longtemps qu'elle me retient enchanté sous cette forme, et toi-même, si tu n'y prends garde, tu ne seras pas traité autrement que moi et une foule d'autres personnes de différentes conditions qu'elle a métamorphosées sous les formes les plus diverses. Tout espoir n'est pourtant pas perdu, et, si tu veux faire de point en point ce que je te dirai, nous pourrons sortir encore d'ici, sous notre forme naturelle, nous et les autres.

— Je ne demande pas mieux, répondit Péronic ; dites-moi, vite, ce qu'il faut faire.

— Eh bien ! hâtons-nous, alors, car la magicienne sait déjà que tu as ouvert la chambre défendue, et elle ne tardera pas à arriver. Va vite à la chambre au linge, et prends-y un linceul de trois aunes de long ; puis, tu passeras par la chambre où tu as vu des tas d'argent et d'or et de pierres précieuses ; tu en rapporteras le plus que tu pourras. Tu n'oublieras pas les quilles et les boules d'argent et d'or, et tu chargeras le tout sur mon dos. Quant au merle d'argent, tu l'emporteras dans ta poche. Puis, tu muselleras un grande doguesse, qui est dans sa niche, près de la porte (elle dort, à présent), et tu reviendras ensuite me rejoindre. Va, et dépêche-toi.

Péronic apporte le linceul de toile, et un sac rempli d'or, d'argent et de pierres précieuses ; il y met aussi les quilles avec les boules d'or et d'argent et charge le tout sur le cheval. Puis, il muselle la doguesse, dans sa niche, met dans sa poche le merle d'argent et revient au cheval maigre.

— Vas encore, lui dit celui-ci, à la chambre de la magicienne, prends et emporte un petit livre rouge que tu y verras, sur la table, près de son lit, et sans lequel nous ne pouvons rien ; mais, vite, vite !...

Péronic va à la chambre de la magicienne et apporte le petit livre rouge.

— A présent, monte, vite, sur mon dos et partons, car la doguesse, qui est sœur de la magicienne et qui prend à volonté la forme humaine ou animale, va briser ses chaînes, en s'éveillant, et courir après nous.

Ils partent.

— Regarde derrière toi, ne vois-tu rien venir? dit bientôt le cheval à Péronic.

— Si ! répondit celui-ci, je vois un grand chien qui court après nous... Il va nous atteindre.

— C'est la doguesse du château, la sœur de la magicienne. Par la vertu de mon petit livre rouge, qu'il y ait ici une belle fontaine et que

nous soyons métamorphosés en deux grenouilles, au fond de l'eau.

Ce qui fut fait sur-le-champ.

La doguesse arrive aussitôt. Elle cherche et flaire et se demande :

— Où sont-ils donc passés ? Ils étaient ici, il n'y a qu'un instant, et je ne vois à présent qu'une fontaine, avec deux grenouilles, au fond de l'eau ! Il faut que j'aille le dire à ma sœur.

Et elle retourna au château.

— Comment, lui dit la magicienne, tu reviens seule !...

— Oui, je ne sais ce qu'ils sont devenus : en arrivant à l'endroit où je les avais vus et où je croyais les prendre, je n'ai plus trouvé qu'une fontaine, avec deux grenouilles au fond de l'eau.

— Malédiction ! s'écria la magicienne en colère, les deux grenouilles dans l'eau, c'étaient eux ! C'étaient eux !...

Dès que la doguesse fut partie, Péronic et son cheval revinrent à leur forme première, et continuèrent leur route.

— Regarde derrière toi, ne vois-tu rien venir ? demanda encore le cheval, un moment après.

— Si ! je vois venir la magicienne, écumante de rage !

— Par la vertu de mon petit livre rouge, qu'il s'élève ici une belle chapelle, et que nous soyons

métamorphosés en deux statues de saints, une de chaque côté de l'autel.

Ce qui fut encore fait, sur-le-champ.

La magicienne arrive. Elle cherche, se répand en malédictions, trépigne de colère, ne trouve rien et s'en retourne encore.

Les deux fugitifs reprennent aussitôt leur forme première et se remettent en route, sans perdre de temps. Ils franchissent un fleuve et sortent du domaine de la magicienne ; elle n'a plus aucun pouvoir sur eux.

Il était temps ! Elle venait de s'apercevoir que son petit livre rouge lui avait été volé, et elle avait repris elle-même la poursuite, écumante de rage, criant, hurlant et faisant un vacarme d'enfer.

— Ma malédiction sur toi, Péronic, qui m'as enlevé mon petit livre rouge, où résident ma science et ma puissance ! hurla-t-elle, au bord de l'eau, qu'elle ne pouvait franchir, tandis que les deux fugitifs riaient de sa fureur, sur l'autre rive.

Péronic et son cheval se dirigèrent alors sur Paris. Avant d'entrer dans la ville, le cheval dit à Péronic :

— A présent, tu vas me tuer...

— Vous tuer !... Jamais je n'aurai le courage de faire cela !...

— Il le faut, pourtant, pour mener ton entreprise à bonne fin. Tu me tueras, te dis-je, puis tu

m'écorcheras, et tu verras ensuite ce qui arrivera. Mais, aie confiance en moi, et ne crains rien.

Péronic tua le cheval, l'écorcha et fut bien surpris de voir sortir de sa peau un beau prince, qui lui dit :

— Ma bénédiction sur toi, Péronic, car tu m'as délivré de l'enchantement de la magicienne, et tu as délivré, en même temps, une foule d'autres malheureux. Tous les vêtements divers que tu as vus, dans une salle du château, appartenaient à autant de personnes de différentes conditions, métamorphosées et retenues captives par la magicienne et qui, aujourd'hui, ont recouvré leur forme naturelle et leur liberté, comme moi. Je suis le fils de l'empereur de Turquie ; viens avec moi à la cour de mon père, et tu épouseras ma sœur, la plus belle princesse qui soit sous l'œil du soleil, et tu seras empereur de Turquie, à la mort de mon père.

— Merci ! répondit Péronic, mais, je ne veux pas me marier encore ; je veux voyager et voir du pays, pendant que je suis jeune ; plus tard, nous pourrons nous retrouver et alors, peut-être...

Et ils se firent leurs adieux et allèrent chacun de son côté (1).

(1) Ordinairement le héros, au lieu d'un prince, délivre une princesse, qu'il épouse plus tard. Les épisodes qui suivent semblent appartenir à un autre cycle de récits.

Péronic se rendit à Paris et alla loger dans une hôtellerie, située près du palais du roi. Comme son éducation première avait été assez négligée, il prit des leçons de français, d'écriture, de danse et d'escrime, et il fit des progrès si rapides, qu'au bout de trois mois, ses maîtres n'eurent plus rien à lui apprendre. Alors, il se présenta chez le roi et demanda qu'on voulût bien lui confier quelque emploi, au palais. On le prit comme aide-jardinier. De six heures du matin à six heures du soir, il travaillait, dans les jardins du palais, et, comme il était intelligent et laborieux, il plaisait beaucoup au maître-jardinier.

Au bout de quelque temps, il demanda :

— Quand donc aura lieu la fête des jardiniers, maître ?

— Dans trois semaines, lui répondit le maître jardinier.

— Trois semaines, c'est bien long !... Si l'on devançait cette date ? Moi, j'ai de l'argent et je payerai tous les frais; j'ai hâte de connaître tous les jardiniers de Paris.

— Soit, répondit le maître-jardinier, puisque vous vous chargez de tous les frais, je ne vois pas de difficulté à cela.

On s'occupa donc des préparatifs de la fête, et on dressa des tentes et des tables, dans la grande allée du jardin. Tous les jardiniers de

Paris reçurent des invitations et la fête fut magnifique.

En se levant de table, on joua à différents jeux, aux boules, à la galoche, aux quilles. Péronic alla chercher ses quilles et sa boule d'argent, qui excitèrent l'admiration de tout le monde.

Le roi vint se promener dans le jardin, avec sa fille au bras, et la princesse convoita les quilles et la boule d'argent de Péronic. Quand elle fut rentrée au palais, elle envoya sa femme de chambre lui demander s'il voulait les lui vendre.

— Volontiers, répondit-il, je n'ai rien à refuser à la princesse.

— Combien en demandez-vous?

— Oh! je ne veux ni argent ni or.

— Quoi donc?

— Un baiser seulement de la princesse.

— Insolent! songez donc à ce que vous dites; demandez de l'or et de l'argent et vous en aurez, mais cela, jamais!

— Peut-être; faites toujours part de ma demande à la princesse.

La femme de chambre retourne vers sa maîtresse.

— Eh bien? lui demanda celle-ci.

— Je n'ose pas vous rapporter sa réponse, princesse.

— Pourquoi donc? Dites, sans crainte.

— Eh bien! il a dit qu'il ne donnera ses quilles ni pour de l'argent ni pour de l'or.

— Pour quoi donc les donnera-t-il?

— Pour un baiser de vous.

— Ah! vraiment? Dites-lui de venir me parler.

La chambrière retourna vers Péronic, et lui dit :

— Venez parler à la princesse, et apportez vos quilles et votre boule d'argent.

Péronic se rend auprès de la princesse, qui lui demande :

— Comment, jeune jardinier, est-il donc vrai que vous ne voulez donner vos quilles ni pour de l'argent ni pour de l'or?

— Oui, princesse, c'est vrai.

— Pour quoi donc les céderiez-vous bien?

— Pour ce que j'ai dit à votre femme de chambre, princesse, et pas pour autre chose.

— Mais c'est déraisonnable; vous savez bien que cela ne se peut pas.

— Alors, princesse, vous n'aurez pas mes quilles d'argent.

— Et c'est bien là votre dernier mot?

— C'est bien là mon dernier mot, princesse.

— Eh bien, puisqu'il le faut...

Et la princesse se laissa prendre un baiser, sur la joue, et Péronic lui donna ses quilles d'argent, en échange.

Trois semaines plus tard, arriva le jour de la

fête des jardiniers, et Péronic dit encore au maître jardinier :

— Voici la fête des jardiniers qui arrive et nous allons la célébrer, j'espère bien.

— Encore ? répondit le maître.

— Mais oui ; notre première fête a été si belle !

— C'est vrai ; mais, les frais, qui les paiera ?

— Ne vous inquiétez pas de cela ; je me charge de tout, comme l'autre fois.

— Oh ! alors, je ne vois pas d'inconvénient à recommencer.

Et l'on célébra de nouveau la fête des jardiniers.

Après le repas, on joua encore à différents jeux et entre autres aux quilles, avec les quilles et la boule d'or de Péronic.

La princesse vit les quilles et la boule d'or, et envoya de nouveau sa femme de chambre vers le propriétaire, pour en négocier l'achat.

— Combien voulez-vous me vendre vos quilles d'or, avec la boule ? demanda-t-elle à Péronic.

— Pour qui ?

— Pour ma maîtresse.

— Eh bien ! je ne les donnerai encore ni pour de l'argent ni pour de l'or.

— Pour quoi donc les donnerez-vous ?

— Pour voir seulement le genou de la princesse.

— Insolent! Jamais elle ne consentira à cela, vous pouvez en être certain.

— Peut-être; demandez-lui toujours.

La chambrière revint vers sa maîtresse.

— Eh bien? lui demanda celle-ci.

— Je n'ose vous dire ce qu'il m'a répondu.

— Pourquoi? Dites toujours.

— Eh bien! il a dit qu'il ne voulait ni argent ni or, mais seulement voir votre genou.

— Il est bien osé, ce jeune homme! Dites-lui pourtant de venir me parler, et d'apporter ses quilles et sa boule.

Péronic se rendit auprès de la princesse, qui lui dit :

— Ce que vous m'avez demandé, par ma femme de chambre, n'est pas possible, mais, demandez-moi de l'argent et de l'or, autant que vous en voudrez, et vous l'aurez.

— Non, princesse, répondit-il; de l'argent et de l'or, j'en ai à discrétion, et il me faut ce que j'ai demandé, ou rien.

— Vous êtes vraiment déraisonnable, jeune homme; pourtant... puisqu'il le faut.....

Et elle leva promptement sa robe, jusqu'au genou, et la laissa retomber aussitôt.

— Vous avez vu? demanda-t-elle, en rougissant.

— Oui, mais pas assez; vous avez laissé retomber votre robe, trop vite.

— Il n'entrait pas dans nos conditions que je devais la tenir relevée plus longtemps, et vos quilles et votre boule d'or m'appartiennent.

— C'est vrai, et les voici.

Et il lui remit les quilles et la boule d'or.

Huit jours plus tard, Péronic dit encore au maître jardinier :

— J'ai régalé, deux fois, les jardiniers de la ville, mais leurs femmes, leurs mères, leurs sœurs et leurs enfants n'ont pas pris part à nos fêtes, et je désire les régaler aussi.

— L'idée est louable, répondit le vieux jardinier, et je l'approuve fort.

On célébra donc une troisième fête, plus belle que les autres, à laquelle furent invités, avec les jardiniers, leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes et leurs enfants. Après le repas, vinrent encore les jeux, et Péronic proposa de danser.

— Oui, dansons! crièrent toutes les femmes, avec un accord parfait.

— Mais, qui nous fera de la musique? car nous ne voyons ni biniou, ni bombarde, ni tambourin, ni violons.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, répondit Péronic, vous ne manquerez pas de musique ; je m'en charge, moi.

Il alla chercher son merle d'or, le posa sur la branche d'un oranger et lui dit :

— Faites votre devoir, mon beau merle d'or !

Et aussitôt le merle se mit à chanter, d'une voix si mélodieuse, qu'au Paradis même, on n'entend rien de plus beau. Tous les cœurs étaient ravis, et hommes et femmes, même les plus vieux et les plus vieilles, entraient en danse et se trémoussaient et tournaient, avec un entrain irrésistible

La princesse était à la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin, et elle s'écria :

— Dieu, la belle musique ! Mais, qui donc la fait? car je ne vois pas le musicien. Ah ! c'est sans doute ce beau merle d'or, qui est là-bas sur l'oranger !... Dieu, le bel oiseau !... Il doit appartenir encore au jeune jardinier.

Et, s'adressant à sa femme de chambre :

— Allez lui proposer de le lui acheter, son merle d'or, à quelque prix que ce soit.

Et la chambrière alla encore trouver Péronic, et lui demanda :

— Voulez-vous vendre votre merle d'or à ma maîtresse ?

— Volontiers, lui répondit-il, mais, je vous avertis qu'il lui coûtera cher.

— Combien en demandez-vous?

— Je ne veux encore ni argent ni or ; j'en ai à discrétion.

— Quoi donc, dites?

— Coucher trois nuits avec la princesse.

— Insolent! Il faut que vous ayez perdu la raison pour parler de la sorte; si le roi le savait!... Soyez donc plus raisonnable, et faites-moi une autre demande.

— Non, ce sera comme je vous ai dit, ou je garderai mon merle.

La femme de chambre revint vers sa maîtresse.

— Eh bien! demanda celle-ci, qu'a-t-il dit?

— Rien de raisonnable, princesse.

— Mais encore? Dites-moi, vite.

— Je n'ose pas.

— Dites, je vous prie, et ne craignez rien; que demande-t-il de son merle d'or?

— Eh bien!... coucher trois nuits avec vous, puisque vous me forcez à vous le dire.

— Ah! vraiment?... Il ne doute donc de rien, ce jeune homme? Allez lui dire de venir, néanmoins, et d'apporter son merle, car j'espère bien l'avoir à de meilleures conditions.

Péronic vient, avec son merle d'or, sur le doigt.

— Comment! jardinier, lui dit la princesse, il n'est pas possible que vous ayez fait à ma femme de chambre la demande qu'elle m'a rapportée.

— Laquelle, princesse?

Et la princesse, se tournant vers sa femme de chambre :

— Répétez ce que vous m'avez dit.

Et elle répéta.

— C'est bien cela, princesse, dit Péronic.

— Comment pouvez-vous faire une demande si insensée? Demandez-moi de l'or et de l'argent, autant que vous en voudrez, et nous pourrons nous entendre; mais, quant à cela, n'espérez pas...

— Alors, princesse, il ne me reste qu'à m'en retourner, avec mon merle d'or.

Et il salua et s'en alla.

Mais, il n'était pas encore sorti de la cour, que la princesse lui fit dire de revenir.

— Voyons, jardinier, lui dit-elle, vous allez me faire des conditions plus raisonnables.

— Non, princesse, ce sera cela ou rien.

— Eh bien! puisqu'il le faut pourtant... donnez-moi votre merle d'or... Ce soir, quand tout le monde sera couché, au palais, vous viendrez tout doucement frapper à la porte de ma chambre... Mais, surtout faites bien attention que personne ne vous voie.

La princesse se promenait alors, tous les jours, dans le palais et les jardins, avec son merle d'or sur le doigt, et elle en était tout heureuse et toute fière, et tous ceux qui entendaient chanter l'oiseau en étaient ravis.

Mais, environ neuf mois après, il lui fallut garder le lit. Elle reçut les soins du médecin ordinaire du palais, qui ne comprit rien à sa mala-

die. On fit venir d'autres médecins, qui n'y virent pas plus clair, ou peut-être n'osèrent rien dire. Le vieux roi était fort inquiet, car il n'avait pas d'autre enfant, et il l'aimait beaucoup.

Péronic, qui connaissait bien la nature de la maladie de la princesse, se rendit chez un vieux savetier, qu'il connaissait en ville, et lui parla de la sorte :

— Si vous voulez, je vous enseignerai la manière de gagner beaucoup d'argent, sans aucun mal, et vous n'aurez plus besoin de rapiécer les vieilles savates, pour vivre?

— Je ne demande pas mieux, répondit le savetier.

— Eh bien! écoutez-moi et faites comme je vais vous dire. Vous vous revêtirez d'une lévite de Monsieur, avec un chapeau entouré d'un large ruban sur lequel seront écrits, en gros caractères, ces deux mots: « Maître Chirurgien ». Vous vous présenterez ainsi au palais, vous demanderez à parler au roi et lui direz que, ayant appris la maladie de sa fille, vous êtes venu de loin, et que vous vous faites fort de pouvoir la guérir. Vous demanderez une barrique d'argent pour vos honoraires, si vous réussissez, et on vous l'accordera facilement. De plus, vous ferez promettre au roi et signer même qu'il ne vous sera point fait de mal, quoi que vous puissiez dire.

Le vieux savetier suit de point en point les instructions de Péronic. Le roi signe, sans difficulté. Il se rend alors à la chambre de la princesse, tâte son pouls, examine son eau...

— Eh bien! lui demande le roi, que dites-vous?

— Votre fille, sire, n'est pas dangereusement malade, et *son mal lui sourit* (1).

— Comment! Comment!... s'écria le roi, qu'est-ce que cela veut dire?

Et le voilà de rudoyer sa fille.

— Qui est le coupable? lui demanda-t-il.

— Péronic, avec son merle d'or, répondit la princesse.

— Un jardinier!... Eh bien! pour votre punition, ma fille, vous le prendrez pour époux.

Or la princesse ne demandait pas mieux.

Et voilà comment Péronic épousa la fille unique du roi de France, et devint roi lui-même, quand son beau-père mourut, ce qui ne tarda pas à arriver.

C'est là qu'il y eut alors un festin!
Il n'y manquait ni massepains ni macarons,
Ni crêpes épaisses ni crêpes fines,
Ni bouillie cuite ni bouillie non cuite,
Pâte fermentée et non fermentée.

(1) *C'hoarzin a ra he c'hlenved out-hi,* locution populaire pour donner à entendre qu'une femme est enceinte.

Un homme faisait le tour de la table avec une cuiller à pot, demandant :

— Vous faut-il de la bouillie, par-là ?

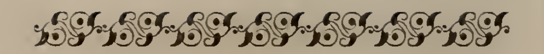
On y voyait jusqu'à un cochon, cuit par un bout, vivant de l'autre.

J'étais par-là aussi, avec mon bec frais,
Et, comme j'avais faim, je mordis tôt;
Mais, un grand diable de cuisinier qui était là,
Avec ses sabots à pointe de Saint-Malo,
Me donna un coup de pied dans le derrière,
Et me lança sur le haut de la montagne de Bré,
Et je suis venu de là jusqu'ici,
Pour vous raconter cette histoire (1).

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet (Côtes-du-Nord). — Janvier 1868.)

(1) Cette formule finale est rimée, en breton. Il doit s'y trouver une petite lacune ; ailleurs, en effet, le cochon cuit a un couteau et une fourchette en croix sur le dos, pour que chacun puisse couper, où il lui plaira, et de la moutarde dans le cul.





V

EWENN CONGAR

Il y avait, une fois, un pauvre homme resté veuf avec un fils. Il s'appelait Ewenn Congar. Il possédait pour toute fortune deux ou trois champs, qu'il cultivait lui-même, deux vaches et un cheval. Son fils, qui avait aussi nom Ewenn, un garçon fort éveillé et intelligent, et qui courait sur ses dix ans, lui dit, un jour :

— Il faut m'envoyer à l'école, mon père.

— Mais, mon enfant, je ne le puis pas ; je suis trop pauvre, tu le sais bien.

— Vendez une des vaches.

Le père vendit une de ses deux vaches, à la prochaine foire, et, avec l'argent qu'il en reçut, il envoya son fils à l'école.

L'enfant apprenait très bien, et ses maîtres étaient contents de lui. Mais, au bout d'une année, le bonhomme dut vendre sa seconde

vache, puis, un an plus tard, son cheval, pour le maintenir à l'école.

Le jeune homme, après trois ans d'école, avait appris bien des choses. C'était un véritable savant, pour son âge. Il se fit faire un habit, noir d'un côté, blanc de l'autre, et se mit à voyager, pour chercher fortune.

Il rencontra sur sa route un seigneur, bien mis, qui lui demanda :

— Où vas-tu de la sorte, mon garçon ?

— Chercher condition, Monseigneur.

— Sais-tu lire ?

— Oui, je sais lire et écrire.

— Alors, tu ne peux pas faire mon affaire.

Et le seigneur continua sa route.

Mais, Congar retourna son habit, courut à travers champs et se retrouva encore sur la route, devant l'inconnu, un peu plus loin.

— Où vas-tu ainsi, mon garçon? lui demanda encore le seigneur, qui ne le reconnut point.

— Chercher condition, Monseigneur.

— Sais-tu lire ?

— Hélas ! je ne sais ni lire ni écrire ; mon père était trop pauvre pour m'envoyer à l'école.

— Eh bien ! monte en croupe derrière moi.

Congar monta en croupe derrière l'inconnu et ils arrivèrent bientôt à un beau château, entouré de hautes murailles. Personne ne vint les recevoir,

dans la cour, où ils descendirent, et le magicien (car c'était un magicien) conduisit lui-même son cheval à l'écurie, puis il dit au jeune homme :

— Tu ne verras ici ni homme ni femme, autre que moi, mais, ne t'en inquiète pas, tu ne manqueras de rien, et tu auras cinq cents écus de gages, par an, si tu fais exactement tout ce que je te dirai.

— Que me faudra-t-il donc faire, maître ?

— J'ai dans mon château cinquante cages, avec un oiseau dans chacune, et dix chevaux, dans mon écurie, et il te faudra prendre soin de mes oiseaux et de mes chevaux, de manière à ce que je sois content.

— Je ferai de mon mieux.

Il lui fit voir les cages et les chevaux et dit ensuite :

— Je vais, à présent, partir en voyage, et je ne reviendrai pas avant un an et un jour.

Et le magicien partit aussitôt.

Congar, resté seul, soignait de son mieux ses oiseaux et ses chevaux. Quatre fois par jour, il trouvait la table servie, dans la salle à manger, sans jamais voir âme qui vive, et il mangeait et buvait à discrétion, après sa besogne terminée, puis, il se promenait par le château et les jardins.

Un jour, en allant de chambre en chambre, où il voyait partout des trésors et des richesses de

toute sorte, il rencontra aussi une princesse, d'une beauté éblouissante, qui lui parla de la sorte :

— Je suis un des chevaux dont vous prenez soin, dans l'écurie du magicien, le troisième à gauche, en entrant, une jument pommelé-bleu. Je suis fille du roi d'Espagne, et j'ai été enchantée et métamorphosée sous cette forme, que je dois garder, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelqu'un pour me délivrer. Plusieurs ont déjà tenté l'aventure, mais, tous ont été métamorphosés en chevaux ou en oiseaux, et ce sont ceux que vous êtes chargé de soigner. Si le magicien, à son retour, est content de la manière dont vous l'aurez servi, pour vous en récompenser, il vous dira de choisir un des chevaux de son écurie, pour aller avec vous chez votre père. Choisissez-moi, et vous ne vous en repentirez pas, plus tard. Rappelez-vous bien que je suis la jument pommelé-bleu, qui se trouve au troisième rang, à gauche, en entrant dans l'écurie. Beaucoup de princes et d'autres hauts personnages ont jusqu'ici tenté l'aventure, et tous y ont laissé leurs peaux, qui sont suspendues à des clous, dans une salle du château : prenez garde d'y laisser aussi la vôtre.

La princesse lui fait lire les livres du magicien, et il y apprend sa science et les secrets de sa magie.

Au bout d'un an et un jour, le magicien re-

vient à la maison, comme il l'avait promis. Il est satisfait de la manière dont Congar s'est acquitté de son devoir, et il lui demande de rester une autre année à son service, et il doublera ses gages.

— Non, dit Congar, je veux retourner chez mon père.

— Mais songe donc que tu es ici à douze mille lieues de ton pays.

— Peu importe, je veux m'en retourner chez mon père.

— C'est bien, voilà les cinq cents écus de tes gages, puis, viens choisir un cheval, à l'écurie, pour t'en retourner chez toi.

Et ils se rendirent à l'écurie. Congar fit semblant d'hésiter un peu, puis, désignant la jument pommelé-bleu, il dit :

— Je choisis cette petite jument que voilà.

— Quoi, cette rosse ? Tu n'es vraiment pas connaisseur ; vois donc les beaux chevaux qui sont là à côtés.

— Non, cette petite jument me plaît, et je n'en veux pas d'autre.

— Ma malédiction sur toi ! Prends-la, mais je te rattraperai.

Congar emmène la petite jument pommelé-bleu et part.

Aussitôt sortis du château, la jument reprend sa forme première et devient une belle princesse.

— Retourne chez ton père, dit-elle à son libérateur; moi, je m'en vais également chez le mien, à la cour du roi d'Espagne, où tu te trouveras aussi, dans un an et un jour.

Et elle disparut aussitôt.

Congar, de son côté, marcha résolument vers son pays. Quand il en fut à une faible distance, il rencontra un mendiant, qu'il connaissait, sans être connu de lui, et lui demanda :

— Ne connaissez-vous pas Ewenn Congar, mon brave homme ?

— Je le connais bien, c'est mon voisin, répondit le porte-besace.

— Est-il toujours en vie, et comment vont ses affaires ?

— Il est toujours en vie, mais ses affaires vont mal, et il n'est guère plus heureux que moi. Il a dépensé le peu qu'il possédait, pour donner de l'instruction à son fils, et son fils l'a abandonné et on ne sait ce qu'il est devenu.

Congar donna une pièce de vingt sous au vieux mendiant, et continua sa route. Il arrive à la chaumière de son père et se jette dans les bras du vieillard, qu'il trouve assis sur un galet rond, au seuil de son habitation.

— Bonjour, mon père, me voici de retour! dit-il en l'embrassant.

— Ne vous moquez pas de moi, répond

le bonhomme, qui ne reconnaissait plus son fils.

— Je suis riche, aujourd'hui, mon père, et il faut nous réjouir ; voyez !

Et il jeta sur la table cinq cents écus, en belles pièces d'or. Puis, il envoya acheter des provisions, au bourg, du pain blanc, du bœuf, du lard, des saucisses, du cidre et même du vin, et l'on fit un véritable festin, auquel furent invités quelques voisins. Et ce fut tous les jours ainsi, pendant que durèrent les cinq cents écus. Mais, quand on en fut à la dernière pièce de six francs, le bonhomme dit à son fils :

— Voilà que nous n'avons plus d'argent, mon fils, et nous allons retomber dans la misère, comme devant.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon père, car si vous vous êtes privé pour m'envoyer à l'école, j'y ai profité, comme vous le verrez bientôt, et je ne vous laisserai manquer ni d'argent ni de rien autre chose.

Il avait, en effet, étudié les livres du magicien et y avait appris bien des secrets.

— Demain matin, mon père, vous irez à la foire de Lannion, pour y vendre un beau bœuf.

— Et où le prendrai-je, ce bœuf ? Je n'ai plus, depuis longtemps, ni bœuf, ni vache, ni veau.

— Peu importe d'où il viendra, mais demain

matin, en vous levant, vous trouverez à votre porte un bœuf superbe ; vous le conduirez à la foire de Lannion et en demanderez deux cents écus, et vous les aurez, sans en rien rabattre. Mais retenez la corde.

— La corde se vend ordinairement avec la bête, dit le vieillard.

— Ne lâchez pas la corde, vous dis-je, ou vous m'exposeriez à un grand danger. Vous m'entendez bien, rapportez la corde à la maison.

— C'est bien, je la rapporterai, quoique cela ne se fasse pas ordinairement.

Le lendemain, de bonne heure, le bonhomme trouva, en effet, un magnifique bœuf à sa porte, avec une corde toute neuve au cou. Et il prit avec lui la route de Lannion, sans s'inquiéter de ce qu'était devenu son fils, ce matin-là. Or, le bœuf c'était son fils lui-même, qui avait appris, dans les livres du magicien, à se changer, à volonté, en toutes sortes d'animaux.

Dès que le bœuf arriva en foire, tous les marchands et les bouchers qui se trouvaient là vinrent le marchander.

— Combien le bœuf, bonhomme ?

— Deux cents écus, et la corde à moi.

— Vous déraisonnez ; dites cent cinquante écus, et nous nous frapperons dans la main et boirons bouteille ensemble.

— Je ne rabattrai pas d'un liard.

— Eh bien ! votre bœuf vous restera, et voilà tout.

Tous les marchands et les bouchers avaient visité et tâté le bœuf et fait leurs offres, et comme le vieillard en demandait toujours deux cents écus, sans en rien rabattre, ils s'en allaient ailleurs.

Vers la fin de la foire, au moment où le soleil allait se coucher, un marchand inconnu, aux cheveux rouges comme flamme et aux yeux vifs et perçants, s'approcha aussi, considéra le bœuf et demanda :

— Combien le bœuf, bonhomme ?

— Deux cents écus et la corde à moi.

— C'est bien cher ; mais, l'animal me plaît, j'en ai besoin et voici les deux cents écus. Donnez-moi la corde, que je l'emmène.

— Non, je vous ai dit que je gardais la corde.

— Mais, la corde se donne toujours avec la bête vendue, vieil imbécile.

— Je ne donnerai pas la corde, vous dis-je, et si cela ne vous convient pas, rien n'est fait ; vous garderez votre argent et moi, je garderai mon bœuf.

— Eh bien ! va-t-en au diable, alors, avec ta corde, et qu'elle serve à te pendre !

Et il s'en alla.

Le bœuf fut vendu à un boucher de Morlaix, qui l'emmena avec lui et le mit dans son étable,

pour l'abattre, le lendemain. Mais, le lendemain matin, le bœuf avait disparu de l'étable, et Ewenn Congar était de retour chez son père.

Pendant que durèrent les deux cents écus, le père et le fils menèrent encore joyeuse vie, et leurs amis en eurent aussi leur part.

Quand on en fut à la dernière pièce de six francs, le jeune homme dit encore à son père :

— Demain matin, mon père, vous irez à la foire de Bré, pour y vendre un cheval.

— Et où veux-tu que nous le prenions, ce cheval ?

— Ne vous inquiétez pas de cela; il viendra d'où est venu le bœuf, et vous le trouverez, demain matin, à votre porte. Vous en demanderez trois cents écus, sans en rabattre un liard, et vous les aurez. Mais, comme pour le bœuf, ne laissez pas aller la bride avec le cheval ; rapportez-la à la maison, ou il vous en coûtera, et à moi aussi.

— C'est bien, répondit le bonhomme, je rapporterai la bride, puisque tu le veux, bien que ce ne soit pas dans les usages du pays.

Le lendemain matin donc, le père Congar se rendit à la foire de Bré (1), monté sur un beau cheval, dont il était tout fier.

(1) Bré est une montagne, près de la ville de Guingamp, sur laquelle il se tient de belles foires de chevaux, de bœufs et de vaches.

Bien des marchands de Cornouaille et de Léon et de Tréguier vinrent visiter et marchander le cheval. Mais, comme le bonhomme ne voulait rien rabattre de trois cents écus, ils trouvaient tous que c'était trop cher, bien que la bête leur plût fort, et ils s'en allaient.

Vers le soir, vint aussi le marchand inconnu qui avait marchandé le bœuf, et il demanda comme les autres :

— Combien le cheval, bonhomme ?

— Trois cents écus et la bride à moi.

— C'est cher, pourtant le cheval me plaît et je t'en donnerai trois cents écus, sans marchander, mais tu me laisseras la bride, comme cela se fait toujours.

— Non, je garderai la bride, sinon, rien n'est fait.

— Mais, vieil idiot, la bride se vend toujours avec le cheval.

— Libre aux autres de faire ainsi, mais, moi, je veux vendre mon cheval et garder la bride.

— Eh bien ! que le diable vous emporte, toi et ton cheval, avec la bride.

Et il s'en alla là-dessus, fort en colère.

Le cheval fut vendu, un peu plus tard, à un maquignon normand, qui l'amena à Guingamp, où il le mit à l'écurie, avec plusieurs autres chevaux

pour y passer la nuit et se remettre le lendemain en route.

Mais, le lendemain matin, il manquait un cheval au marchand, sans qu'il pût savoir ce qu'il était devenu. C'était Ewen Congar, qui, grâce aux secrets qu'il avait appris dans les livres du magicien, s'était changé, cette fois, en cheval, puis était retourné chez son père, sous sa forme naturelle.

Quand les trois cents écus furent épuisés, Congar, sous la forme d'un âne, se fit encore conduire par son père à la foire de Bré, en lui recommandant de le vendre deux cents écus et d'avoir bien soin de retenir toujours la bride.

Le même marchand inconnu vint marchander l'âne.

— Combien l'âne, bonhomme ?

— Deux cents écus.

— Deux cents écus, c'est bien cher pour une bourrique ; mais, je n'aime pas à marchander, voilà deux cents écus et donnez-moi l'âne.

Et il monta aussitôt sur la bête.

— Hola ! dit le bonhomme, il faut me laisser la bride.

— Trop tard, mon vieux ! répondit l'autre, ironiquement.

Et il se mit à battre l'âne à coups de bâton et partit au galop.

Il s'arrêta, au bout de quelque temps, devant une forge, au bord de la route, et dit au forgeron :

— Vite, vite, forgeron ! Fabriquez quatre fers de deux cents livres chacun et attachez-les aux quatre pieds de mon âne.

— Vous moquez-vous de moi ? dit le forgeron.

— Faites comme je vous dis, et vous serez bien payé.

Pendant que le forgeron forgeait les fers, l'âne était attaché à un anneau fiché dans la muraille de la forge. Des enfants s'assemblèrent autour de lui et se mirent à lui tirer les oreilles, pour le faire braire.

— Détachez-moi, dit l'âne.

— Un âne qui parle ! dit l'un d'eux.

— Que dit-il donc ? demanda un autre.

— Il dit de le détacher.

— Oui, détachez-moi, mes enfants, et vous verrez beau jeu, reprit l'âne.

Ils détachent l'âne, qui devient aussitôt un lièvre, et de courir !

Le magicien sort de la forge, en entendant les cris des enfants.

— Où est mon âne ? demande-t-il.

— Il vient de déguerpir, sous la forme d'un lièvre.

— De quel côté est-il allé ?

— Par là, à travers champs, répondent les enfants.

Et le voilà devenu chien et de courir après le lièvre.

Celui-ci, serré de près, devient pigeon, et s'envole à tire-d'ailes. Le magicien le poursuit encore sous la forme d'un épervier. Ils arrivent ainsi au-dessus de la capitale de l'Espagne. L'épervier allait atteindre le pigeon, quand celui-ci, sous la forme d'un anneau d'or, passa au doigt de la princesse, fille du roi d'Espagne, qui était à sa fenêtre.

Le magicien reprend alors sa forme humaine et se présente au palais, comme médecin, afin de donner ses soins au vieux roi, malade depuis longtemps, et à qui les médecins du pays ne pouvaient rendre la santé. Il trouve remède à son mal, le guérit, et le roi, pour reconnaître ce service, lui dit de demander ce qu'il voudra et il le lui accordera.

— Eh bien! sire, répond le médecin, je ne demande rien autre chose que l'anneau d'or que votre fille porte à son doigt.

— Vous vous contenteriez de si peu? Demandez-moi de l'or, et je vous en donnerai, à discrétion.

— Je vous le répète, sire, je ne veux que l'anneau d'or de votre fille.

— Eh bien! vous l'aurez, demain matin.

Quand la princesse se coucha, sa bague au doigt, elle fut bien étonnée et tout effrayée de trouver un homme à côté d'elle, dans son lit. C'était Congar, qui lui dit, pour la rassurer et l'empêcher de crier :

— Je suis celui qui vous a délivrée du magicien et j'étais tout à l'heure à votre doigt, sous la forme d'un anneau d'or. Le magicien me poursuit, sans relâche. Il a rendu la santé à votre père, et, pour prix de ce service, il demande l'anneau que vous avez au doigt. Vous promettrez de le lui donner, mais, à la condition qu'on vous permettra de le passer vous-même au doigt du médecin. Au lieu de le lui passer au doigt, vous le laisserez tomber à terre : ne vous inquiétez pas du reste, et tout ira bien, si vous suivez ponctuellement mes instructions.

La princesse promit.

Le lendemain matin, le vieux roi fit appeler sa fille dans sa chambre et lui dit, en lui montrant le magicien, déguisé en médecin :

— Voici, ma fille, l'homme qui m'a rendu la santé, quand tous les médecins du royaume ne pouvaient rien contre mon mal ; pour toute récompense d'un si grand service, il ne demande que cet anneau d'or que vous avez au doigt, et vous ne le lui refuserez pas, sans doute.

— Non, certainement, mon père, répondit la

princesse, et je demande à le lui passer moi-même au doigt, sur-le-champ.

Et elle ôta son anneau de son doigt, et, au moment où elle allait le passer au doigt que lui tendait complaisamment le médecin, elle le laissa tomber à terre, comme par maladresse ou par émotion.

Aussitôt l'anneau se change en pois chiche, et le magicien, en coq, pour l'avaler; mais le pois chiche devient alors renard, qui croque le coq. Et c'est ainsi que le combat finit, et que Ewenn Congar triompha du magicien.

La princesse présenta alors son libérateur au monarque, lui raconta ses aventures et ses épreuves diverses; et Congar épousa la fille du roi d'Espagne, et il y eut, à cette occasion, de belles fêtes et de grands festins, auxquels put prendre part le vieux Congar lui-même, qui vivait encore (1).

(Conté par Guillaume Garandel, du Vieux-Marché. — Septembre 1871.)

(1) Voir dans la *Revue celtique,* première année (1870-1872), pages 106 et suivantes, une autre version de ce conte avec commentaires et rapprochements de M. Reinhold Kœhler, que j'y ai publiée, sous le titre de : *Coadalan.* — Voir aussi une variante que j'ai donnée, avec commentaires et rapprochements, dans le Bulletin de la *Société Archéologique du Finistère,* tome XII, 1885, sous le titre de : *Le Magicien et son valet.*





VI

LA VIE DU DOCTEUR COATHALEC (1)

I

Au temps jadis, il y avait au manoir de Kermeno-Coathalec, en la commune de Plougonver-Chapelle-Neuve, un seigneur qui était resté veuf avec trois fils. Les deux aînés, de plusieurs années plus âgés que le troisième, furent envoyés à l'école, de bonne heure, et ils apprenaient tout ce qu'ils voulaient. Ils étaient si savants, quand ils finirent leurs études, que l'un d'eux devint évêque de Quimper, et l'autre, évêque de Tréguier.

(1) Ce récit est présenté ordinairement par les conteurs, non comme un conte, mais comme une histoire vraie. Il est très-connu dans la commune de Plougonver-Chapelle-Neuve (Côtes-du-Nord).

Leur jeune frère fut aussi envoyé à l'école à Saint-Brieuc, vers l'âge de dix ou douze ans. Mais, comme il n'apprenait rien, son père pensa que la faute en était à ses maîtres, et il l'envoya à Rennes. Une fois par an il venait à la maison, au mois d'août, et quand son père voulait s'assurer des progrès qu'il avait faits, il était désespéré de voir qu'il en était toujours au même point. Il avait bieu quiuze ou seize ans et il n'avait pas encore dépassé sa *Croix de Dieu* (Abécédaire).

— Comment, lui disait le vieux Seigneur, tu seras donc toujours un âue, mon pauvre fils? Toi qui as deux frères évêques! N'as-tu pas honte?

— Je ne suis peut-être pas aussi âne que vous le croyez, mon père, répondit uu jour l'enfant, ou plutôt le jeune homme, et la preuve, c'est que je vais demander les Ordres sacrés à mon frère aîné, l'évêque de Quimper.

— Les Ordres sacrés! Ou tu ne sais ce que tu dis, ou tu te moques de moi.

— Non, mon père, je ne me moque pas de vous, et je sais fort bien ce que je dis. Au revoir, et que Dieu vous garde en bonne santé.

Et il prit un *penn-baz* de chêne et se mit en route.

En arrivant à Quimper, il alla tout droit au palais épiscopal, et demanda à voir l'évêque.

— Que demandez-vous, jeune homme? lui dit

l'évêque, quand il fut introduit en sa présence, car il ne le reconnaissait point.

— Je viens vous demander les Ordres sacrés, Monseigneur.

— C'est fort bien, mais, il faut voir d'abord ce que vous savez.

— Je suis tout prêt; voici mon livre.

Et il présenta son Abécédaire à l'évêque.

— C'est là votre livre? lui demanda le prélat, étonné, et persuadé, alors, qu'il avait affaire à un pauvre innocent (idiot).

— Oui sûrement, Monseigneur, c'est là mon livre.

— Et vous n'en avez pas d'autre?

— Je n'en ai jamais eu d'autre.

— C'est bien; allez chercher un logement en ville, puis venez souper avec moi, à six heures, ce soir.

Le jeune homme s'assura d'un logement, pour la nuit, puis, à six heures sonnant à la cathédrale, il revint à l'évêché. L'évêque, qui voulait s'amuser à ses dépens, avait invité à souper ses chanoines et plusieurs notables de la ville. Quand tous les invités furent arrivés, chacun prit sa place à table, et notre gars s'aperçut alors qu'il n'en restait aucune pour lui. Il ne se déconcerta pas pour si peu, et, prenant un tabouret, il s'assit à une petite table, qui était dans un coin de la salle,

en disant qu'il serait très bien là. Vers la fin du repas, l'évêque dit à ses convives qu'il les avait appelés pour assister à l'examen d'un jeune savant, qui était venu de son village lui demander les Ordres sacrés. Et s'adressant alors au jeune Coathalec :

— Levez-vous, jeune savant, et venez me présenter vos livres, afin que je vous interroge.

Coathalec s'avança avec assurance, et présenta son Abécédaire à l'évêque.

— Voyez, Messires, dit celui-ci, en passant le livre à ses chanoines, voilà le seul livre qu'ait jamais connu notre jeune savant !

Et tout le monde de rire, comme bien vous pensez.

— Et tu oses encore venir me demander les Ordres sacrés, imbécile, âne ! lui dit le prélat.

— Pas aussi imbécile ni aussi âne que vous, peut-être ; interrogez-moi, répliqua Coathalec.

— Je te pardonne ton insolente réponse, parce que tu n'es qu'un pauvre idiot. Et se tournant vers ses chanoines : « Que chacun de vous lui adresse une question, et nous verrons s'il pourra répondre à une seule d'elles, d'une manière satisfaisante. »

Et chacun lui adressa une question ou une *dévinaille,* et il ne répondit à aucune et garda un silence absolu. Et les mots âne, imbécile, idiot,

pleuvaient sur lui comme grêle, et l'on riait et on le bafouait, à qui mieux.

— Je demande aussi, à mon tour, dit alors Coathalec, à adresser une question à chacun de vous, et nous verrons, alors, qui sera le plus âne de nous.

La proposition fut acceptée, et Coathalec proposa une *dévinaille* à chacun des convives, et pas un ne put donner le mot de celle qui lui était adressée. On ne riait déjà plus autant !

— Eh bien ! reprit-il, je vais vous donner le mot de chaque devinaille et la réponse à chaque question, non seulement pour celles que je vous ai adressées, mais aussi pour celles que vous m'avez proposées.

Et il fit, en effet, comme il venait de dire, et sans se tromper une seule fois. Si bien que l'on ne riait plus du tout, à présent, et qu'on se regardait, d'un air étonné. Alors, il proposa à son tour une question à l'évêque; et, comme les autres, l'évêque resta court. Pour se tirer d'embarras, il dit à Coathalec :

— Je consens à vous conférer les Ordres, car, à ce que je vois, vous êtes plus savant et plus fin que vous ne le paraissez.

— Moi, accepter les Ordres d'un âne comme vous ! j'en serais bien fâché, répondit Coathalec, avec dédain.

Et il s'en alla, les laissant tous plus étonnés et plus désappointés les uns que les autres. Il revint tout droit à la maison. Quand il arriva, son père lui demanda :

— Eh! bien, mon fils, as-tu vu ton frère aîné, l'évêque de Quimper, et que t'a-t-il dit?

— Oui, mon père, j'ai vu mon frère aîné, l'évêque de Quimper, et, en vérité, j'ai vu peu d'ânes de sa force.

— Dieu, mon fils, que dis-tu là? Parler ainsi d'un évêque!

— Je ne dis que la vérité, mon père : mais, je veux aller, à présent, voir mon autre frère, l'évêque de Tréguier; peut-être celui-là sait-il quelque chose.

Et il prit la route de Tréguier, son *penn-baz* de chêne à la main. A Tréguier, il arriva de point en point comme à Quimper, et je crois inutile de répéter ce que j'ai déjà dit.

Le docteur Coathalec (car, à présent, on l'appelait docteur) revint au manoir de Kerméno.

— Eh bien! mon fils, lui demanda son père, en le revoyant, comment se porte ton frère, l'évêque de Tréguier?

— Il est en bonne santé, mon père, mais, aussi âne que l'évêque de Quimper; je n'ai pu rien tirer de bon de lui. Je veux, à présent, voyager, pour voir si je trouverai quelque part des hommes d'esprit et de vrais savants.

II

Et il fit ses adieux à son père, et partit de nouveau.

A force de marcher, il se trouva, un jour, dans un carrefour, au loin, bien loin. Il s'assit sur les marches d'une croix de pierre qui était là, pour se délasser, et bientôt il vit venir à lui un autre voyageur, qui le salua ainsi :

— Bonjour, pays.

— Comment, cela, pays?

— Oui, je suis de la Basse-Bretagne, comme vous.

— Quel est donc votre nom ?

— Le Drégon ; et vous?

— Moi, je m'appelle le docteur Coathalec, de Kerméno, commune de Plougonver-Chapelle-Neuve.

— Et que cherchez-vous par ici ?

— Je cherche quelqu'un pour se mesurer avec moi en science.

— C'est précisément ce que je cherche aussi, moi.

— C'est à merveille, alors. Asseyez-vous là, à côté de moi ; mangeons d'abord un morceau et buvons un coup, puis nous verrons après.

Et ils mangèrent et burent, comme deux amis, puis, la lutte commença. Ils disputèrent pendant trois heures entières. Enfin, le docteur Coathalec adressa au Drégon une question à laquelle il ne put répondre ; il resta court.

— Si tu n'en sais pas plus long, lui dit alors Coathalec, il n'était pas nécessaire d'aller si loin de ton pays, pour trouver ton maître. Je reconnais, pourtant, que tu sais quelque chose. Reste avec moi, cherchons à nous placer chez quelque savant magicien, où nous puissions apprendre encore, et nous serons alors deux fameux gaillards.

Le Drégon accepta, et ils se remirent en route, ensemble. Ils ne tardèrent pas à rencontrer un seigneur tout habillé de rouge, sur un beau cheval noir.

— Que cherchez-vous, les gars ? leur demanda le seigneur, en poussant son cheval à eux.

— Nous voudrions trouver un savant magicien, pour nous apprendre quelque chose.

— Tout juste mon affaire ! Combien voulez-vous pour vos gages ?

— Cent écus par mois, chacun.

— C'est entendu.

Et le seigneur inconnu écrivit alors quelque chose sur un parchemin et le présenta d'abord au Drégon, en lui disant : « Signez ceci. »

Le Drégon lut ce qui était écrit sur le parchemin, puis il dit : « Je ne signerai pas. »

— Pourquoi ? lui demanda le docteur Coathalec.

— Il est marqué ici que le dernier qui sera dans son cabinet d'étude, une fois l'année terminée, lui appartiendra, à tout jamais, et je ne veux pas signer cela.

— Faites voir un peu.

Et le docteur prit le parchemin des mains du Drégon, le lut, puis il dit :

— Bah ! n'est-ce que cela ? Signons hardiment.

Et ils signèrent tous les deux, avec leur sang, puis ils suivirent le seigneur. Celui-ci les conduisit dans un vieux château, qui paraissait abandonné. Ils mangèrent bien, couchèrent dans de bons lits, et, le lendemain matin, le maître du château leur dit :

— Je vais partir pour un long voyage ; je ne reviendrai pas avant un an et un jour. Rien ne vous manquera ici, pendant ce temps. Si cependant vous aviez besoin de moi, avant un an et un jour, frappez sur la porte que voici, et j'arriverai aussitôt.

· Puis il les conduisit dans son cabinet d'étude, et leur indiqua le travail qu'ils auraient à faire, pendant son absence. Il partit alors.

Le Drégon entra le premier dans le cabinet. Il y avait là toutes sortes de livres de sorcellerie et de magie, qu'il ne put lire, sans que son sang se glaçât d'horreur, mais où il apprit aussi beaucoup de secrets précieux. Quand il eut été trois mois dans le cabinet, il en sortit et dit au docteur Coathalec :

— A votre tour, à présent. Nous sommes mal tombés ici, je crois, et je crains bien que nous n'en sortions pas facilement !

— Bah ! nous verrons bien cela, dit le docteur, sans s'effrayer, et il entra dans le cabinet. Il y resta trois mois, étudiant constamment, et, les trois mois accomplis, il dit au Drégon :

— A votre tour de rentrer dans le cabinet.

Mais, le Drégon ne voulait plus y rentrer, car il craignait d'y être pris, quand le maître arriverait. Voyant cela, Coathalec, qui n'avait peur de rien, y rentra, et il y resta encore six mois à étudier. Jugez de ce qu'il devait savoir, à présent, lui qui était déjà si savant, auparavant !

La veille du jour où le maître devait arriver, il appela le Drégon et lui dit :

— Le maître doit arriver demain matin ; moi, je resterai dans le cabinet pour l'attendre. Quant à vous, prenez cette baguette blanche, — et il lui présenta une baguette blanche, — frappez-en un coup sur la terre, en disant : « Par la vertu de

ma baguette blanche, que je sois transporté, à l'instant, dans le carrefour où j'ai rencontré le docteur Coathalec ! » et vous y serez transporté sur-le-champ, et vous m'attendrez là. Si je n'y suis pas rendu demain, à midi, c'est que je n'arriverai pas, et alors vous pourrez vous en aller où bon vous semblera ; mais comptez sur moi.

Le Drégon prit la baguette blanche, il en frappa un coup sur la terre, en prononçant les paroles voulues, et aussitôt il fut transporté dans le carrefour.

Le lendemain matin, le maître du château arriva, comme il l'avait promis. Il se rendit aussitôt à son cabinet.

— Ah ! c'est toi qui es là ? dit-il au docteur.

— Oui, c'est moi, maître, répondit celui-ci, tranquillement. Et en même temps, il s'élança sur le seuil de la porte, qui était restée ouverte.

— Attends un peu, pas si vite ; où est ton camarade ?

— Il est parti.

— Déjà ? Eh ! bien, tu sais nos conventions ? Le dernier que je trouverais dans mon cabinet devait me rester.

— Parfaitement ; mais, ce n'est pas moi ce dernier.

— Qui donc, puisque l'autre a déguerpi ?

— Le voilà ! gardez-le, si vous voulez.

Et le docteur, toujours debout sur le seuil de la porte, montrait son ombre, qui se projetait dans le cabinet, et qui, s'y trouvant la dernière, devait rester au maître du château. Celui-ci, se voyant joué, poussa un cri terrible, et, dans sa rage, il se jeta sur l'ombre et la retint. Coathalec partit, en riant aux éclats, mais il n'avait plus d'ombre! Il se rendit au carrefour et y trouva le Drégon qui l'attendait. Celui-ci fut bien content de le revoir. Il commença par lui demander :

— Rapportez-vous l'argent de nos gages?

— Ma foi non, j'ai oublié de le réclamer ; mais, ne vous en inquiétez pas, je saurai bien le rattraper encore; donnez-moi votre baguette.

Et il prit la baguette blanche des mains de le Drégon, en traça un demi-cercle contre la croix, prononça quelques paroles, à voix basse, et aussitôt le maître du château apparut dans le demi-cercle et dit :

— Que me veux-tu?

— Il me faut, pour mon camarade, un bon cheval, qui n'ait jamais besoin de manger, puis de beaux habits qui ne s'usent jamais, et enfin les cent écus de ses gages.

— Ta! ta! ta! fit l'autre.

— Si tout cela n'est pas rendu ici, quand j'aurai fini de bourrer ma pipe, nous verrons... Et le docteur se mit à bourrer sa pipe tranquillement.

Mais, il n'avait pas fini, que tout ce qu'il avait demandé pour son camarade était rendu dans le cercle.

— A la bonne heure! dit alors le docteur; quant à moi, je ne te demande rien pour moi; ma baguette blanche et les secrets que j'ai appris dans ton cabinet me suffisent.

Et il défit le cercle avec sa baguette, et le magicien disparut.

— A présent, nous allons nous séparer, dit alors le docteur à le Drégon; nous n'avons plus besoin l'un de l'autre, pour voyager en tout pays, sans avoir rien à craindre de personne, tout en faisant à peu près ce qu'il nous plaira.

Et ils se firent leurs adieux, et se séparèrent.

III

Le docteur Coathalec revint à Kerméno-Coathalec. Quand il y arriva, le vieux manoir était tout tendu de noir.

— Est-ce que mon père serait mort? se dit-il, en voyant cela.

Il entra dans le manoir et demanda aux domestiques :

— Est-ce que le vieux seigneur est mort?

Personne ne le reconnaissait.

— Il n'est pas encore mort, lui répondit-on, mais autant vaudrait qu'il le fût ; au moins il ne souffrirait pas comme il le fait ; c'est pitié de le voir. Tous les médecins, à dix lieues à la ronde, ont été appelés, mais ils ne savent rien contre son mal.

— Quelle est donc sa maladie ?

— Il a été mordu par une vipère.

— Laissez-moi approcher de lui ; peut-être pourrai-je lui apporter quelque soulagement.

— Un ignorant comme vous (il s'était habillé en paysan breton), lorsque les plus habiles docteurs n'y peuvent rien !

— N'importe ; demandez-lui de me le laisser voir.

On en parla au vieillard, qui ordonna de laisser entrer cet étranger, que personne ne connaissait. Le docteur trouva son père dans un bien triste état. Tout son corps était démesurément enflé ; il ressemblait à un tonneau.

— Voulez-vous permettre, Monseigneur, lui dit-il, de vous laisser transporter dans la cour du manoir, sur un matelas ?

— Transportez-moi où vous voudrez, répondit le vieillard ; je souffre tant, que je ne souffrirai jamais davantage, quoi qu'il puisse m'arriver.

Quatre valets l'enlevèrent, sur un matelas, et

le portèrent au milieu de la cour du manoir. Le docteur se mit alors à siffler, en dirigeant l'extrémité de sa baguette de tous les côtés. Aussitôt une infinité de couleuvres, de toute espèce et de toute dimension, sortirent des vieux murs, des étables, des jardins, de partout, et vinrent lécher le corps du malade, couché tout nu sur son matelas; chacune y donnait un coup de langue, puis elle retournait aussitôt dans son trou. Le corps du vieillard désenflait à vue d'œil. Toutes étaient déjà venues, excepté une seule, celle qui avait fait la morsure, et sans elle, la guérison était impossible. Elle était dans un trou de la muraille, et ne voulait pas sortir. Mais, le docteur, qui savait bien où elle était, alla jusqu'à son trou et frappa de sa baguette sur la muraille, en disant : — « Allons, sortez, vite ! » Alors elle sortit, vint au malade, lécha sa jambe, à l'endroit de la morsure, et enleva tout ce qui restait encore de venin dans son corps. Aussitôt le vieux seigneur se trouva guéri, comme par enchantement. Il ouvrit les yeux, et, reconnaissant son fils dans son sauveur :

— Comment, c'est donc toi, mon fils, qui me rends la vie ?

— Oui, mon père, c'est bien moi.

— Tu es donc devenu bien savant ?

— J'ai appris quelque chose, depuis que j'ai quitté le pays.

Et il se leva, embrassa son fils et lui promit de lui acheter un habit neuf.

Cependant le vieillard mourut, peu de temps après, quand il plut à Dieu de l'appeler là-haut. Il céda, par son testament, son manoir de Kerméno à son plus jeune fils, c'est-à-dire au docteur.

Quelque temps après, comme il s'ennuyait d'être seul, malgré toute sa science, Coathalec dit un jour à son valet d'écurie, qui était aussi son ami :

— Je veux me marier.

Et comme il faisait à peu près tout ce qu'il voulait, toutes les nuits, il s'élevait en l'air et allait, par ce chemin, faire sa cour à la fille du roi d'Angleterre. Son valet d'écurie l'accompagnait. Dans le trajet, ils passaient par-dessus le manoir d'un autre docteur, très savant aussi, nommé le docteur Coatarstang. Celui-ci avait une fille, qui était très jolie, et, toutes les nuits, quand elle était couchée, de son lit, elle entendait le docteur Coathalec et son valet d'écurie qui passaient par-dessus le manoir de Coatarstang, pour se rendre en Angleterre, et sans savoir pourtant que c'étaient eux. Un matin, elle dit à son père :

— Dites-moi donc, mon père, ce que c'est que ce bruit que j'entends, toutes les nuits, au-

dessus du manoir, depuis quelque temps, comme d'un oiseau gigantesque qui passerait ?

— Ma fille, c'est le docteur Coathalec qui passe, avec son valet d'écurie, pour aller faire sa cour à la fille du roi d'Angleterre.

— Le docteur Coathalec ? J'ai souvent entendu parler de lui, et je voudrais bien le voir.

— Rien n'est plus facile, ma fille, et je le ferai descendre, ce soir même, pour vous faire plaisir.

C'est vers minuit que le docteur Coathalec passait ordinairement. Le docteur Coatarstang se mit à sa fenêtre, et quand il le vit traverser l'air, avec son valet d'écurie, il lui cria :

— Hé ! confrère, docteur Coathalec, où allez-vous ainsi ? Descendez donc, un peu, pour nous souhaiter le bonsoir ; ce n'est pas bien à vous de passer ainsi, toutes les nuits, au-dessus de mon manoir, sans vous arrêter un peu, pour causer. Entre gens du même métier, on se doit plus d'égards, morbleu ! Descendez une minute seulement.

— Je n'en ai pas le temps, à présent, je suis pressé ; ce sera pour quand je retournerai, répondit le docteur Coathalec. Et il étendit sa baguette blanche vers la fenêtre où était son confrère, prononça quelques paroles, et aussitôt la tête du docteur Coatarstang s'enfla subitement et devint

si grosse, qu'il ne put jamais la rentrer, malgré tous ses efforts.

Le docteur Coathalec continua sa route. Au point du jour, quand il repassa, son confrère avait encore sa grosse tête dehors, et il pleurait et criait comme un âne.

— Eh bien ! docteur Coatarstang, lui cria-t-il, n'est-il pas encore temps d'aller se coucher?

— Pardon ! pardon ! grand docteur Coathalec ; mettez un terme à mon supplice, je vous en supplie !

— Allez-vous coucher, docteur Coatarstang, et, une autre fois, ne soyez pas si indiscret, car vous n'êtes qu'un âne.

Et le docteur Coathalec étendit sa baguette vers son piteux confrère, prononça quelques paroles, et aussitôt sa tête se désenfla, et il put la retirer de la fenêtre (1). Et dans la suite, il se souvint de la leçon, et il n'essaya plus d'arrêter Coathalec, quand il passait.

Cependant Coathalec continua ses visites à la fille du roi d'Angleterre. Un jour, il demanda sa main à son père, qui le refusa net. Alors, le docteur l'enleva et partit avec elle, à travers l'air, sa route ordinaire, pour son manoir de Kerméno.

(1) Dans une autre version, ce sont des cornes qui lui poussent sur le front, et si longues, qu'il ne peut rentrer sa tête.

Le roi anglais, outré de colère, vint bientôt à Plougonver-Chapelle-Neuve, avec une armée, pour arracher sa fille au magicien. Il demanda où demeurait le docteur Coathalec, et on le conduisit à Kerméno. De l'avenue du manoir, il aperçut le docteur et sa fille, à une fenêtre, riant et s'embrassant. Furieux, il envahit le manoir avec ses soldats. Mais, ils eurent beau chercher et fouiller partout, ils ne purent trouver ni la princesse, ni son ravisseur. Ils revinrent alors dans l'avenue, et les virent encore qui s'embrassaient, à la même fenêtre, et semblaient les narguer. Ils coururent de nouveau au manoir; mais toutes leurs recherches furent aussi inutiles que la première fois. Trois fois, ils recommencèrent leurs perquisitions, et toujours en vain. Comprenant alors qu'il y avait de la magie dans l'affaire, et qu'on se moquait de lui, le roi d'Angleterre retourna, tout honteux, dans son royaume.

Le docteur Coathalec, pendant que le roi le recherchait à Kerméno, avait conduit la princesse au bourg de Plougonver, par un souterrain, qu'il avait fait creuser depuis le manoir jusqu'à l'église, et le recteur de la commune les maria devant Dieu et devant les saints, comme tous les bons chrétiens.

Quelque temps après, le docteur, qui étudiait toujours, crut avoir trouvé le moyen de s'*incar-*

ner, c'est-à-dire de se rendre immortel. Il n'y avait qu'une chose au monde qu'il craignît : c'était la mort ! Il donna ses instructious à son ami, à son valet d'écurie, pour l'aider dans cette difficile épreuve. Il lui dit :

— A minuit sonnant, tu entreras dans l'église de Plougonver. Tu y verras, sur les marches de l'autel, un cercueil ouvert. Marche droit à ce cercueil, et embrasse par trois fois ce que tu verras dedans, quoique ce puisse être, et quelque hideux, quelque horrible qu'il te paraisse. N'aie pas peur, car c'est moi-même qui serai dans le cercueil, sous une autre forme. Le feras-tu ? dis-moi.

— Je le ferai, répondit avec assurance le valet, qui avait une confiance sans borne dans son maître.

— Rappelle-toi bien que c'est trois fois de suite que tu devras embrasser ce que tu verras dans le cercueil ; si le courage te fait défaut, la première nuit, tu retourneras, la nuit suivante, puis, la suivante encore, si tu faiblis la seconde fois. Mais, après cette troisième nuit, si tu n'as pas suffisamment de courage pour donner les trois baisers, je crains bien que tout ne soit fiui, et que tu ne me revoies plus jamais. Pourtant, une dernière épreuve restera encore à tenter. En rentrant au manoir, après l'épreuve du cercueil

manquée, tu égorgeras la cuisinière, et tu recueilleras plein une bouteille de son sang (1). Tu enfouiras cette bouteille pleine de sang dans du fumier chaud, puis tu chercheras, dans tout le pays, sept nourrices qui devront, pendant trois mois entiers, à tour de rôle, et sans jamais discontinuer un seul instant, répandre le lait de leurs seins sur le fumier, à l'endroit où sera enfouie la bouteille. Ce sera là ma dernière ressource, et si tu y faillis encore, je serai perdu à tout jamais, et toi-même tu me rejoindras, sans tarder. Si, au contraire, tu as le courage nécessaire pour mener l'épreuve à bonne fin, je me relèverai du cercueil, plus jeune, plus beau, plus vigoureux que jamais, et alors, je ne mourrai plus, je serai immortel ! Puis, je te rendrai aussi immortel, comme moi-même.

Le valet dit à son maître de se reposer sur lui, l'assurant qu'il aurait tout le courage nécessaire et qu'il ne faillirait pas.

Alors, le docteur métamorphosa sa femme en belette, son valet de chambre en crapaud, et la suivante de sa femme en vipère, afin de les em-

(1) Il doit y avoir ici une altération, car il paraît contraire à toutes les règles, même celles des contes, qui sont fort larges, que le docteur Coathalec pût ressusciter d'une bouteille remplie du sang de sa cuisinière ; il semble plus conforme à la logique que la bouteille fût remplie du sang du docteur lui-même.

pêcher de surprendre le secret de son valet d'écurie et de le détourner de l'accomplissement de sa mission. Puis il partit de Kerméno.

Vers le soir, le valet d'écurie se rendit au bourg de Plougonver. A minuit sonnant, il entrait dans l'église. Il marcha droit et résolu vers le cercueil qu'il aperçut sur les marches de l'autel. Mais, au premier regard qu'il y jeta, il recula d'horreur. Il y avait dedans un énorme crapaud, humide et gonflé de venin, et il remplissait tout le cercueil ! Rassemblant tout son courage, il lui donna un baiser... puis un second... mais, il ne put jamais lui en donner un troisième. Il sortit de l'église et revint à Kerméno, tout pâle et se reprochant sa faiblesse. Ce jour-là, personne ne vit le docteur.

La nuit suivante, le valet retourna à Plougonver, et, à minuit sonnant, il entrait encore dans l'église, avec une grande résolution. Cette fois, il vit dans le cercueil, non le crapaud de la veille, mais une énorme couleuvre, sifflante et furieuse. Il lui donna aussi deux baisers, et ne put encore aller jusqu'au troisième.

Enfin, la troisième nuit, il trouva dans le cercneil une énorme salamandre, et, quoiqu'il fût bien résolu à mourir sur la place plutôt que de faillir, cette dernière fois, il ne put encore aller jusqu'au troisième baiser.

Alors, il revint à Kerméno, furieux. En en-

trant dans la cuisine, il saisit un grand couteau, qu'il y vit sur la table, se jeta sur la cuisinière, qui dormait dans son lit, lui coupa la gorge, et recueillit plein une bouteille de son sang. Il la boucha bien et l'enfouit dans un tas de fumier. Puis il chercha, dans tout le pays, sept nourrices, et les amena à Kerméno. Il leur promit cinquante écus par mois. Il leur expliqua ce qu'elles avaient à faire, et, d'heure en heure, elles se remplaçaient sur le tas de fumier, de manière à ce qu'il y en eût toujours une à arroser du lait de ses seins l'endroit où se trouvait la bouteille.

Cependant, la disparition subite du docteur Coathalec et de tous les habitants de Kerméno, hors le valet d'écurie, paraissait étrange, dans le pays, et les commérages et les soupçons allaient leur train. L'on allait jusqu'à accuser le valet d'avoir assassiné son maître, pour profiter de ses secrets et de ses biens, et les autres, pour s'assurer de leur silence. On se demandait aussi, avec mystère, ce qu'il pouvait faire avec les sept nourrices, et les bruits les plus singuliers couraient à ce sujet.

Enfin, on en écrivit à Saint-Brieuc, et les gens de justice se transportèrent jusqu'à Kerméno.

Le valet d'écurie était bien embarrassé et bien inquiet, vous pouvez le croire. Pressé de questions et menacé d'être pendu, il révéla tout.

On retira alors la bouteille du fumier, et l'on vit dedans un petit homme, qui la remplissait déjà, et qui ressemblait au docteur Coathalec. Si les nourrices l'avaient encore arrosé de leur lait, pendant trois jours seulement, il serait sorti de la bouteille, plein de vie et de force, et désormais immortel. Mais, Dieu ne le permit pas. Le juge lança la bouteille contre un mur, et le petit homme s'y aplatit et s'y colla, comme une pomme cuite.

C'en était fini du docteur Coathalec, qui avait voulu se rendre immortel. Dieu seul est immortel !

Quant à sa femme, sa suivante et le valet de chambre, qui avaient été changés en belette, vipère et crapaud, ils restèrent sans doute sous ces formes, le docteur n'étant plus là, pour les rappeler à leur forme première (1).

(Conté par Jean-Marie Le Ny, laboureur, à Plounevez-du-Faou (Finistère), et natif de Plougonver (Côtes-du-Nord).

(1) Il y a dans ce conte mélange d'une légende moderne avec une fable ancienne, appartenant au cycle du *Magicien et son valet*. Le docteur Coathalec est un personnage historique ou au moins à-demi, et mon conteur, natif de la commune de Plougonver, canton de Belle-Isle-en-Terre, affirmait, d'accord en cela avec la tradition locale, qu'il avait habité le château de Kerméno, en la trêve de La Chapelle-Neuve, il y a environ cent ans, et que le souterrain dont il est question dans le récit

existe encore. Son nom et ses aventures sont toujours populaires, dans le pays, où il a laissé une réputation de magicien bien établie. Quoi qu'il en soit, je ne sais ce qu'il faut croire de ces prétentions historiques, ni de la science du docteur Coathalec ; c'était peut-être un gentilhomme un peu instruit, possédant quelques gros livres et qui en aura fait accroire facilement aux paysans grossiers et ignorants au milieu desquels il vivait, au point de passer à leurs yeux pour un grand magicien.

M. Ch. de Keranflech, dans une version incomplète qu'il a donnée de la même légende, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée,* annee 1857, page 447, parle d'un Yvon de Botloy, seigneur, au XV[e] et au XVI[e] siècle, de Coëthalec, en Kermaria-Sulard (arrondissement de Lannion), et de Kerméno-Bihan, en la trêve de la Chapelle-Neuve (canton de Belle-Ile-en-Terre), comme pouvant être le héros de notre conte ou plutôt de notre légende.

Le docteur Pen-ar-Stang lui-même habitait, à la même époque, le manoir de Pen-ar-Stang, dans une commune voisine, celle de Plougonven (arrondissement de Morlaix), et devait être un de la Tour, peut-être un frère de François de la Tour, sinon lui-même, mort évêque de Tréguier, en 1593, en son manoir de Pen-ar-Stang, après une vie peu exemplaire, pour un prélat breton, s'il en faut croire les nombreuses chansons populaires qui se chantent encore dans le pays. On en peut voir deux versions dans mes *Gwerziou Breiz-Izel,* t. I[er], pp. 425 et 431.

Voir encore, pour l'épisode final, celui de la résurrection, le conte breton de *Coadalan,* que j'ai publié dans la *Revue Celtique,* t. I[er] (1770-72), p. 106, avec des commentaires et des rapprochements intéressants par M. Reinhold Kœhler.



VII

LES TROIS FRÈRES



I

LE BOSSU ET SES DEUX FRÈRES

Il était une fois un roi qui avait trois fils, dont deux étaient de beaux garçons, de belle prestance, et le troisième était bossu et se nommait Alain (1). Celui-ci n'était pas aimé de son père, qui l'avait relégué à la cuisine avec les marmitons, pendant que les deux aînés mangeaient avec lui à sa table et l'accompagnaient partout.

Un jour, le vieux roi fit venir ses trois fils et leur parla ainsi :

— Voici que je me fais vieux, mes enfants, et je veux passer le reste des jours que j'ai à vivre

(1) Les frères, dans nos contes populaires, sont ordinairement au nombre de trois ; souvent aussi ils sont plus nombreux, et il s'y mêle parfois une sœur. C'est toujours le cadet, ou le bossu, qui mène à bonne fin les entreprises où ses aînés ont échoué.

dans la paix et la tranquillité. Je désire céder ma couronne, avec l'administration du royaume, à celui de vous trois qui m'apportera la plus belle pièce de toile. Mettez-vous donc en route, voyagez au loin et soyez de retour, dans un an et un jour.

Les trois frères partirent là-dessus, par trois routes différentes. Les deux aînés avaient chacun un beau cheval pour les porter, et de l'or et de l'argent plein leurs poches. Ils se rendirent d'abord chez leurs maîtresses, pour prendre congé d'elles. Mais, ils s'y oublièrent et menèrent joyeuse vie, pendant que dura leur argent.

Le bossu, qui n'avait reçu qu'une pièce de six francs de son père, et pas de cheval, marcha et marcha, plein de courage. Quand il avait faim, il grignotait une croûte de pain, cueillait des noisettes, de l'airelle et des mûres sauvages, aux buissons de la route, et buvait dans le creux de sa main, aux sources du chemin. Un jour, en traversant une grande lande, il entendit une voix claire et fraîche qui chantait une vieille chanson. Il s'arrêta pour l'écouter et dit :

— Il faut que je voie qui chante de la sorte !

Et il se dirigea vers la voix.

Il ne tarda pas à rencontrer une jeune fille d'une grande beauté, qui le salua ainsi :

— Bonjour, Alain, fils cadet du roi de France !

— Vous me connaissez donc ? lui demanda le prince, étonné.

— Oui, je vous connais et je sais même où vous allez et ce que vous cherchez : Votre père vous a dit, à vous et à vos deux frères, qu'il cédera sa couronne avec son royaume à celui de vous trois qui lui rapportera la plus belle pièce de toile, et vous vous êtes mis en route tous les trois à la recherche de la belle toile ; n'est-ce pas vrai ?

— C'est bien vrai, répondit Alain, de plus en plus étonné.

— Eh bien ! vos deux frères sont allés voir leurs maîtresses, et ils mènent joyeuse vie avec elles, sans se soucier de la recherche des belles toiles. Vous, qui n'avez pas de maîtresse, vous vous êtes mis résolument en route et vous méritez de réussir. Venez avec moi à mon château et je vous conseillerai.

Alain la suivit jusqu'à ce qu'elle appelait son château, et qui n'était qu'une misérable hutte de terre et d'argile. Il y resta quelque temps avec elle, et, avant son départ, elle lui remit une petite boîte, pas plus grande que le poing, et lui dit :

— Le moment est arrivé de vous en retourner chez vous ; prenez cette boîte et présentez-vous avec confiance devant votre père.

Alain s'en retourna avec sa boîte. Quand il arriva dans la cour du palais paternel, il remarqua ses deux frères aux fenêtres, tout joyeux et contents d'eux-mêmes. Ils étaient revenus avec leurs chevaux chargés de belles pièces de toile.

— Voici Alain qui arrive aussi ! s'écrièrent-ils ; il revient sans la moindre pièce de toile, aussi laid et misérable qu'il est parti, et n'ayant même pas perdu sa bosse en route !...

Les deux frères aînés étalèrent alors leurs toiles sous les yeux de leur père. Elles étaient fort belles et de grand prix.

— Et toi, Alain, tu refuses donc de concourir, puisque tu n'apportes rien ? lui dit le roi.

Alain tira alors sa boîte de sa poche et la présenta à son père, en lui disant :

— Prenez cette boîte, mon père, et ouvrez-la.

Le vieux roi prit la boîte, l'ouvrit, et aussitôt il en sortit un bout de toile blanche, douce au toucher, moelleuse et luisante comme la soie. Et il en sortit ainsi, pendant une heure au moins, si bien que la boîte paraissait inépuisable.

— C'est Alain qui l'emporte ! dit alors le roi ; à lui ma couronne.

— Il y a de la sorcellerie là-dessous, s'écrièrent les deux aînés, fort mécontents, et il faut faire trois épreuves.

— Je le veux bien, répondit le roi, à qui il déplaisait aussi de laisser sa couronne à un bossu.

— Faites-nous connaître la seconde épreuve.

— Eh! bien, à qui m'amènera le plus beau cheval.

Et les trois frères se remirent en route, chacun de son côté. Les deux aînés se rendirent, comme devant, chez leurs maîtresses, et le bossu prit encore le chemin de la lande où il avait rencontré la belle jeune fille, qui lui avait valu sa première victoire. Quand il y arriva, après beaucoup de mal, il entendit la même voix qui chantait sa chanson. — Bien! se dit-il, rassuré et plein d'espoir. Et il se hâta de se rendre à la maison d'argile de la belle chanteuse.

— Bonjour, dit-il en entrant; je viens encore vous voir.

— Bonjour, fils cadet du roi, répondit la jeune fille; je sais pourquoi vous revenez! Vos frères, battus à la première épreuve, ont demandé qu'il en soit fait trois, et la seconde consiste à amener à votre père le plus beau cheval.

— C'est vrai; mais, comment me procurer un beau cheval, sans argent?

— Vous avez bien pu avoir la plus belle toile, sans argent; pourquoi ne pourriez-vous pas avoir également le plus beau cheval, sans argent? Res-

tez-ici avec moi, jusqu'à ce que le moment soit venu de vous en retourner, et ne vous inquiétez de rien.

Alain se rassura et resta avec la jeune fille. Quand le temps fut venu, celle-ci lui remit encore une boîte, en lui recommandant bien de ne l'ouvrir que quand il serait dans la cour du palais de son père.

Il partit. Mais, il n'alla pas loin, sans succomber à la curiosité. Il ouvrit sa boîte, pour voir ce qu'elle renfermait, et aussitôt il en sortit un beau cheval, prompt comme l'éclair, et qui disparut en un instant. Et voilà notre garçon de pleurer. Que faire, à présent ? Il se résolut à retourner vers la jeune fille, puisqu'il n'était pas encore éloigné de sa demeure, et à lui conter sa mésaventure. Sa protectrice lui remit une seconde boîte et lui recommanda de nouveau de ne l'ouvrir que quand il serait dans la cour du palais de son père, et en la tenant entre ses jambes.

Cette fois, il ne l'ouvrit pas. Quand il arriva dans la cour du palais, ses frères y étaient déjà depuis quelque temps, et chacun d'eux avait un cheval magnifique, dont il était tout fier. Quand ils virent arriver Alain :

— Ah ! voilà enfin le bossu ! s'écrièrent-ils ; mais, il n'a pas de cheval !...

— J'ai encore une boîte, comme l'autre fois, répondit Alain, en tirant sa boîte de sa poche.

— Et c'est là-dedans qu'est ton beau cheval, sans doute?

— Peut-être bien.

— Ouvre donc, que nous voyions ta souris.

Alain mit sa boîte entre ses jambes, l'ouvrit, et aussitôt il se trouva en selle sur un cheval superbe, avec une bride d'or en tête, fougueux et ardent, et faisant jaillir des étincelles de ses quatre pieds, de ses naseaux et de ses yeux.

— C'est encore Alain qui l'emporte! s'écria le vieux roi, saisi d'étonnement. Et sa victoire était, en effet, si éclatante, que ses frères ne songèrent pas à la contester. Mais, ils s'écrièrent avec dépit :

— A la troisième épreuve! Quelle sera-t-elle, père?

— Eh bien! dit le roi, à qui m'amènera, à présent, la plus belle princesse.

Et les trois frères de se remettre en route, sur-le-champ. Les deux aînés se rendirent encore auprès de leurs maîtresses, et Alain retourna auprès de sa mystérieuse protectrice de la grande lande.

— Bonjour, jeune fils du roi, lui dit-elle, en le voyant revenir : votre père vous a dit que sa couronne sera à celui de ses trois fils qui lui amènera la plus belle princesse.

— Oui, et moi qui ne connais aucune princesse.

— Peu importe; restez encore avec moi, jusqu'à ce que le temps soit venu de vous présenter devant votre père, et ayez confiance en moi.

Alain resta encore avec sa protectrice, et, quand le temps fut venu, elle lui dit :

— Voici une poule, avec un linge sur le dos ; retournez-vous-en avec elle chez votre père, et prenez bien garde de perdre la poule et le linge aussi.

— Mais, je n'aurai donc pas de princesse.

— Partez avec votre poule, et fiez-vous à moi pour le reste.

Alain partit avec sa poule. Mais, comme il traversait un bois sombre, elle lui échappa, et il se mit à pleurer. Deux princesses, dont l'une plus belle que l'autre, se trouvèrent soudain à côté de lui.

— Qu'avez-vous à pleurer de la sorte? lui demanda l'une d'elles.

— J'ai perdu ma poule !...

— S'il n'y a que cela, vous pouvez vous consoler, je vous la retrouverai.

Et, en effet, la poule revint bientôt, à un signe de la princesse, et elle avait toujours son linge sur le dos. La plus belle des deux princesses la toucha du bout d'une baguette blanche, qu'elle

avait à la main, et elle se métamorphosa aussitôt en un beau carrosse doré et attelé de six chevaux superbes. Alain, lui-même, vit disparaître subitement sa bosse, au toucher de la baguette, et se trouva être un très-beau jeune homme, avec de magnifiques habits de prince et assis dans le carrosse, à côté de la moins belle des deux princesses. L'autre, la plus belle, était assise sur le siège du cocher, tenant les rênes et dirigeant le char. Ils se rendirent dans cet accoutrement au palais du roi. Les deux aînés y étaient déjà arrivés, et ils attendaient le bossu, aux fenêtres, ayant chacun à côté de soi une belle princesse, dont il était tout fier.

Quand Alain entra dans la cour, avec son carrosse tout resplendissant de lumière et ses deux compagnes, ce fut comme si le soleil venait lui-même d'y faire irruption, sur son char. Les deux frères aînés et leurs princesses, éblouis de tant de lumière et de beauté, et crevant de dépit de voir dans quel attirail revenait leur cadet, se cachèrent les yeux avec leurs mains. Le vieux roi, souffrant et morose auparavant, se sentit tout ragaillardi, et descendit lestement dans la cour, pour recevoir Alain et sa société.

— A toi ma couronne et mon royaume, mon fils Alain ! s'écria-t-il.

Puis, il présenta la main aux princesses, pour

les aider à descendre, et les conduisit dans le palais. Les deux princes aînés et leurs princesses allèrent se cacher, de honte et de dépit.

Cependant il leur fallut assister à un grand festin que fit préparer le roi, et auquel il invita toute la cour et les grands du royaume.

Pendant le repas, la belle princesse d'Alain mettait dans son tablier un morceau de tous les plats que l'on servait ; ce que voyant les princesses de ses frères, elles voulurent l'imiter. Quand on se leva de table, elle dit qu'elle voulait faire son petit cadeau à tous les convives, et même aux domestiques. Et plongeant sa main droite dans son tablier que, de sa gauche, elle tenait relevé sur sa poitrine, elle en retirait à chaque fois des bagues d'or, des perles, des diamants, des fleurs, et les distribuait libéralement, à l'étonnement et à la grande satisfaction de chacun.

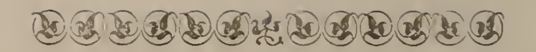
Les deux autres princesses voulurent l'imiter encore en cela. Mais, hélas ! au lieu de bagues d'or, de perles, de diamants et de belles fleurs parfumées, elles ne retiraient de leurs tabliers que ce qu'elles y avaient mis, c'est-à-dire de la viande, des saucisses, des boudins et autres mangeailles semblables. Leurs belles robes étaient toutes souillées par la graisse et les sauces qui en découlaient. Accueillies par des éclats de rire universels, les

chiens et les chats les poursuivirent, et mirent leurs vêtements en lambeaux. Elles s'enfuirent avec leurs amants, tout couverts de confusion et furieux, et ne reparurent plus.

On célébra ensuite les noces d'Alain et de sa belle princesse, et les fêtes, les jeux et les festins durèrent un mois entier.

(Conté par Marguerite Philippe. — 21 juillet 1871.)





II

LA PRINCESSE MÉTAMORPHOSÉE EN SOURIS

Selaouit holl, mar oc'h eûs c'hoant,
Hag e clewfet eur gaozic koant,
Ha na eûs en-hi netra gaou,
Més, marteze, eur gir pe daou.
Écoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli petit conte,
Où il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait, une fois, un roi de France, déjà âgé, et qui n'avait pas d'enfants, ce qui le chagrinait beaucoup.

Enfin, la reine donna le jour à une fille, alors qu'ils commençaient à désespérer, et sa naissance fut célébrée par des festins et des fêtes.

Mais, une vieille sorcière, qui habitait un bois voisin, et qui n'avait pas été invitée aux fêtes, résolut de s'en venger, en métamorphosant la

princesse en souris et en la maintenant sous cette forme, jusqu'à ce qu'on vît rire une sœur à elle qu'on n'avait jamais vue rire.

Un jour que la nourrice venait de donner à téter à l'enfant, dans le palais, on l'entendit tout à coup s'écrier :

— Ah ! mon Dieu ! voilà que la princesse vient de s'échapper de mes bras, sous la forme d'une souris !...

— Quel malheur ! s'écria le roi, mais, c'est la volonté de Dieu, et il faut s'y résigner.

Peu de temps après, une guerre survint entre le roi de France et le roi d'Espagne. Le roi de France était à cheval, dans la cour du palais, prêt à partir, lorsqu'il vit sa fille, devenue souris, (car on ne l'avait pas perdue de vue et on en prenait le plus grand soin), accourir vers lui et dire :

— Je veux aller avec vous à la guerre, mon père.

— Qu'y veux-tu faire, ma pauvre enfant, dans l'état où tu es ?

— Ne craignez rien et emmenez-moi avec vous, vous dis-je ; mettez-moi dans l'oreille de votre cheval et partons.

Le roi mit la souris dans l'oreille de son cheval, et ils partirent.

Quand on fut sur le champ de bataille, en pré-

sence de l'ennemi, on entendit soudain une musique ravissante, et, des deux côtés, on resta silencieux et immobile pour l'écouter.

— Oh ! la charmante musique ! s'écria le fils du roi d'Espagne ; mais d'où vient-elle ? Il faut que je le sache.

Les soldats des deux camps, en entendant cette mélodie, étaient plus tentés de s'embrasser que de se battre.

Le fils du roi d'Espagne alla trouver le roi de France et lui demanda :

— Que signifie, sire, cette musique et d'où vient-elle ?

— C'est ma fille qui chante, répondit le roi.

— Votre fille !... mais, où donc est-elle ?

— Ici, près de moi, dans l'oreille gauche de mon cheval.

— Vous vous moquez de moi ?

— Nullement, je vous dis la vérité.

— Eh bien ! si vous voulez m'accorder sa main, la guerre est terminée entre nous.

— Quoi ! vous épouseriez une souris ?

— Une souris ?... Eh bien ! oui, si elle veut de moi ?

— Je le veux bien, mon père, s'empressa de répondre la souris.

La guerre en resta donc là, on célébra le mariage, et les deux armées, au lieu d'en venir aux

mains, prirent part aux réjouissances et aux festins qui eurent lieu, pendant huit jours entiers, et fraternisèrent, le verre en main.

Le roi d'Espagne avait deux autres fils, qui étaient aussi mariés : l'un à la fille du roi de Portugal, et l'autre à la fille du roi de Turquie. Leur père les appela un jour tous les trois auprès de lui et leur dit que son intention était de céder sa couronne à son fils aîné et de finir ses jours dans le repos et la tranquillité.

— Je pense, mon père, lui dit le puîné, qu'il serait plus juste de céder votre couronne à celui de nous qui accomplira le plus bel exploit, car nous sommes tous les trois vos enfants, au même titre.

— Eh bien! répondit le vieux monarque, je vais vous mettre à l'épreuve : ma couronne sera à celui qui m'apportera la plus belle pièce de toile.

— C'est cela, répondirent les trois frères.

Et ils s'en retournèrent chacun chez soi, pour faire part à leurs femmes de la volonté de leur père.

Quand le cadet, le mari de la souris, arriva chez lui, sa femme l'attendait au soleil, sur une des fenêtres du palais, et chantait de sa voix la plus mélodieuse.

— Assez de musique comme cela! lui dit-il,

je préférerais que vous fussiez une habile filandière.

— Pourquoi donc? Qu'y a-t-il de nouveau? demanda-t-elle.

— Eh bien! il y a de nouveau que mon père a promis de céder sa couronne à celui de ses trois fils qui lui apportera la plus belle pièce de toile.

— Bast! la couronne de mon père à moi vaut cent fois celle du vôtre; ne vous en inquiétez donc pas et laissez vos deux frères se disputer la couronne d'Espagne avec de la toile.

— Non, car, quelque belle que puisse être la couronne de votre père, je ne veux pas renoncer ainsi à celle du mien.

La veille du jour fixé pour présenter les toiles au vieux roi, notre prince se plaignait de la sorte à sa femme :

— C'est demain que l'on doit présenter les toiles à mon père, et je n'ai rien à lui montrer : comment faire?

— Rassurez-vous et ne vous inquiétez pas pour si peu, lui dit la souris : prenez cette boite (et elle lui donna une jolie petite boîte, bien fermée), et quand vos deux frères auront montré leurs toiles, ouvrez-la, et vous y trouverez de quoi leur faire honte.

— Comment voulez-vous que cette petite

boîte puisse contenir une pièce de toile propre à me faire gagner ?

Le prince partit en emportant la boîte, mais, peu rassuré.

Quand il arriva au palais de son père, il vit, en entrant dans la cour, plusieurs mulets chargés de ballots contenant les toiles que ses frères rapportaient de différents pays lointains.

On présenta les toiles au roi. Il les examina minutieusement et vanta fort la beauté, la finesse et le moelleux de certaines d'entre elles.

— Et toi, mon jeune fils, qu'apportes-tu ? demanda-t-il au cadet, quand son tour fut venu.

Celui-ci, pour toute réponse, présenta sa boîte en disant :

— Ouvrez-la, mon père.

Ses deux frères partirent d'un grand éclat de rire. Mais, le roi ouvrit la boîte, et aussitôt il s'en élança un bout de toile fine et luisante comme de la soie ; les toiles des deux autres étaient comme un grossier tissu de chanvre, comparées à celle-là ; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est qu'elle paraissait inépuisable, car on avait beau en tirer de la boîte, on n'en trouvait pas la fin.

Les deux princes aînés ne riaient plus.

— C'est à mon fils cadet que sera ma couronne, dit le vieux roi, émerveillé.

— Holà ! se récrièrent les deux autres, dépités, il ne faut pas se hâter de juger ainsi, sur une première épreuve ; exigez-en une seconde, sire, et nous verrons après.

— Je le veux bien, dit le roi ; mais, que demanderais-je bien pour la seconde épreuve ?

— Promettez votre couronne à celui de nous qui vous amènera la plus belle femme, dit l'aîné, qui était marié à la fille de l'empereur de Turquie, princesse d'une beauté merveilleuse.

— C'est cela ! répondit le vieux roi, à celui qui amènera la plus belle femme.

Et les trois frères partirent encore, chacun de son côté.

Le cadet s'en retourna tout triste, et convaincu qu'il ne pouvait concourir, cette fois, sa femme étant une souris.

— Pourquoi êtes-vous si triste, prince ? lui demanda celle-ci, en voyant sa mine piteuse ; est-ce que ma boîte n'a pas fait son devoir ?

— La boîte s'est merveilleusement conduite.

— La couronne d'Espagne est à vous, alors ?

— La couronne d'Espagne !... Ah ! je ne suis pas près de l'obtenir.

— Et pourquoi cela ?

— C'est que mon père demande une seconde épreuve.

— Quelle est-elle ? Dites-moi, je vous prie.

— A quoi bon ?

— Dites toujours, pour voir.

— Eh bien ! sur la demande de mon frère aîné, qui est marié à la fille de l'empereur de Turquie, mon père a dit que sa couronne appartiendra à celui de ses trois fils qui lui présentera la plus belle femme, et vous comprenez...

— Si ce n'est que cela, rassurez-vous et ayez confiance en moi.

Quand le jour fut venu où l'on devait présenter les femmes au roi, la souris dit au prince son mari :

— J'irai avec vous chez votre père.

— Ce n'est pas une souris qu'il me faut pour me présenter devant mon père, répondit-il, mais bien une femme, une belle femme.

— Ne vous inquiétez de rien, vous dis-je, et emmenez-moi avec vous.

— Pour me faire honte ?...

Et aussitôt il monta dans son carrosse et partit, laissant la souris à la maison. Mais, celle-ci dit à un jeune pâtre, qui s'apprêtait à partir avec ses moutons :

— Pâtre, attrape-moi ce grand coq rouge, que tu vois là-bas, au milieu de ses poules, et mets-lui à la bouche une bride d'écorce de saule, afin que je monte sur son dos, pour aller rejoindre mon mari, chez mon beau-père.

Le pâtre fit ce qu'on lui commandait, et la souris monta sur le dos du coq, prit entre ses pattes de devant la bride en écorce de saule et partit pour la cour d'Espagne. Elle alla passer, dans cet équipage, devant le château de la sorcière qui l'avait métamorphosée en souris. Il y avait là une mare bourbeuse, et le coq ne voulait pas y entrer. La souris avait beau lui crier : Hop! hop!... en avant!... quand il avait fait un pas en avant, il en faisait deux en arrière. La sœur de la sorcière était à sa fenêtre, et, en voyant ce manège, elle partit d'un grand éclat de rire, qui fit retentir tous les échos du château. La sorcière accourut et, voyant ce qui avait fait rire sa sœur, elle dit à la souris :

— Le charme est rompu! Je t'avais métamorphosée en souris, jusqu'à ce que j'entendisse rire ma sœur. Elle a ri, et te voilà délivrée. Dès à présent, tu deviens la plus belle princesse qui soit sous le regard du soleil, et ta bride se change en un beau carrosse doré et le coq rouge devient un cheval superbe.

Et, en effet, tout ce changement s'opéra, en un clin-d'œil.

— Va maintenant, ajouta la sorcière, va à la cour du roi ton beau-père, et ne crains pas qu'il y arrive une autre plus belle que toi.

La princesse continua sa route, dans ce brillant

équipage, et eut bientôt atteint son mari, qui ne se pressait pas.

— Comment, vous n'en êtes encore que là! lui dit-elle.

Le prince, étonné et ne reconnaissant pas sa femme, dans une si belle princesse, ne répondit pas.

— Allons! reprit-elle, venez dans mon carrosse, à côté de moi, et laissez là votre vilaine charrette et la rosse qui vous traîne.

— Ne vous moquez pas de moi, princesse, répondit-il enfin, parce que votre carrosse est plus beau et votre cheval meilleur que le mien.

— Mais regardez-moi donc bien et reconnaissez votre femme.

— Non, vous n'êtes pas ma femme, malheureusement; ma femme est la fille du roi de France, et elle a été métamorphosée en souris, par une méchante sorcière : quoi qu'il en soit, je l'aime comme elle est.

La princesse lui conta alors comment les choses s'étaient passées, et finit par le convaincre, bien qu'avec peine, qu'elle était réellement la fille du roi de France, sa femme.

Ils continuèrent ensuite la route, dans le carrosse doré, tout resplendissant de lumière, et arrivèrent bientôt à la cour du roi d'Espagne. Leur arrivée fit sensation, et on ne pouvait se lasser

d'admirer et la princesse et son carrosse et son cheval. La cour du palais était tout illuminée de leur éclat et de leur beauté. Les deux princes aînés avaient de belles femmes, assurément, mais, quand ils virent celle de leur cadet, ils en furent tout confus et troublés. Le vieux roi, tout joyeux et ragaillardi, à la vue d'une beauté si parfaite, lui présenta la main, pour descendre de son carrosse, et lui dit :

— Vous êtes la plus belle princesse que mes yeux aient jamais vue, et la plus digne de vous asseoir sur le trône d'Espagne, à côté de mon fils cadet.

Le soir, il y eut un grand festin, où le roi voulut avoir la princesse à côté de lui, à table. Celle-ci, à chaque plat qu'on lui présentait, à chaque liqueur qu'on lui versait, en mettait un morceau et répandait une goutte dans son giron, ce qui étonnait tous les convives.

Après le repas, il y eut des danses, et quand la princesse dansait, elle semait sur ses pas des perles et des fleurs, qui tombaient, sans s'épuiser, des plis de sa robe. Ses deux belles-sœurs étaient toutes pâles de dépit.

Le lendemain, les fêtes et les festins recommencèrent, et les femmes des deux princes aînés mirent aussi dans leur giron un morceau et une goutte de tout ce qu'on leur présenta à table, dans

l'espoir de les voir se changer également en perles et en fleurs. Mais, hélas ! quand commencèrent les danses, ce n'est pas des perles et des fleurs qu'elles semaient sur leurs pas, comme leur belle-sœur, mais bien des rogatons et des sauces, dont leurs belles robes étaient toutes tachées et souillées, si bien que leurs danseurs avaient honte d'elles et s'éloignaient. Bien plus, les chiens et les chats, attirés sur leurs traces, de tous les points du palais, envahirent la salle de bal, aboyant et miaulant, et mirent partout le désordre.

Le vieux roi, voyant cela, entra dans une belle colère, et chassa de son palais ses deux fils aînés et leurs femmes. Puis, il abdiqua en faveur de son fils cadet.

Jusqu'à présent, j'ai pu les suivre et vous raconter fidèlement leur histoire; mais, j'ignore ce qu'ils devinrent, dans la suite, et, comme je ne veux rien inventer, je ne vous en dirai pas plus long.

Conté par Catherine Doz, femme Colcanab, maçon. — Plouaret, janvier 1869.





III

LE PRIX DES BELLES POMMES

On dit qu'il y avait autrefois un roi de France qui aimait tellement les belles pommes, qu'on l'avait surnommé le Roi des Pommes.

Il n'avait qu'une fille, une princesse d'une beauté remarquable.

Il fit publier aux quatre coins de son royaume et même à l'étranger, qu'il accorderait la main de sa fille à l'homme, quel qu'il fût, prince ou fils de fermier, qui lui apporterait une douzaine des plus belles pommes. Aussi, ne voyait-on plus sur les chemins, de tous côtés, que des gens qui se rendaient à la cour avec des pommes, rois, princes, ducs, comtes, marquis, chevaliers, et de simples jardiniers et fermiers.

Un bon cultivateur aisé du pays de Tréguier, nommé Dagorn, avait dans ses vergers des pommes superbes. Nul, dans le pays, ne pouvait rivaliser avec lui pour les pommes.

Il avait aussi trois fils, dont deux bien venus, de bonne mine, pleins de santé et de force, et le troisième, bossu et maladif.

L'aîné, nommé Ervoan, demanda à son père de lui permettre d'aller aussi à Paris, avec une douzaine de ses plus belles pommes. Le bonhomme ne s'en souciait guère, mais Ervoan insista tant, qu'il finit par lui dire :

— Eh bien ! vas-y, puisque tu y tiens tant.

Il choisit une douzaine de pommes et partit, à pied, et tout le long de la route, il ne fit que rêver de la princesse, et il comptait bien l'emporter sur tous les autres concurrents : ses pommes étaient si belles ! Il ne possédait que deux pièces de six livres, ce qui est peu, pour aller de Tréguier à Paris.

Un jour qu'il marchait avec son panier au bras, déjà loin de chez lui, il s'arrêta près d'une fontaine, au bord de la route, pour se reposer un peu et manger un morceau. Il vit bientôt se diriger vers lui une petite vieille, courbée sur un bâton et qui paraissait avoir beaucoup de peine à se traîner. Elle lui demanda un morceau de pain, pour l'amour de Dieu.

— Allez au diable, lui cria-t-il, je n'ai pas trop de pain ni d'argent, pour régaler des sorcières comme vous !

— C'est bien, mon garçon, répondit tranquillement la vieille, les couleuvres seront belles !

Et elle s'en alla.

Ervoan ne comprenait pas ce que signifiaient ces paroles, mais il l'apprit plus tard.

En arrivant à Paris, il se rendit tout droit au palais du roi.

— Que voulez-vous, mon brave homme, lui demanda le portier du palais ?

— Montrer mes pommes au roi, répondit-il.

— De quel pays êtes-vous ?

— De Tréguier.

— De Tréguier?... Où est-ce cela ?

— En Basse-Bretagne.

— La Basse-Bretagne?... Ce n'est pas de là, je pense, que nous viendront les pommes qui remporteront le prix ; entrez, tout de même, puisque le roi a dit qu'il fallait recevoir tous ceux qui se présenteraient avec des pommes.

Et l'on introduisit Ervoan dans une grande salle, où beaucoup d'autres attendaient déjà, ayant chacun son panier de pommes au bras.

Peu après, le roi vint et se mit à examiner les pommes. Celles-ci étaient belles, celles-là plus belles, d'autres plus belles encore, et il avait un

plaisir indicible à les voir et à les admirer. Arrivé devant Ervoan, il le reconnut, à son costume, pour un Bas-Breton et lui dit :

— Comment, de la Basse-Bretagne aussi ! Voyons tes pommes.

Il souleva la serviette blanche qui recouvrait les pommes, et aussitôt douze couleuvres s'élancèrent du panier, en sifflant. Le pauvre garçon fut chassé par les valets, à coups de pied, et jeté en prison.

Il y avait trois mois qu'il était parti de la maison, et, comme il ne revenait pas et ne donnait pas de ses nouvelles, le vieux Dagorn était très inquiet. Son fils puîné, nommé Hervé, demanda à aller à la recherche de son aîné, avec l'intention de concourir aussi pour le prix des belles pommes.

Il part avec une douzaine de pommes, dans un panier, et deux pièces de six livres dans sa poche, comme Ervoan.

Il arrive à la fontaine où s'était arrêté son frère, au bord de la route, et s'y arrête aussi, pour se désaltérer et manger un morceau de pain. Une vieille femme, — la même sans doute, — vient aussi lui demander un morceau, pour l'amour de Dieu, et il lui dit durement :

— Allez-vous-en, vieille sorcière, je n'ai rien pour vous !

— C'est bien, mon garçon, répondit la vieille, les crapauds seront beaux !

Et elle s'en alla.

Hervé reprit sa route et finit par arriver à Paris. Il se rendit tout droit au palais du roi, et, quand on visita son panier, on y trouva douze énormes crapauds au lieu de pommes.

— Que l'on jette en prison ce grossier manant ! s'écria le roi, en colère.

Et Hervé fut emprisonné avec son frère aîné, et ils se racontèrent l'un à l'autre leur aventure. Et ils se demandaient comment il avait pu se faire qu'étant partis de la maison avec de belles pommes, dans leurs paniers, ils y avaient trouvé des couleuvres et des crapauds, à Paris. A moins que ce ne soit, ajoutaient-ils, le fait de la vieille femme que nous avons rencontrée près de la fontaine, et qui devait être une sorcière ?

Un an et un jour se passent, et comme il n'arrivait au vieux Dagorn aucune nouvelle de ses deux aînés, il les crut morts et sa douleur était grande. Son troisième fils, le bossu, qui avait nom Tugdual, demanda à partir à leur recherche et aussi pour concourir pour le prix des belles pommes.

— A quoi bon ? lui dit son père; c'est pure folie de ta part que d'espérer réussir, là où tes frères ont échoué.

Mais, il insista tant, que le bonhomme lui dit de faire comme il voudrait.

Il se mit donc en route, plein d'espoir et emportant aussi un panier de douze belles pommes et un écu de six livres seulement.

Il s'arrêta, pour se rafraîchir et manger un morceau, à la même fontaine où s'étaient arrêtés ses deux aînés. La vieille femme vint aussi lui demander un morceau, au nom de Dieu.

— Ma foi ! grand'mère, lui dit-il, le régal est maigre ; un peu de pain noir et de l'eau claire ! Mais, le peu que j'ai, je le partagerai avec vous, de bon cœur.

Et il cassa son pain en deux et lui en donna une moitié.

— La bénédiction de Dieu soit sur toi, mon fils, — dit la vieille, — les pommes seront belles !

Et elle s'en alla.

Tugdual continua sa route, de son côté, et finit par arriver à Paris, après beaucoup de mal. Il se rendit tout droit au palais du roi. On souriait, à voir sa tournure, on se moquait de lui ; mais, il n'y prêtait aucune attention. Quand le roi souleva la serviette qui recouvrait ses pommes, dans le panier, il les admira et s'écria :

— A toi le prix, mon garçon, et tu seras mon gendre !

La princesse, qui était aussi présente, fit une singulière grimace, à la vue du mari qu'on lui destinait.

— Cela !... s'écria-t-elle avec dédain et colère, un être fait de la sorte ! jamais ! plutôt la mort !...

Le Prince-Bleu qui, jusqu'alors, avait montré les plus belles pommes et se croyait assuré de l'emporter sur tous les concurrents, n'était pas content non plus, et il dit :

— Si le Bossu obtient la princesse, je trouve qu'il serait juste d'exiger de lui quelque chose de plus que des autres, à cause de sa laideur.

— C'est vrai, répondirent tous les prétendants, d'une voix, et le roi aussi se rangea volontiers à leur avis.

Le lendemain matin, on envoya donc le pauvre garçon garder des écureuils, dans un grand bois, et on lui dit de les ramener à la maison, au coucher du soleil, et que s'il en manquait un seul, tout serait dit, et il ne lui resterait qu'à s'en retourner à la maison, comme il était venu.

Il s'en va vers le bois, triste, la tête basse, et portant deux douzaines d'écureuils dans un sac, sur son dos. Il rencontre en son chemin une vieille femme, toute cassée, qu'il reconnaît bientôt pour la vieille de la fontaine.

— Que t'est-il donc arrivé, mon garçon, que

tu es si triste ? lui demanda-t-elle ; fais-moi part de ton chagrin.

— C'est que, grand'mère, bien que mes pommes aient été trouvées les plus belles, on me refuse le prix, à présent, et l'on m'envoie garder des écureuils au bois, avec ordre de les ramener à la maison, au coucher du soleil, après les avoir laissés libres, toute la journée. Je vous demande un peu si cela a le sens commun ?

— Ce n'est rien, cela, mon enfant ; ne t'en chagrine donc pas et aie confiance en moi. Voici un sifflet (et elle lui donna un petit sifflet d'argent), et il te suffira de souffler dedans, quand tu voudras réunir tes écureuils ; ils arriveront aussitôt, en quelque lieu qu'ils puissent être, et te suivront partout où tu voudras les mener. Mais, garde-toi bien de siffler sans besoin.

Tugdual remercia, et la vieille disparut aussitôt. Il avait des doutes, tant la chose lui paraissait invraisemblable, et il se disait :

— Puisse-t-elle avoir dit vrai !

Il continua sa route et, arrivé à un beau vallon fleuri, au milieu du bois, il ouvrit son sac et donna la liberté à ses écureuils. Et les voilà, flip ! flip ! flip ! de courir aux arbres, de grimper le long des troncs et de sauter de branche en branche, avec autant d'agilité et de légèreté que s'ils avaient eu des ailes.

— Dieu veuille, se dit-il encore, en soupirant, que la vieille ne m'ait pas trompé avec son sifflet!

Le temps était beau, le ciel bleu, le soleil brillant, et il se mit à cueillir des mûres noires et des noisettes, dans les haies et les buissons.

Au coucher du soleil, il tira son sifflet de sa poche, le considéra quelque temps, et y souffla trois fois, avec émotion. Aussitôt les écureuils accoururent et se groupèrent autour de lui, doux et dociles comme des moutons. Et le voilà rassuré et tout joyeux.

Et il retourna au palais du roi, en chantant et suivi de ses écureuils, qui sautaient et cabriolaient autour de lui. Grand fut l'étonnement de tous, à cette vue. On compta les écureuils : il n'en manquait pas un.

Le Prince-Bleu et la princesse étaient fort désappointés, et ils se regardaient et se demandaient : Que faire ? Il doit y avoir de la sorcellerie là-dessous!

— Il faudra, dit le prince, l'envoyer encore demain au bois, avec les écureuils, pour voir s'il les ramènera tous, comme aujourd'hui.

Le lendemain matin, donc, Tugdual retourna au bois, avec ses écureuils, mais, en chantant et exempt de toute inquiétude, cette fois. A midi, la princesse envoya une de ses femmes lui porter à dîner, en lui recommandant d'acheter un écu-

reuil, dût-elle le payer cinq cents écus, et de le lui apporter.

Quand la soubrette arriva dans le vallon où se tenait le Bossu, elle le vit avec étonnement qui jouait avec ses écureuils, sur l'herbe, comme avec des petits chats. Il y en avait sur ses épaules, sur sa tête, et c'était un plaisir de voir leurs jeux et leurs ébats.

— Dieu ! les gentils oiseaux ! s'écria-t-elle ; je voudrais bien en avoir un ; vendez-m'en un, je vous prie.

— Nenni ! je veux garder tous mes écureuils, tous, tous !...

— Je vous en prie, un seul, celui que vous voudrez.

— Non, dussiez-vous m'en offrir deux cents écus.

— Eh bien ! soit, je vous en donnerai deux cents écus.

Deux cents écus, pour un écureuil ! pensait Tugdual, c'était bien de l'argent, et jamais de sa vie il n'avait vu tant d'argent à la fois.

— Eh bien ! reprit-il, pour deux cents écus... et un baiser.

— Non, deux cents écus et pas de baiser.

— Alors, rien n'est fait.

— Eh bien ! puisqu'il le faut... mais, vous ne le direz à personne, au moins.

Et Tugdual céda un écureuil pour le prix convenu.

La soubrette le mit dans son tablier et partit. Mais, elle n'était pas encore loin qu'un coup de sifflet se fit entendre, et l'écureuil se démena si bien, dans le tablier, égratignant et mordant, qu'il finit par s'échapper et revint au possesseur du sifflet enchanté.

Quand la femme de chambre rentra au palais, le prince et la princesse, qui l'attendaient, lui demandèrent :

— Nous rapportez-vous un écureuil ?

— Non, répondit-elle, je n'ai pas pu.

— Et l'argent?

— Ni l'argent non plus.

— Où donc est-il ?

— Je le lui ai donné.

— Sotte ! il ne fallait donner l'argent que lorsque vous auriez tenu l'écureuil.

— Je l'ai bien tenu, un instant, Madame, mais... Et elle raconta comment les choses s'étaient passées.

Au coucher du soleil, le Bossu revint tranquillement et, comme la veille, pas un écureuil ne lui manquait.

— Il faut que cet homme soit un magicien ou un sorcier ! dit le Prince-Bleu.

— Demain, dit la princesse, on l'enverra en-

core au bois, avec les écureuils, et c'est moi-même qui irai lui en acheter un, coûte que coûte, et je ne le lâcherai pas, moi !

Le lendemain matin, Tugdual retourna donc au bois, avec ses écureuils. A midi, la princesse accompagna la servante qui lui portait à manger. Elle marchanda un écureuil et finit par l'obtenir, pour cinq cents écus et un baiser. Après avoir reçu le prix convenu et promis le secret, le Bossu le lui livra, et elle le mit dans son giron, et partit. Mais, un coup de sifflet se fit entendre presque aussitôt, et l'écureuil se démena tant et si bien, qu'il mit en sang la poitrine de la princesse et la força à le lâcher.

Le prince, au récit de ce qui lui était arrivé, se mit en colère et dit qu'il irait lui-même, le lendemain, trouver le gardeur d'écureuils, au bois, et viendrait à bout de lui, et quand il serait le diable lui-même.

Il alla donc au bois, à cheval, et déguisé en paysan. Mais Tugdual le reconnut facilement, et se garda de le lui faire sentir. Il obtint un écureuil, pour sept cents écus et sept coups d'alène dans son derrière. Les sept coups d'alène furent si violents et pénétrèrent si profondément, que, au dernier coup, l'alène disparut et resta dans le derrière du prince. Celui-ci mit l'écureuil dans son chapeau, monta péniblement à cheval, et

partit, pour retourner à la maison. Il souffrait beaucoup et avait de la peine à se tenir en selle. Comme il passait dans une lande, où l'on avait nouvellement coupé de l'ajonc, un coup de sifflet se fit entendre, et aussitôt l'écureuil fit sauter le chapeau du prince, lui égratigna la figure et retourna au bois. Le prince tomba de cheval, et si malheureusement, qu'une tige d'ajonc, aiguë et longue, lui entra fort avant dans le derrière, et, ne pouvant se dégager, il lui fallut rester là, à moitié empalé.

Au coucher du soleil, le Bossu rentra, comme d'ordinaire, avec ses écureuils.

— Et le Prince-Bleu, où est-il? lui demanda la princesse, inquiète.

— Je n'en sais rien, princesse, répondit-il, je n'ai vu aucun prince aujourd'hui.

— Hélas! dit-elle à son entourage, je vois clairement que nous ne pouvons rien contre cet homme, qui, certainement, est magicien ou sorcier.

— A quand la noce, princesse? lui demanda Tugdual; j'ai rempli toutes les conditions exigées, et je vous ai gagnée, deux fois, au lieu d'une.

— J'ai encore une chose à vous demander, une seule, et si vous la faites, je n'aurai plus aucune objection à vous opposer, et notre mariage aura lieu, quand vous voudrez.

— Parlez, princesse.

— Voici un sac, que je vous demande de remplir de vérités.

Et elle lui présenta un grand sac.

— Rien de plus facile, princesse, répondit-il, sans embarras, et je vais vous satisfaire, à l'instant même.

Et, se tournant vers la femme de chambre, qui était venue la première lui acheter un écureuil :

— N'est-il pas vrai, Mademoiselle, qu'étant venue me voir au bois, où j'étais avec mes écureuils, vous m'avez donné deux cents écus et un baiser, en échange d'un écureuil, que je vous ai livré, mais, qui m'est revenu presque aussitôt?

La fille rougit et détourna la tête en disant :

— Taisez-vous, démon!...

— Dites-moi oui ou non; c'est une vérité ou un mensonge.

— Je ne le puis nier, mais...

— Cela suffit : entrez dans mon sac. Et d'une!

Puis, se tournant vers la princesse, qui déjà ne se trouvait pas à son aise :

— Et vous, princesse, ne vous rappelez-vous pas aussi...

— Assez! pas un mot de plus! interrompit vivement la princesse; je consens à vous épouser...

— A quand les noces, alors?

— Demain prochain.

Et, en effet, les noces eurent lieu, dès le lendemain, des noces magnifiques.

Les frères de Tugdual, qui étaient en prison, furent mis en liberté et lui servirent de garçons d'honneur.

Comme le cortège se rendait à l'église, en grande cérémonie et musique en tête, on vit dans le porche une petite vieille, que personne ne connaissait, et qui avait à la main une baguette blanche. Elle s'approcha du nouveau marié, toucha sa bosse, du bout de sa baguette, et la bosse disparut aussitôt, et Tugdual devint un beau jeune homme, aussi droit et aussi bien tourné qu'on peut l'être.

Les fêtes, les danses et les festins durèrent quinze jours entiers.

Et le Prince-Bleu, que devint-il?

Le malheureux prince était resté empalé, sur la lande, et les bruits des fêtes et des jeux, et l'odeur des festins, arrivant jusqu'à lui, augmentaient son supplice, et il mourut là, tristement et misérablement.

Conté par Guillaume Garandel, du Vieux-Marché (Côtes-du-Nord). — Décembre 1870.





IV

LES TROIS FILS DE LA VEUVE

OU LES GARDEURS DE PERDRIX

Il y avait une fois une pauvre veuve, qui avait trois fils. Ceux-ci voulurent voyager, pour chercher fortune et ne pas rester à la charge de leur mère.

Ils partirent ensemble de la maison, et, arrivés à un carrefour, chacun d'eux prit un chemin différent.

L'aîné, nommé Fanch, arriva bientôt sous les murs d'un château, où il demanda de l'occupation.

— Oui, lui dit le maître du château, vous pouvez rester ; demain matin, je vous dirai ce que vous aurez à faire.

Le lendemain, au lever du soleil, le seigneur lui donna trois perdrix, dans une cage, en lui disant :

— Voilà trois perdrix, que vous garderez, sur la grande lande, et me ramènerez, ce soir, au coucher du soleil, sinon vous serez écorché vif et votre peau sera suspendue à un clou au mur, comme vous en voyez tant d'autres là.

Et il lui montra de la main plus de cent peaux humaines, suspendues aux murs, tout autour de la cour.

Fanch partit avec ses perdrix et les lâcha sur la lande. Elles prirent aussitôt leur vol et disparurent.

— Comment ferai-je pour les rattraper et les ramener à la maison? se demanda-t-il, en les voyant partir; mon affaire est claire, et je ferais sans doute bien de déguerpir. Et pourtant, ces perdrix doivent être dressées à revenir, chaque soir, au château, puisqu'on me les donne à garder, comme des moutons; attendons pour voir, je serai toujours à temps pour partir, si je ne les vois pas revenir, au coucher du soleil.

A midi, une servante vint lui apporter son dîner.

— Où sont tes perdrix? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas; elles se sont envolées, quand je les ai tirées de la cage, et depuis, je ne les ai pas revues.

— Hélas! mon pauvre garçon, ton affaire me paraît claire, et je crains bien que ta peau n'aille

bientôt augmenter le nombre de celles que tu as vues pendues autour de la cour du château.

Le seigneur vint lui-même, vers le soir, et demanda à Fanch :

— Où sont tes perdrix ?

— Je ne sais pas ; je ne les ai pas revues, depuis que je les ai mises en liberté.

— Voilà le soleil qui va se coucher ; tâche de les retrouver, sinon tu sais ce qui t'attend.

Le pauvre garçon les appela et les chercha en vain, puis il se mit à pleurer.

Le seigneur le fit écorcher, par un homme qui le suivait, armé d'un grand couteau, et sa peau alla s'ajouter aux autres, dans la cour du château.

Le lendemain, le second des trois frères, nommé Stéphan, vint frapper à la porte du même château.

Il fut reçu, et il lui arriva de point en point comme à son aîné ; il y laissa aussi sa peau.

Le plus jeune, nommé Laouic, tôt après leur séparation au carrefour, se trouva au bord d'une petite rivière, et, comme le temps était beau, il s'arrêta pour jouer avec l'eau, faire des petits étangs et poursuivre les papillons.

Deux voyageurs vinrent à passer, un vieux et un jeune. C'étaient saint Pierre et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui voyageaient alors en Basse-Bre-

tagne. Ils voulaient passer l'eau, et il n'y avait pas de pont (1).

Laouic, voyant leur embarras, leur dit :

— Je vous ferai passer l'eau, si vous voulez, Messeigneurs.

— Comment cela, mon garçon? demanda saint Pierre.

— Sur mon dos.

— Y songes-tu? Tu es bien jeune!

— Allez tout de même et ne vous inquiétez pas de mon âge.

Et il leur tendit son dos. Saint Pierre monta dessus, le premier, et il le transporta facilement sur l'autre rive. Puis, il revint prendre le second voyageur. Celui-ci lui parut beaucoup plus lourd, et peu s'en fallut qu'il ne le laissât tomber à l'eau. Il le déposa pourtant aussi sur l'autre rive, en disant :

— Je n'en puis plus! Comme vous êtes lourd, vous!...

— Je crois bien, mon enfant, lui dit saint Pierre, tu as porté le monde sur ton dos!

— Que voulez-vous dire par ces paroles, parrain? demanda l'enfant, étonné.

(1) L'introduction de l'élément chrétien dans ce conte doit être une altération de la fable primitive, et, comme dans le conte précédent, c'était une fée qui devait faire échouer ou réussir les trois frères, selon l'accueil reçu de chacun d'eux.

— Que tu as porté sur ton dos Celui qui a créé le monde et tout ce qui existe : Notre Sauveur Jésus-Christ lui-même !

— Vous vous gaussez de moi, parrain.

— Nullement, mon enfant, et la preuve, c'est que, si tu veux lui demander quelque chose, il te donnera tout ce que tu voudras.

— Oui, dit alors Notre Sauveur, demande-moi quelque chose pour ta peine, mon enfant, ce que tu voudras, et je te l'accorderai.

— Demande-lui le Paradis, dit saint Pierre.

— Le Paradis ! Si je le mérite, je l'aurai bien, j'espère. Je demande seulement un beau sifflet d'argent, pour m'amuser.

Notre Sauveur lui tendit un beau sifflet d'argent, et lui dit :

— Voilà, mon enfant, et si jamais tu te trouves dans l'embarras, souffle dans ton sifflet, et il te sera utile, tu verras !

Là-desssus, les deux voyageurs continuèrent leur route, et Laouic partit aussi, peu après, en sifflant et en chantant.

Il arriva, vers le soir, au château où ses deux aînés l'avaient précédé. Il y passa la nuit, et, le lendemain matin, on l'envoya aussi garder des perdrix, sur la grande lande.

— Quelle singulière occupation ! se dit-il, en marchant vers la lande, avec trois perdrix dans

une cage; allons toujours, nous verrons bien ce que cela signifie.

Arrivé sur la lande, il donna la liberté à ses perdrix, qui prirent leur vol et disparurent aussitôt.

A midi, une servante vint lui apporter son dîner.

— Où sont les perdrix ? demanda-t-elle.

— Ma foi ! je n'en sais rien; elles sont parties, dès que j'ai ouvert la cage, et je ne les ai plus revues.

— Ah ! mon pauvre enfant, je crains bien que tu n'y laisses aussi ta peau, comme les autres, et ce serait dommage, car tu es bien gentil.

Et en même temps, elle le regardait tendrement, car il était beau garçon.

— Avez-vous bien envie de les voir ? demanda Laouic.

— Oui, je voudrais bien les voir.

Et il tira son sifflet d'argent de sa poche, y souffla trois fois, et aussitôt les perdrix arrivèrent et rentrèrent dans la cage.

— C'est toi qui as là un beau sifflet ! dit-elle, étonnée; veux-tu me le vendre ?

— Oh ! que nenni !

— Si, vends-moi-le, et je t'en donnerai ce que tu voudras; en veux-tu cent écus ?

— Cent écus et un baiser.

— Non, pas de baiser.

— Alors, je garde mon sifflet.

— Eh bien, je t'apporterai les cent écus, demain, et tu me donneras ton sifflet, c'est entendu.

Et elle s'en alla là-dessus. En arrivant au château, elle courut à la chambre du seigneur, où se trouvait aussi sa fille, et leur dit :

— Ah ! pour le coup, vous avez trouvé un bon gardeur de perdrix ! Celui-là a un petit sifflet d'argent, et quand il y souffle, les perdrix arrivent aussitôt et rentrent dans leur cage, accompagnées de plusieurs autres. Je l'ai vu, et vous allez le voir revenir, ce soir, avec ses perdrix dans sa cage.

— C'est donc un sorcier? dit le seigneur; nous verrons bien.

Au coucher du soleil, Laouic rentra avec ses perdrix, dans la cage, et d'autres avec elles. Le seigneur le félicita.

Le lendemain matin, il retourna à la grande lande, avec ses perdrix. La servante vint encore lui apporter son dîner, à midi.

— Voici les cent écus, lui dit-elle, donne-moi ton sifflet.

— Et le baiser ! il me le faut aussi.

— Puisqu'il le faut, répondit-elle, en rougissant; et elle se laissa faire.

— Donne-moi le sifflet, à présent, reprit-elle.

— Avant de céder mon sifflet, je veux encore en prévenir le seigneur et lui dire à quel prix je vous l'ai laissé.

— Oh! n'en dis rien, je t'en prie; garde l'argent et le sifflet, mais que mon maître ne sache rien.

Et elle s'en alla.

Le lendemain, Laouic retourna avec ses perdrix sur la lande, et, cette fois, ce fut la fille du seigneur qui vint lui apporter à dîner, à midi, et lui marchander aussi son sifflet.

— Où sont tes perdrix? demanda-t-elle, en arrivant.

— Elles sont allées se promener; est-ce que vous voulez les voir?

— Oui, je voudrais les voir.

Laouic souffla dans son sifflet d'argent, et les perdrix arrivèrent aussitôt. Il y en avait six.

— Le beau sifflet que tu as là! Veux-tu me le vendre?

— Oh! que nenni!

— Vends-le-moi, je t'en donnerai ce que tu voudras.

— Eh bien, j'en veux deux cents écus et un baiser complet.

— Deux cents écus, soit, mais pas le reste.

— Il me faut aussi le baiser, ou rien.

— Eh bien, c'est entendu, donne-moi le sifflet.

— Non, pas à présent, mais, seulement quand je tiendrai l'argent et le reste.

— Tu es bien exigeant! je reviendrai encore, demain, t'apporter à dîner, et j'aurai l'argent avec moi.

Et elle s'en alla, là-dessus.

Elle revint, le lendemain, à midi, comme elle l'avait promis, donna les deux cents écus et le baiser, et réclama le sifflet.

— Doucement, dit Laouic, il faut que j'en parle à votre père et que je lui dise à quel prix je cède mon sifflet.

— Ne lui parle que de l'argent, alors.

— Non, je lui dirai aussi le reste.

— Garde, alors, l'argent et ton sifflet, et ne dis rien.

Et elle s'en alla, fort mécontente.

Le lendemain, ce fut la châtelaine elle-même qui alla marchander son sifflet à Laouic.

— Je reviendrai avec le sifflet, vous verrez, dit-elle, en partant, à sa fille et à sa servante.

— Nous verrons bien, répondirent-elles, et à quel prix!

— Où sont tes perdrix? demanda-t-elle à Laouic.

— Elles sont allées se promener, au loin; est-ce que voulez les voir?

— Oui, je veux les voir.

— Rien de plus facile.

Et il donna trois coups de sifflet, et les perdrix arrivèrent aussitôt. Elles étaient huit.

— Vends-moi ton sifflet, reprit-elle.

— Si vous me le payez bien.

— Combien en veux-tu ?

— Cinq cents écus et un baiser complet.

— Va pour les cinq cents écus, mais, pas autre chose.

— Non, il me faut aussi le baiser, ou rien.

— Eh bien ! c'est entendu, donne le sifflet, et je te paierai, ce soir, quand tu rentreras.

— Ah ! non, donnant donnant ; apportez-moi d'abord l'argent, ici, demain, et puis nous verrons pour le reste.

— C'est entendu.

Et elle s'en alla.

Le lendemain, elle revint avec les cinq cents écus, dans un sac, et, le jetant aux pieds de Laouic, elle dit dédaigneusement :

— Voilà l'argent, donnez-moi le sifflet.

— Ce n'est pas tout, vous savez, il me faut encore quelque chose.

— Vous y tenez donc?

— Certainement, j'y tiens.

Et elle se laissa faire et redemanda le sifflet.

— Oui, mais il faut encore, auparavant,

que je dise à votre mari pour quel prix je l'ai cédé.

— A quoi bon? En tout cas, ne lui parlez que de l'argent.

— Non, je lui dirai tout.

— Gardez, alors, et votre sifflet et l'argent, et ne dites rien.

Et elle s'en retourna, fort mécontente.

Sa fille et la servante s'empressèrent de lui demander :

— Eh bien! avez-vous le sifflet?

Et comme elle ne répondit pas, elles sourirent.

La châtelaine alla trouver son mari et lui dit :

— Ce jeune garçon doit être magicien; il a un petit sifflet en argent, avec lequel il rassemble les perdrix dans sa cage, comme il veut. Il faut que vous obteniez de lui de vous céder ce sifflet, à quelque prix que ce soit. Allez le trouver, demain, sur la lande, emportez beaucoup d'argent, six cents écus au moins, et ne revenez pas sans le sifflet.

Le lendemain, vers midi, le châtelain se rendit donc à la grande lande, portant un sac de six cents écus, sur son bras gauche.

— Eh bien! mon garçon, dit-il à Laouic, tes perdrix sont-elles toujours faciles à garder?

— Oh! tout à fait faciles, maître, je les mène comme je veux.

— Où donc sont-elles ?

— Elles sont allées se promener, au loin ; est-ce que vous voulez les voir ?

— Oui, je serais bien aise de les voir.

Laouic souffla trois fois dans son sifflet d'argent, et les perdrix arrivèrent aussitôt. Il y en avait dix.

— Tu as là un bien joli sifflet ; veux-tu me le vendre ?

— Peut-être, si vous m'en donnez ce que je vous demanderai.

— Combien en veux-tu ?

— Six cents écus, et, de plus, trois coups d'alène que je vous donnerai dans le derrière.

— Va pour six cents écus, et qu'il ne soit pas question du reste.

— Je tiens aux trois coups d'alène.

— C'est déraisonnable, ce que tu dis-là, je n'y consentirai jamais.

— Alors, rien ne sera fait, et vous garderez votre argent et moi mon sifflet.

— Eh bien ! puisqu'il le faut, — car j'ai bien envie d'avoir ton sifflet, — tiens, voilà les six cents écus.

Puis il se mit en posture, et Laouic lui enfonça son alène, jusqu'au manche, dans la fesse droite.

— Aïe ! aïe !! aïe !!! cria-t-il, en se redressant.

— Attendez donc, lui dit Laouic, ce n'est que le commencement, cela ; j'ai encore deux coups à donner.

— Garde ton sifflet et ton argent, et va-t'en au diable !

Et il courut à la maison, en gémissant et en se grattant le derrière.

— C'est à merveille, jusqu'à présent, se disait Laouic, et je gagne beaucoup d'argent avec peu de peine ; pourvu que ça ne se gâte pas, à la fin...

Le seigneur et sa femme passèrent la nuit à chercher le moyen de mettre la science et la finesse de Laouic en défaut.

— Il faut, dit la femme, lui dire de remplir un sac de vérités, sinon il sera mis à mort.

— C'est cela, dit le seigneur, jamais il n'en viendra à bout.

Le lendemain matin donc, au moment où Laouic se disposait à se rendre avec ses perdrix sur la lande, comme les jours précédents, le châtelain lui dit :

— Aujourd'hui, tu n'iras pas garder mes perdrix, sur la lande, j'ai une autre occupation à te donner. Tu me rempliras un sac de vérités, sinon, il n'y a que la mort pour toi.

— Je le ferai, monseigneur, répondit Laouic tranquillement. Seulement, préparez-moi un grand sac, car j'y veux mettre de grosses vérités.

— C'est bien; sois prêt pour après dîner, devant tous les gens de ma maison réunis.

— Je serai prêt, n'en doutez pas, monseigneur.

Vers deux heures, tous les gens du château, maîtres et serviteurs, étaient réunis dans la grande salle. Le seigneur jeta un grand sac aux pieds de Laouic, en lui disant :

— Remplis-moi ce sac de vérités.

— A l'instant, répondit-il.

Puis, se tournant vers la servante qui lui avait porté son dîner, le premier jour, sur la grande lande, il lui demanda :

— N'est-il pas vrai, servante jolie, que, lorsque vous m'avez apporté à dîner, sur la grande lande, vous avez voulu avoir mon petit sifflet d'argent et m'avez donné, en échange, cent écus et...

— C'est bien vrai ! interrompit vivement la servante.

— Première vérité! Entrez dans ce sac. — Et il la mit dans le sac.

Puis, s'adressant à la fille du châtelain :

— N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que vous êtes aussi venue me voir, sur la grande lande, et que vous m'avez donné pour mon sifflet deux cents écus et...

— C'est vrai ! N'achevez pas, dit-elle vivement.

— Seconde vérité ! Entrez dans mon sac.

Et il la mit aussi dans le sac.

Se tournant alors vers la mère :

— N'est-il pas vrai, Madame...

— Ne dites pas un mot de plus ! interrompit-elle, furieuse ; sortez d'ici ! partez et qu'on ne vous revoie plus ! Vous êtes le Diable !...

— J'avais pourtant deux grosses vérités à mettre encore dans mon sac, comme vous savez... Mais, je ne demande pas mieux que de m'en aller, à présent, voir ma vieille mère, qui doit m'attendre avec impatience. J'emporte mon sifflet et votre argent, et je vous dis grand merci !...

Et il salua ironiquement et partit.

Il s'en revint tout droit chez sa mère, lui bâtit une belle maison neuve, acheta des terres, et devint un des grands propriétaires de son canton.

Et, depuis, je n'en ai plus entendu parler.

Conté par Guillaume Geffroy, domestique. —
Plouaret, 1869.





V

LA PRINCESSE MARCASSA

ET L'OISEAU DRÉDAINE

Il y avait, une fois, un roi de France, qui avait trois fils.

Les deux aînés étaient de beaux garçons, forts et vigoureux. Le cadet, au contraire, était malingre et maladif. Il ne quittait que rarement le coin du feu, et on l'avait, pour cette raison, surnommé *Luduenn,* c'est-à-dire Cendrillon.

Le vieux roi était malade. Tous les médecins du royaume l'avaient visité, et ils ne pouvaient rien contre son mal.

Un magicien, qu'on avait fait venir aussi, dit que le roi ne guérirait que s'il pouvait toucher l'oiseau *Drédaine* (1), dans sa cage d'or.

(1) Ce nom doit être altéré, mais je ne vois pas bien quelle pouvait en être la forme première.

— Où se trouve cet oiseau ? demanda le roi.

— Dans le château de la princesse Marcassa, au delà de la Mer-Rouge, et le château est entouré de trois hautes murailles, avec trois cours défendues par des géants hauts de sept pieds, et des dragons qui lancent du feu à sept lieues à la ronde.

— Et qui ira me chercher l'oiseau dans ce château ? demanda le roi, avec un soupir.

— Moi, mon père, dit son fils aîné.

Et il prend de l'argent et de l'or à discrétion, monte sur le meilleur cheval des écuries du palais, et part en disant : « Si, dans un an et un jour, je ne suis pas de retour, c'est que je ne serai plus en vie. »

Bien ! Il marche et marche, tant et si bien, qu'il arrive dans le pays des Saxons (1). Il demande où est le château où se trouve l'oiseau Drédaine, et l'on sourit et l'on se moque de lui.

Il descend dans un hôtel où il trouve de jolies filles et de joyeux compagnons, et y reste aussi longtemps que dure son argent.

Voilà l'an et le jour accomplis, et, comme il ne revient pas, le second fils va trouver son père et lui dit :

(1) *Bro-Saoz*, pays des Saxons, c'est le nom que les Bretons donnent à l'Angleterre, dans leur langue.

— Voilà l'an et le jour passés, mon père, et mon frère aîné ne revient pas. Je veux aller à sa recherche et aussi à celle de l'oiseau Drédaine, qui, seul, peut vous rendre la santé.

Et il part, emportant beaucoup d'argent et d'or. Il arrive au même hôtel que son aîné et y reste avec lui, menant le même train.

L'an et le jour se passent, et, comme il ne revient pas, Luduenn va trouver son père, dont l'état empirait chaque jour, et lui dit qu'il veut partir aussi à la recherche de ses deux aînés et de l'oiseau Drédaine.

— Toi aussi, mon enfant, répond le vieillard; reste à la maison, pour me fermer les yeux, car tu ne réussiras jamais dans cette entreprise, puisque tes deux frères y ont échoué.

Luduenn persiste à vouloir partir. Son père lui donne un peu d'argent, mais beaucoup moins qu'aux autres. Il se rend aux écuries du palais, prend un dromadaire, qui faisait sept lieues à l'heure, et part.

Il arrive à la ville où s'étaient arrêtés ses deux aînés, et demande où est le château dans lequel se trouve l'oiseau Drédaine. On lui répond que personne n'en a jamais entendu parler, si ce n'est à deux jeunes princes étrangers, qui sont depuis quelque temps dans la ville et y mènent joyeuse vie. Il demande à les voir. On le conduit à l'hô-

tel, et il reconnaît ses deux frères et se réjouit de voir qu'ils sont encore en vie. Ils lui enlèvent son argent, puis le renvoient.

Le pauvre Luduenn continue sa route, le cœur gros d'être ainsi traité par ses frères.

Grâce à son dromadaire, il fait beaucoup de chemin, en peu de temps.

La nuit le surprend dans un grand bois. Il fait sombre et il entend de tous côtés les cris des bêtes fauves. Il monte sur un arbre et aperçoit une petite lumière, au loin. Il descend, se dirige vers cette lumière, et arrive à une pauvre hutte de branchages et d'herbes sèches. Il y trouve une petite vieille et lui demande à loger pour la nuit.

— Je ne puis vous loger, mon enfant, lui répond-elle, je n'ai pas de lit à vous donner.

— Je coucherai sur la pierre du foyer, grand'-mère.

— Eh bien, entrez alors, car j'ai pitié de votre situation.

Luduenn attacha son dromadaire à un poteau et entra.

— Comme ça sent mauvais ici ! dit-il, en portant la main à son nez.

— Oui, c'est mon pauvre mari, mort depuis huit jours, et dont le corps est encore là, qui en est cause.

— Pourquoi ne le faites-vous pas enterrer?

— Hélas ! mon enfant, je n'ai pas d'argent, et notre recteur ne fait rien que pour de l'argent.

— Combien demande-t-il ?

— Un écu, et je n'en ai pas le premier sou.

— Je ne suis pas riche, mais, demain matin, je ferai enterrer votre mari, grand'mère.

Le lendemain matin, il alla trouver le recteur et lui dit :

— Voici l'écu que vous demandez pour enterrer le mari de la pauvre vieille femme du bois ; et enterrez-le tout de suite.

Le cadavre fut enterré, et Luduenn et la vieille formaient seuls le convoi.

Luduenn se remit aussitôt en route, à la grâce de Dieu. En traversant une grande plaine aride, il remarqua qu'il était suivi d'assez près par un renard blanc.

— Pourquoi donc cet animal me suit-il ainsi ? se demanda-t-il.

A l'extrémité de la plaine, le renard lui parla de la sorte, à son grand étonnement :

— Vous cherchez l'oiseau Drédaine ?

— Oui, vraiment, chère bête du bon Dieu ; est-ce que vous pourriez m'en donner des nouvelles ?

— Oui : vous n'en êtes plus loin ; voyez-vous ce château, là-haut, sur la montagne ? C'est là qu'il se trouve, et voici comment vous devez

vous comporter pour vous en emparer. Le château est précédé de trois cours, ceintes de hautes murailles, et qu'il vous faudra traverser. La première est pleine de serpents, crapauds et autres reptiles venimeux; dans la seconde, il y a des serpents et des tigres, et dans la troisième, des serpents et des géants, qui défendent l'accès du château. Tout cela dort profondément, de onze heures jusqu'au dernier coup de midi, étendu pêle-mêle sur le sol, et la langue hors de la gueule. Vous pourrez vous avancer parmi eux et même marcher sur leurs corps, sans crainte de les voir s'éveiller, avant le dernier coup de midi. Une fois dans le château, vous traverserez, sans aucune difficulté, trois belles chambres, et dans une quatrième (je ne vous dis rien de ce que vous verrez dans les trois premières), vous verrez l'oiseau Drédaine, dans sa cage d'or, suspendue au plafond par trois chaînes d'or. Il dormira aussi. Près de là, un sabre sera appendu à un clou d'or au mur. Vous prendrez le sabre, en trancherez les trois chaînes et emporterez l'oiseau, dans sa cage. Mais, n'oubliez pas que tout cela devra être fait avant le dernier coup de midi, sinon les portes se refermeront sur vous, et vous n'en reviendrez jamais.

Luduenn remercia le renard de ses conseils, s'arma de courage et se remit en route.

Il arrive au château, comme onze heures sonnaient, et trouve la porte de la première cour ouverte. Il en franchit le seuil et voit le sol jonché d'énormes serpents et d'autres reptiles hideux ; dans la seconde et la troisième cours, le cœur faillit lui manquer, à la vue des monstres qui l'environnaient de tous côtés et exhalaient une odeur nauséabonde et suffocante. Enfin, il pénètre malgré tout dans le château. Il traverse une première salle, sans apercevoir aucun être vivant. Mais, il trouve une miche de pain blanc sur une table et, comme il a faim, il en coupe un bon morceau et le mange. Il s'étonne de voir que la miche ne diminue pas, quand on en coupe, et il la met dans sa poche, en se disant : — Cela pourra me servir, dans mes voyages.

Il pénètre dans la seconde salle, et voit un pot de vin sur une table, avec un verre à côté : — A merveille ! se dit-il. Et il boit un verre, puis deux, puis trois, sans que le vin diminue, aussi, dans le pot. Il le met dans sa poche avec le pain, et pénètre dans la troisième salle. Là, il tomba en extase, la bouche ouverte, à la vue d'une princesse, belle comme le jour, étendue sur un lit de pourpre et dormant profondément. Le vin qu'il avait bu l'avait enhardi et fait monter le sang à la tête, et il ôta ses souliers et baisa la princesse, sans qu'elle s'éveillât.

Il ne perdit pourtant pas de vue les conseils du Renard et pénétra dans la quatrième salle.

Là, il voit l'oiseau Drédaine, qui dort, dans sa cage d'or suspendue au plafond par quatre chaînes d'or. Il aperçoit le sabre, appendu au mur, et sur la lame duquel on lisait ces mots : « Celui qui me possède peut tuer dix mille hommes, en frappant du fil de la lame, et couper tout ce qu'il lui plaira, en frappant du revers. » — C'est bon! dit-il. Et il saisit le sabre, coupe les trois chaînes d'or, de trois coups bien assénés : Dreim! dreim! dreim!... et s'enfuit avec l'oiseau et la cage, sans oublier le sabre. Il passe en courant sur les corps des serpents et des géants, qui dorment toujours, la langue hors de la gueule, et, comme il franchissait le seuil de la première cour, le premier coup de midi sonnait. — Tout va bien, jusqu'à présent, se dit-il. Et il monta sur son dromadaire, qui l'attendait à la porte, et partit avec la rapidité de l'ouragan.

Quand la princesse, les géants et les serpents et les autres reptiles s'éveillèrent, au dernier coup de midi, ils connurent aussitôt que l'oiseau avait été volé; les serpents se mirent à vomir du feu, et les géants partirent à la poursuite du voleur. Les poils du dromadaire et les cheveux de Luduenn en furent brûlés. Mais, le dromadaire allait bon train, guidé par le Renard blanc, qui courait

devant lui, et ils atteignirent les limites du domaine du magicien du château d'or, au-delà desquelles il n'avait plus aucun pouvoir. Ils étaient sauvés. Le renard blanc disparut alors, et Luduenn continua tranquillement sa route.

A l'extrémité de la grande plaine aride et désolée qu'il venait de traverser, il trouva un bel hôtel, au bord de la route, et y entra pour manger un peu et se reposer. Il demanda de tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'hôtel. Le pain ne lui convient pas. Il demande le maître d'hôtel et lui dit :

— Votre pain ne vaut rien.

— Il n'y en a pas de meilleur, dans le pays, répond-il, et c'est celui dont mange le roi lui-même.

Luduenn tire de sa poche la miche qu'il a emportée du château d'or, en disant : — J'en ai de meilleur, moi ! Il en coupe un morceau et le présente au maître d'hôtel.

— Goûtez-moi cela, et dites-moi ce que vous en pensez.

Il goûte et trouve le pain si délicieux, qu'il en demande un autre morceau. Luduenn lui en coupe un autre et lui fait remarquer que sa miche ne diminue pas. — Si vous aviez du pain comme cela, lui dit-il, vous feriez vite fortune.

— C'est vrai ; où pourrai-je en trouver un semblable ? demanda l'hôtelier.

— Oh ! nulle part ; il est unique au monde.

— Si vous vouliez me le vendre, alors, je vous le payerais bien.

— Que voulez-vous m'en donner ?

— Cent écus.

— Donnez les cent écus et il est à vous, à la condition pourtant que vous le rendrez à qui il appartient, la princesse du château d'or, si jamais elle vient vous le réclamer.

L'hôtelier accepta, pensant bien que le pain ne serait jamais réclamé par la princesse du château d'or.

Luduenn se remit en route. Il s'arrêta, vers le coucher du soleil, dans une seconde hôtellerie, au bord de la route, et vendit aussi à son hôte, pour deux cents écus, le pot de vin inépuisable qu'il avait emporté du château d'or. Puis, il marcha et marcha, et arriva enfin au pays des Saxons. Il va chercher ses frères à l'hôtel où il les avait laissés. On lui en donne de mauvaises nouvelles. Après avoir follement dépensé tout leur argent, ils s'étaient faits voleurs. Ils avaient été pris et enfermés en prison, en attendant qu'on les mît à mort.

Mais, le roi avait une guerre terrible avec l'empereur de Russie, et il avait fort à faire et ne songeait plus à ses prisonniers.

Luduenn résolut d'aller trouver le roi pour lui offrir ses services.

Le portier voulut l'arrêter, à la porte du palais. Mais, il lui montra son sabre et passa. Il pénètre jusqu'au roi et lui montre aussi son sabre, en fait connaître toute la puissance et lui promet son secours contre ses ennemis, s'il veut remettre ses frères en liberté.

Le roi accepte, et les deux princes sont rendus à la liberté. Luduenn marche alors contre les Russes, à la tête de l'armée, et, grâce à son sabre, dont la vue seule suffit pour mettre en déroute les meilleurs soldats, il remporte une victoire complète.

Comme ses frères avaient des dettes partout, mais principalement à leur hôtel, pour les payer, Luduenn vendit son sabre au maître de l'hôtel, et toujours à la condition de le rendre à son propriétaire, la princesse du château d'or, si elle venait elle-même le réclamer.

Les trois frères partirent alors, pour retourner en France, et avec eux l'oiseau Drédaine, dans sa cage d'or. Luduenn portait toujours la cage et ne s'en désaisissait jamais. Ses deux aînés étaient jaloux de son succès et complotèrent de se défaire de lui, afin de s'emparer de l'oiseau et de le présenter à leur père comme leur propre conquête. Comme ils passaient près d'un puits profond, au bord de la route, ils se penchèrent sur l'ouverture et s'écrièrent :

— Oh! la jolie fleur que voilà! Viens voir, Luduenn, tu n'as jamais rien vu de semblable.

Luduenn déposa sa cage à terre et accourut et se pencha aussi sur l'ouverture du puits. Mais, les deux autres le prirent par les pieds et le précipitèrent dedans, puis ils partirent, emmenant l'oiseau, dans sa cage d'or, et le dromadaire.

Quand ils arrivèrent chez leur père, le vieux roi était bien bas. Il se ranima un peu, à la nouvelle de l'arrivée de l'oiseau merveilleux, qui devait lui rendre la santé, et il y eut, à cette occasion, des fêtes et des festins.

Cependant l'oiseau était tout triste, et quand on le portait dans la chambre du roi, il s'emportait, poussait des cris terribles et ne voulait pas se laisser toucher par lui. Le vieux monarque s'affaiblissait chaque jour, et l'on était très inquiet, autour de lui.

Mais occupons-nous, à présent, de Luduenn, et voyons ce qu'il devient, dans son puits.

Heureusement que l'eau n'y était pas profonde. Le Renard blanc ne tarda pas à lui venir aussi en aide. Il descendit dans le précipice sa queue, qui s'allongea jusqu'à atteindre l'eau, puis il dit à Luduenn de la tenir ferme, et il le retira ainsi du puits. Il lui parla alors de la sorte :

— Tu vas continuer ta route, pour t'en retourner auprès de ton père, où tu arriveras, à pré-

sent, sans difficulté. Tu rencontreras, à peu de distance d'ici, un vieux mendiant à qui tu donneras tout ce que tu as d'argent sur toi. Tu échangeras aussi tes habits contre les siens et te présenteras ainsi chez ton père, où tu demanderas un emploi quelconque, le plus humble possible. Ne t'inquiète pas du reste, tout ira bien, et les méchants seront traités comme ils le mériteut. Te souviens-tu d'avoir logé, une nuit, dans la misérable hutte d'une pauvre femme où pourrissait le corps de son mari défunt, parce qu'elle n'avait pas d'argent pour le faire enterrer, et d'avoir payé les frais de sépulture?

— Oui, je me le rappelle fort bieu.

— Eh bien! je suis l'âme de ce pauvre homme à qui tu as fait rendre les derniers devoirs, de tes propres deniers, et je suis venu, sous cette forme, te payer ma dette de reconnaissauce. A présent, je te dis adieu, car tu ne me reverras plus, dans ce moude.

Et le Renard disparut alors.

Luduenn continua sa route et rencontra bientôt le vieux mendiant qu'on lui avait annoncé. Il lui donna tout son argent, et échangea ses habits contre ses guenilles. Il marche et marche, sans se décourager, et finit par arriver au palais de son père. Son frère aîné, qui était dans la cour, quand il y entra, dit : — Qu'on l'envoie garder les

pourceaux ! — Ce qui fut fait. Peu après, il devint garçon d'écurie, et, comme il soignait bien ses chevaux, ils devinrent gras et luisants et pleins d'ardeur. Le roi était très content de ses services et parlait souvent de lui. Aussi, ses frères, qui l'avaient reconnu, cherchaient-ils le moyen de se débarrasser de lui. Ils conseillèrent à leur père de l'envoyer porter sa nourriture à l'oiseau Drédaine. L'oiseau était de si mauvaise humeur, depuis son arrivée au palais, qu'il mordait tous ceux qui l'approchaient. Mais, quand il vit Luduenn, il se mit à chanter et à battre des ailes, en signe de joie. Luduenn le prit sur son doigt et alla avec lui dans la chambre du roi, qui se trouva mieux, dès qu'il l'entendit chanter. Mais, pour être tout à fait guéri, il lui fallait coucher avec la princesse Marcassa.

La princesse avait eu un fils, un enfant superbe, neuf mois après la visite que lui avait faite Luduenn, dans son château d'or. Un jour, l'enfant demanda à sa mère qui était son père, et elle lui répondit qu'elle ne le savait pas elle-même.

— Je veux aller à la recherche de mon père, reprit l'enfant, et je ne m'arrêterai que lorsque je l'aurai trouvé.

Et il part, et sa mère l'accompagne.

Ils s'arrêtent, pour se restaurer, dans l'hôtelle-

rie où Luduenn avait laissé son pain qui ne diminuait pas quand on en coupait. On leur sert ce pain. La princesse reconnaît à ce signe que Luduenn a passé par là.

— Donnez-moi ce pain, dit-elle à l'hôtelier.

— Je ne le donnerai pour rien au monde, répondit-il, si ce n'est pourtant à la Princesse au château d'or, si elle me le réclame, quelque jour.

— Je suis la Princesse au château d'or et le pain m'appartient et je l'emporte.

Et elle le mit dans sa poche. L'hôtelier, du reste, avait déjà fait sa fortune avec lui.

La princesse et son fils se remirent en route, et arrivèrent à la seconde hôtellerie où s'était arrêté Luduenn. Ils s'y arrêtèrent aussi, y trouvèrent le pot à vin inépuisable, laissé par lui, et l'emportèrent encore.

Ils arrivèrent alors au pays des Saxons et descendirent à l'hôtel où Luduenn avait laissé son sabre enchanté. Ils l'emportèrent aussi.

— Courage, mon fils, dit la princesse à l'enfant, nous approchons de ton père.

Ils continuèrent leur route et arrivèrent en France, à Paris.

La princesse se fait annoncer au palais du roi. Grande est la joie du vieux monarque, à cette nouvelle, et, quoique malade, il vient au-devant

d'elle, dans la cour, et lui offre la main pour descendre de son carrosse doré.

— Je ne descendrai, dit-elle, de mon carrosse, que lorsque celui qui a enlevé l'oiseau Drédaine de mon château viendra me présenter la main.

— C'est moi! dit le fils aîné, en s'avançant.

— Dites-moi, alors, comment mon château est gardé.

Et comme il ne répondait autre chose sinon que le château était entouré de hautes murailles, la princesse lui dit :

— Ce n'est pas vous ! retirez-vous.

— C'est moi! dit aussi le puîné, en s'avançant.

— Comment est gardé mon château ? lui demanda aussi la princesse.

Et comme il ne répondait pas mieux que l'autre :

— Ce n'est pas vous non plus ; éloignez-vous. Qu'on m'amène l'homme qui a enlevé l'oiseau Drédaine de mon château, ou je m'en vais.

Luduenn s'avança alors, avec ses habits de valet d'écurie et dit :

— C'est moi, princesse.

— Dites-moi comment mon château est gardé.

— Votre château, princesse, est entouré de trois hautes murailles et précédé de trois cours. Dans la première cour, il y a des serpents et

toutes sortes de reptiles venimeux ; dans la seconde, il y a encore des serpents et des tigres et des lions ; et dans la troisième, des serpents et des géants énormes, et ils lancent du feu à sept lieues à la ronde.

— Vous savez quelque chose, vous, lui dit la princesse ; mais après ?

— Toutes ces bêtes et ces monstres, reprit Luduenn, dorment profondément, étendus sur le pavé des cours, de onze heures à midi, et j'ai profité de ce moment pour passer au milieu d'eux, sans mal. Dans la première salle du château, j'ai trouvé un pain qui ne diminuait pas pour en couper ; j'en ai mangé et je l'ai emporté ; dans la seconde salle, il y avait un pot rempli de vin et qui ne diminuait pas non plus pour en boire ; j'en ai bu et je l'ai aussi emporté ; dans la troisième salle, j'ai vu une princesse, belle comme le jour, qui dormait profondément, sur un lit d'or et de pourpre.

— Et qu'avez-vous fait alors ? demanda la princesse.

— Après l'avoir contemplée, pendant quelque temps, bouche béante, comme le vin m'avait un peu porté à la tête, j'étais audacieux et je me couchai à côté d'elle, dans son lit, et lui donnai un baiser.

— C'est bien cela, dit la princesse, et voici

votre fils ! — et elle lui montra son enfant ; — mais continuez.

— Je passai ensuite dans une quatrième salle, où était l'oiseau Drédaine, qui dormait aussi, dans sa cage d'or, suspendue au plafond par quatre chaînes d'or. Je vis appendu au mur, à un clou d'or, un sabre que je saisis et avec lequel je coupai les chaînes qui retenaient la cage. Alors, je m'enfuis, au plus vite, emportant l'oiseau, le sabre, le pot à vin et le pain.

— Et où sont-ils? demanda la princesse.

— L'oiseau est ici ; quant au pain, au pot à vin et au sabre, je les ai laissés dans les hôtelleries où j'ai logé, sur la route.

— Je les y ai retrouvés et les ai rapportés, dit la princesse; mais, l'oiseau, qu'on me montre l'oiseau.

Luduenn alla chercher l'oiseau, dans sa cage d'or.

A la vue de la princesse, il se mit à battre des ailes, en signe de joie, et à chanter si harmonieusement et si fort, que tous les échos du palais en retentissaient et tous les cœurs étaient réjouis, — sauf ceux des deux frères aînés, cependant.

La princesse le retira de sa cage, le prit sur son doigt et le présenta au roi en lui disant de le caresser de la main.

L'oiseau, si intraitable jusqu'alors, se laissa

toucher et caresser par le vieux roi, qui aussitôt se trouva complètement guéri et rajeuni.

Alors la princesse raconta, devant toute la cour réunie, la trahison dont Luduenn avait été victime de la part de ses deux aînés, et demanda que ceux-ci fussent traités comme ils le méritaient.

Le vieux monarque, furieux, s'écria :

— Qu'on fasse chauffer un four et qu'on les y jette !

Ce qui fut fait.

Luduenn fut ensuite marié à la princesse Marcassa, et il y eut, à cette occasion, des fêtes magnifiques et des festins continuels, où le vieux roi s'oublia, dit-on, et mourut d'indigestion.

Luduenn fut alors couronné roi, à sa place (1).

Conté par Marie Manac'h, servante, de Plougasnou. — Mars 1875.

(1) Ce conte, qui pourrait aussi bien rentrer dans le cycle de la *Princesse aux Cheveux d'Or*, a des ressemblances frappantes avec un conte slave publié par M. Alexandre Chodzko, sous le nom de *Ohnivak ou l'Oiseau de feu*, dans son très intéressant recueil : *Contes des paysans et des pâtres Slaves*.





VI

LES TROIS FRÈRES

OU

LE CHAT, LE COQ ET L'ÉCHELLE

Il y avait une fois trois frères, nommés : l'aîné, Yvon, le puîné, Goulven, et le cadet, Guyon. Leur mère était morte, et ils demandèrent à leur père de donner à chacun d'eux la part qui lui revenait dans sa succession, afin d'aller chercher fortune par le monde.

— Je le veux bien, dit le vieillard ; mais, vous savez que nous ne sommes pas riches : un chat, un coq et une échelle, voilà tout ce que j'ai à vous donner.

— Eh bien ! que l'on tire la courte-paille, répondirent les trois frères, pour voir le lot qui écherra à chacun.

L'on tira la courte-paille, et le chat échut à Yvon, le coq à Goulven, et l'échelle à Guyon.

Chacun prit son bien, et ils se disposèrent alors à partir. Leur père les accompagna jusqu'à un carrefour voisin, d'où partaient quatre chemins, en sens opposés, et là ils se firent leurs adieux, puis prirent chacun un chemin, après s'être donné rendez-vous, au même endroit, au bout d'un an et un jour. Le vieillard s'en retourna seul à la maison par le quatrième chemin.

Yvon, à qui était échu le chat, fut conduit par sa route au bord de la mer. Il suivit longtemps le rivage, sans rencontrer aucune habitation. Son compagnon et lui durent vivre, pendant plusieurs jours, de coquillages et principalement de moules et de patèles, que les chats aiment par-dessus tout (1). Ils arrivèrent enfin à un moulin, non loin duquel se dressaient les murs et les tours d'un château, au haut de la falaise. Yvon entra dans le moulin, portant son chat sur son bras gauche. Il y vit quatre hommes, en bras de chemise, armés de bâtons et fort occupés à courir après des souris, qui trottaient de tous côtés, pour les empêcher de trouer les sacs et de manger la farine.

— Comme vous vous donnez du mal pour peu de chose ! leur dit-il.

(1) D'après un dicton populaire, *Ar c'hdz a rofe unan he zaoulagad evit kaout eur Vrinigenn*, c'est-à-dire : Le chat donnerait un de ses yeux pour avoir une coquille de patèle.

— Comment, pour peu de chose! Vous ne voyez donc pas que, si nous les laissions faire, ces maudites bêtes mangeraient et le blé et la farine, et nous réduiraient à mourir de faim?

— Eh bien! voici un petit animal (et il leur montrait son chat) qui, à lui seul, en moins d'une heure, ferait plus de besogne que vous quatre, en une année; il vous aura bien vite délivrés de vos souris.

— Ce petit animal-là? Vous plaisantez, sans doute; il n'a pas l'air méchant du tout. Comment l'appelez-vous? (En ce pays-là on n'avait jamais vu de chat.)

— Il se nomme Monseigneur le Chat. Voulez-vous le voir travailler?

— Oui, voyons un peu ce qu'il sait faire.

Yvon lâcha son chat, qui avait faim. Les souris, qui n'avaient pas peur de lui, n'ayant jamais vu de chat, ne se hâtèrent pas de courir à leurs trous, et il en fit un massacre effrayant. Les quatre hommes le regardaient faire, tout étonnés, et, en moins d'une heure, toute l'aire du moulin fut jonchée de souris mortes. Il y en avait des monceaux de tous côtés. Les hommes aux bâtons et le meunier n'en revenaient pas de leur étonnement. Un d'eux courut au château et dit au seigneur :

— Hâtez-vous de venir au moulin, Monsei-

gneur, vous y verrez ce que vous n'avez jamais vu de votre vie.

— Quoi donc? demanda le seigneur.

— Il y est arrivé un homme, nous ne savons de quel pays, avec un petit animal, qui a l'air bien doux et qui, en un clin-d'œil, a tué toutes les souris contre lesquelles nous avions tant de mal à défendre votre blé et votre farine.

— Je voudrais bien que cela fût vrai! s'écria le seigneur.

Et il courut au moulin, et, en voyant la besogne du Chat, il resta d'abord saisi d'admiration, la bouche et les yeux grands ouverts. Puis, apercevant sur le bras d'Yvon l'auteur de tout ce carnage, qui, repu et tranquille et les yeux à demi fermés, faisait *ronron,* comme un rouet que tourne la main d'une filandière, il demanda :

— Et c'est cet animal, à l'air si paisible et si doux, qui a travaillé si vaillamment?

— Oui, Monseigneur, c'est bien lui, répondirent les quatre hommes armés de bâtons.

— Quel trésor qu'un pareil animal! Ah! si je pouvais l'avoir! Voulez-vous me le vendre? demanda-t-il à Yvon.

— Je le veux bien, répondit Yvon, en passant la main sur le dos de son chat.

— Combien en voulez-vous?

— Six cents écus, avec logement pour moi-

même et bonne pension dans votre château, car mon ami le Chat ne travaillerait pas bien si je ne restais pas avec lui.

— C'est entendu ; topez là.

Et ils se frappèrent dans la main.

Voilà donc Yvon installé dans le château, n'ayant rien à faire, tous les jours, que manger, boire, se promener et aller de temps en temps voir son Chat, au moulin. Il était devenu l'ami du seigneur, et aussi de la fille de celui-ci, car il était fort joli garçon. Ses rapports avec la demoiselle devinrent même fort intimes, et il obtenait d'elle tout ce qu'il voulait, de l'or et des diamants. Mais, un moment vint où il crut qu'il était prudent de fuir, et il disparut, une nuit, sans rien dire, emmenant avec lui le meilleur cheval de l'écurie du château, pour le porter, lui et tout ce qu'il enlevait au vieux seigneur.

Ne nous inquiétons plus de lui, puisque sa fortune est faite, et voyons, à présent, ce que sont devenus Goulven et son coq.

Après avoir marché longtemps, en poussant toujours plus loin, plus loin, Goulven finit par arriver dans un pays où il n'y avait pas de coqs. Un soir, vers le coucher du soleil, exténué de fatigue, il arriva devant un beau château, et frappa à la porte.

— Que voulez-vous ? lui demanda le portier.

— Être logés pour la nuit, s'il vous plaît, mon petit camarade et moi.

— Entrez, lui dit le portier, vous serez logés, car mon maître est charitable.

Il mangea, à la cuisine, avec les domestiques, puis il alla se coucher à l'écurie, avec les garçons d'écurie et les charretiers, emmenant avec lui son coq.

Dans ce pays-là, il fallait aller chercher le jour, tous les matins ; si bien que, du grenier où il était avec son coq, Goulven entendait la conversation des garçons d'écurie et des charretiers. Ils se disaient :

— Demain matin, nous aurons encore du mal à aller chercher le jour. Graissons bien l'essieu, pour que la charrette roule plus facilement, et qu'elle ne se brise pas encore, comme l'autre jour, car voilà bien des charrettes cassées déjà et bien des chevaux crevés, et le maître n'est pas content et dit que nous le ruinerons.

— Oui, graissons bien l'essieu, avant de nous coucher.

Goulven écoutait, tout étonné de ce qu'il entendait, et, comme le seigneur et les domestiques lui avaient dit, en examinant son coq, qu'ils n'avaient jamais vu d'oiseau pareil, il lui vint l'idée d'en tirer parti, et il cria aux garçons d'écurie et aux charretiers : — Ne vous donnez

pas tant de mal et ne vous inquiétez de rien, mes amis, je me charge de votre besogne.

— Vous vous chargez, vous, d'aller tout seul chercher le jour de demain?

— Oui, moi et mon compagnon.

— Mais, malheureux, si vous ne l'amenez pas, ou que vous arriviez seulement en retard, le maître vous fera pendre sur-le-champ.

— Laissez-nous faire, vous dis-je, et allez vous coucher tranquillement.

Là-dessus, les garçons d'écurie et les charretiers se couchèrent, sans graisser la charrette ni faire les préparatifs ordinaires.

Le coq chanta, sur le grenier, vers les trois heures du matin.

— Qu'est cela? s'écrièrent les charretiers et les garçons d'écurie, réveillés par ce chant, qu'ils ne connaissaient pas.

— Ce n'est rien, répondit Goulven, ne vous dérangez pas; mon camarade dit seulement qu'il va partir pour chercher le jour.

Et ils se rendormirent.

Vers les quatre heures, le coq chanta encore, et ils se réveillèrent de nouveau et crièrent :

— Qu'est-ce? qu'est-ce encore?

— C'est mon camarade qui vous annonce qu'il arrive avec le jour, répondit Goulven; levez-vous et voyez!

Et ils se levèrent et virent qu'en effet le jour était venu, sans qu'ils eussent été le chercher, ce qui les étonna beaucoup. Ils s'empressèrent d'aller en avertir leur maître.

— Si vous saviez, Maître !...

— Quoi donc ? qu'est-il arrivé, pour que vous veniez m'éveiller, si tôt ?

— Vous savez, l'étranger que vous avez logé, cette nuit, avec son petit animal qu'il nomme Coq ?

— Eh bien ! qu'a-t-il fait ?

— Ce qu'il a fait ?... Eh bien ! ce petit animal, qui a l'air de rien du tout, est plus fort que tous vos chevaux ensemble, et pourrait vous épargner bien des frais et à nous bien du mal. Imaginez-vous qu'il nous a ramené le jour, ce matin, à lui tout seul, sans chevaux ni charrette, pendant que nous dormions tranquillement.

— Ce n'est pas possible, et vous vous moquez de moi !

— Rien n'est plus vrai pourtant, et il ne tient qu'à vous de vous en assurer, en gardant l'homme et son petit animal au château, et en veillant avec nous, la nuit prochaine.

— Eh bien ! dites-lui de rester, pour que je voie cela.

Et l'on dit à l'homme au Coq de rester, avec son animal.

Le soir venu, après souper, les domestiques, les garçons d'écurie et les charretiers allèrent se coucher, comme d'ordinaire, et Goulven monta encore sur son grenier, avec son Coq, après leur avoir dit qu'ils n'eussent à s'inquiéter de rien et qu'il se chargeait de ramener encore le jour, à son heure.

Vers les trois heures du matin, le seigneur, qui ne s'était pas couché, vint aussi à l'écurie, pour voir et entendre par lui-même comment les choses se passaient. Le Coq chanta, une première fois, sur le grenier.

— Qu'est-ce que cela? demanda le seigneur.

— C'est mon camarade qui part pour chercher le jour, répondit Goulven; ne vous dérangez pas et attendez tranquillement; il ne tardera pas à revenir.

A quatre heures, le Coq chanta de nouveau.

— Pourquoi le Coq a-t-il chanté? demanda encore le seigneur.

— C'est qu'il vient d'arriver, nous ramenant le jour, répondit Goulven; ouvrez la porte et sortez, et vous verrez.

Le seigneur sortit de l'écurie et vit que le jour était en effet venu, tout rose et tout joyeux (on était au mois de mai), sans que ses chevaux et sa charrette bien ferrée fussent allés le chercher. Il était émerveillé et n'en revenait pas

de son étonnement. Il appela Goulven, et lui dit :

— Les charrettes qu'on me brise, les chevaux qu'on me crève à aller, chaque matin, chercher le jour, sont une ruine pour moi ; si tu veux me vendre ton petit animal, tu me rendras un grand service ; qu'en demandes-tu?

— Mille écus, répondit Goulven, et rester avec lui au château, bien nourri, bien vêtu et n'ayant rien autre chose à faire que me promener où je voudrai.

— C'est entendu, dit le seigneur.

Et Goulven vécut alors au château, le plus heureux des hommes, n'ayant rien à faire, tous les jours, que manger, boire, dormir et se promener. Le Coq, de son côté, ne manquait jamais de ramener le jour, à son heure, et l'on était très satisfait de leurs services.

Goulven fit aussi la cour à la fille du seigneur, qui l'avait remarqué, parce qu'il était beau garçon, et ayant agi avec elle comme nous avons vu Yvon le faire plus haut, il s'enfuit aussi, quand il sentit que le moment en était venu, en emportant d'abord les mille écus qu'il avait eus du Coq, puis de beaux cadeaux, qu'il avait reçus de la demoiselle, et qu'il chargea sur le meilleur cheval de l'écurie du seigneur.

Sur les trois frères, en voilà donc deux qui se

sont bien tirés d'affaire, l'un, avec son Chat, l'autre, avec son Coq. Voyons, à présent, ce qu'est devenu le troisième, Guyon, l'homme à l'Échelle.

Après avoir marché longtemps, allant toujours droit devant lui, et portant son Échelle sur l'épaule, étant arrivé bien loin de son pays, il se trouva un jour devant un beau château, environné de tous côtés de hautes murailles et de ronces et d'épiues. A la fenêtre d'une tour, il remarqua une jeune dame, d'une beauté remarquable. Il s'arrêta à la regarder; elle lui sourit et ils entrèrent bientôt en conversation. La dame lui apprit que son mari, le maître du château, était absent. C'était un vilain jaloux, qui la tenait captive, dans cette tour, avec une servante pour toute société, et ne lui permettait de recevoir personne. Elle s'ennuyait beaucoup, dans sa tour, et aurait bien voulu en sortir; mais, le maître avait emporté les clefs et, jusqu'à son retour, il fallait rester sous le verrou. Il devait arriver, le lendemain matin.

— Je saurai bien aller jusqu'à vous, sans clefs, si vous le permettez, dit Guyon.

— Comment cela, à moins de vous changer en oiseau? Dans ce château, il n'entre jamais d'autre homme que mon mari, et si quelqu'un parvenait à y entrer, du reste, il n'en sortirait pas en vie.

— Nous verrons bien cela, dit Guyon.

Et il appliqua son Échelle contre la tour. Hélas! elle était trop courte. Mais, la dame et sa servante lui tendirent des rideaux, et il put ainsi arriver jusqu'à elles, à leur grande joie. Il y passa toute la nuit. Le lendemain matin, il partit, de bonne heure, par le même chemin par où il était venu. Comme il avait bien diverti la jeune dame et sa servante, à qui jamais pareille bonne fortune n'était arrivée, elles lui remplirent les poches d'or, de joyaux et de diamants, avant son départ.

Comme Guyon s'en allait tranquillement, emportant son Échelle sur l'épaule, il rencontra le seigneur, qui rentrait et qui lui dit, en passant:

— Vous paraissez bien chargé et bien fatigué, mon brave homme.

— Un peu, répondit-il; et ils continuèrent leur route, chacun de son côté.

Dès que le seigneur fut rentré au château, sa femme, qui ne savait rien, et qui n'avait jamais vu de près d'autre homme que son mari, s'empressa de lui raconter tout. Et voilà le seigneur furieux.

— Comment a-t-il pu pénétrer dans la tour?

— Avec un instrument qu'il appelle une Échelle.

— Et il a passé toute la nuit ici avec vous?

— Oui, et il nous a bien amusées; et, avant de partir, nous lui avons rempli les poches d'or, de joyaux et de diamants.

— Ah! malheureuse, que me dites-vous là? Donner encore mon or et mes diamants à celui qui m'a fait c... !

Et il était furieux, et trépignait et s'arrachait les cheveux.

— Je cours après lui, et si je l'attrape!...

— Ne lui faites de mal, je vous en prie, dit la femme, qui ne comprenait rien à cette fureur de son mari.

Celui-ci prit le meilleur cheval de son écurie, et le voilà lancé, à fond de train, à la poursuite de Guyon. Mais, Guyon, qui pensait bien qu'il serait poursuivi, regardait de temps en temps derrière lui, et, quand il l'aperçut, comme il se trouvait juste auprès d'une maison couverte d'ardoises, au bord de la route, il appliqua son échelle contre la maison, monta sur le toit et se mit à jeter à bas des ardoises, comme un couvreur qui répare un vieux toit. Arrivé devant la maison, le seigneur arrêta son cheval, et s'adressant à Yvon :

— Eh! couvreur, vous n'avez pas vu passer par ici un homme qui portait une Échelle sur l'épaule?

— Oui-dà! Monseigneur, il est passé, il n'y a qu'un instant.

— Quelle direction a-t-il prise ?

— Il a continué tout droit par là ; tenez, je le vois encore d'ici ; montez un peu et vous le verrez aussi.

Et Guyon descendit, et le seigneur, quittant son cheval, monta sur le toit. Mais, sitôt qu'il y fut, Guyon enleva l'Échelle, monta avec elle sur le cheval et partit au grand galop, laissant le seigneur jurer et tempêter, sur le toit.

Au bout d'un an et un jour, juste, les trois frères, montés sur de beaux chevaux et habillés comme des seigneurs, se retrouvèrent au carrefour d'où ils étaient partis, et où leur père les attendait.

Ils avaient fait fortune, tous les trois, avec le Chat, le Coq et l'Échelle, et ils se marièrent richement et firent bâtir trois beaux châteaux, un pour chacun d'eux, — et un quatrième, plus beau que les autres, pour leur vieux père (1).

Conté par Marguerite Philippe. — Septembre 1873.

(1) Il n'y a, à la rigueur, rien de bien merveilleux dans ce ce récit, et peut-être ai-je eu tort de le comprendre parmi mes *contes*, qui, généralement, ont un tout autre caractère et tiennent, par quelque côté, à la mythologie.





VII

LA PRINCESSE DE HONGRIE

Bez' a zo brema pell-amzer,
D'ar c'houlz m'ho devoa dennt ar ier.
Il y a de cela bien longtemps,
Quand les poules avaient des dents.

Il y avait une fois un roi en France, qui était bien malade, et aucun remède ne pouvait lui rendre la santé.

Il avait trois fils. Les deux aînés étaient beaux et vigoureux, et le troisième était laid de figure, bossu et boiteux.

Tous les médecins du pays avaient visité le vieux roi, mais en vain, de sorte que l'on disait qu'il n'y avait que la princesse de Hongrie qui eût remède à son mal. Mais, qui irait en Hongrie chercher le remède? L'aîné des princes dit qu'il était disposé à entreprendre le voyage. On lui donna de l'or à discrétion, avec le plus beau cheval des écuries royales et il partit.

Il arriva dans une ville, où il s'arrêta et perdit tout son argent et même son cheval, au jeu et dans les joyeuses compagnies. Il fit alors des dettes et, comme il ne pouvait pas les payer, il fut mis en prison et condamné à mort.

Au bout d'un an et un jour, comme il ne revenait pas et ne donnait pas de ses nouvelles, on le crut mort.

Le second prince partit alors à la recherche de son frère et du remède qui devait rendre la santé à son père.

Il arrive aussi à la ville où s'était arrêté son aîné et le voit conduire à la mort, au moment même où il arrivait. Il paye ses dettes et il est rendu à la liberté.

Les deux frères menèrent joyeuse vie, pendant que dura leur argent, et ne songèrent plus à leur père malade ni à la princesse de Hongrie.

Un an et un jour s'étaient encore écoulés, depuis le départ du second prince, et, comme il ne revenait pas et qu'on n'en recevait aucune nouvelle, le vieux roi avait le cœur plein de tristesse et il s'écriait dans sa douleur : « Hélas! il faut donc mourir! Mais, ce qui me désole le plus, c'est de voir que mes deux fils ne reviennent pas; ils auront sans doute trouvé la mort, en me cherchant la santé!... »

Son troisième fils, le bossu, pour lequel il n'avait aucune affection, lui dit alors :

— Laissez-moi partir, à mon tour, mon père.

— Partir où ? lui demanda le vieillard.

— A la recherche de mes frères et du remède de la princesse de Hongrie, mon père.

— Toi... fait comme tu l'es... Y songes-tu ?

— Mon père, laissez-moi partir, j'ai confiance et je crois que je réussirai mieux que mes frères.

— Après tout, pars si tu veux, et quand tu ne reviendrais pas, ce ne serait pas un grand mal.

Le bossu se met en route, léger d'argent et à pied. Il ne pouvait pas descendre, comme ses frères, dans les grands hôtels, et il logeait dans les plus modestes auberges ou dans les fermes, où il recevait l'hospitalité gratuitement.

Un jour, vers le coucher du soleil, après avoir marché toute la journée, il entra dans une pauvre hutte de terre, au bord de la route, pour demander à loger. Il y trouva une femme accablée de douleur, et entourée de cinq ou six petits enfants qui criaient : « Mère, du pain ! Mère, du pain ! »

— Que demandez-vous, mon brave homme ? lui dit-elle, car il était resté sur le seuil de la porte, immobile et silencieux, devant un pareil spectacle.

— Je cherche un logement pour la nuit, répondit-il, car je suis bien fatigué.

— Hélas! je suis bien pauvre, comme vous pouvez le voir; pourtant, comme vous ne trouverez aucune autre habitation par ici, ni riche ni pauvre, entrez, si vous voulez, pour ne pas passer la nuit dehors; je partagerai avec vous de bon cœur le peu que j'ai, du pain d'orge avec quelques pommes de terre, et de la fougère et des herbes sèches pour lit.

Il entra et s'assit sur un galet, auprès du feu. De l'eau chauffait dans un pot, pour tremper la soupe. Une odeur si puante infectait l'habitation, qu'il fut obligé de se boucher le nez et ne put s'empêcher de dire : — Comme ça sent mauvais ici !

— Hélas! répondit la femme, c'est le corps de mon pauvre homme qui pue de la sorte. Voilà plus de quinze jours qu'il est mort, et il est toujours là, au bas de la maison.

— Pourquoi donc ne le faites-vous pas enterrer ?

— Je n'ai pas d'argent, et le recteur (curé) dit qu'il ne l'enterra pas, sans être payé.

— Ah! l'homme sans cœur!... Combien lui faut-il donc?

— Cinq écus, hélas! et je n'ai pas cinq sous!

— Eh bien! ma pauvre femme, que cela ne vous inquiète plus; demain matin, j'irai moi-même trouver votre recteur et je le paierai pour rendre les derniers devoirs à votre mari.

Et il se leva et alla s'agenouiller devant le mort et dire une prière pour lui.

Le lendemain matin, de bonne heure, il alla trouver le recteur et lui donna cinq écus pour enterrer le mort, et autant pour dire une messe à son intention. Il assista à la messe et à l'enterrement, donna encore quelque argent à la pauvre veuve, en prenant congé d'elle, et se remit ensuite en route, la bourse plus légère, mais, le cœur content.

Il arriva bientôt à un carrefour et se trouva embarrassé de savoir quel chemin il devait prendre. Il y avait là une croix de pierre, comme on en voit dans presque tous les carrefours, et il s'assit sur la première marche, pour se reposer un peu et manger une galette de sarrasin que lui avait donnée la pauvre veuve. Un renard à queue blanche s'approcha familièrement de lui et dit :

— Donne-moi aussi un morceau.

— Oui, chère bête du bon Dieu, tu auras aussi ta part.

Et il donna un morceau de sa galette au renard, qui le mangea avec avidité, comme s'il n'avait rien mangé depuis plusieurs jours, et dit ensuite :

— Merci ! fils du roi de France, car je sais qui tu es et où tu vas : tu es le fils cadet du roi de France ; ton père est depuis longtemps malade, et

on lui a dit que la princesse de Hongrie, seule, possède un remède contre son mal. Tes deux frères aînés sont partis, l'un après l'autre, à la recherche de ce remède, mais, aucun d'eux n'est allé jusqu'en Hongrie. Tu sauras, plus tard, où ils sont, car ils vivent encore. Tu ne sais quel chemin tu dois prendre, au sortir de ce carrefour; suis-moi et je te conduirai jusqu'au château de la reine de Hongrie. Obéis-moi et fais exactement tout ce que je te dirai, et tu réussiras dans ton entreprise.

Et le renard marche ensuite dans la direction du soleil levant, et le prince le suit. Ils vont, ils vont, loin, toujours plus loin, et rien ne les arrête. Quand ils rencontrent de grandes landes ou des bois touffus et sans route tracée, le renard, avec sa queue, renverse les ajoncs et les broussailles, abat les arbres et trace un chemin praticable: quand ils rencontrent un bras de mer, un fleuve ou une rivière, le renard se jette à l'eau et nage, le prince lui prend la queue et ils abordent sans encombre à la rive opposée. Enfin, à force d'aller toujours droit devant eux, ils aperçoivent un jour, dans le lointain, un beau château.

— Tu vois là-haut, devant nous, un château où tu passeras la nuit, dit le renard au prince, et là on te dira ce que tu devras faire, pour te procurer le remède de la princesse de Hongrie. Tu

iras, seul, à ce château, où il ne t'arrivera pas de mal, et moi je vais te quitter, à présent. Mais, si tu as encore besoin de moi, — et tu en auras besoin, — en quelque lieu que tu te trouves, appelle-moi et j'arriverai aussitôt.

— Merci ! dit le prince, mais, avant de nous séparer, dites-moi encore qui vous êtes et ce qui me vaut votre protection.

— Je te le dirai plus tard ; au revoir !...

Et le renard s'en alla.

Le prince se dirigea, de son côté, vers le château, arriva facilement sous ses hautes murailles et frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt et il se trouva en présence d'une belle princesse, qui lui dit :

— Bonjour, fils cadet du roi de France.

— Je vous salue, belle princesse ; vous me connaissez donc ?

— Oui, je vous connais, et je sais aussi ce que vous venez chercher ici ; vous venez chercher un remède pour votre père, qui est malade. Ce n'est pas moi qui possède le remède, mais, ma sœur, qui demeure dans un autre château, à cinq cents lieues d'ici. Vous logerez, cette nuit, dans mon château, et demain matin, vous vous mettrez en route pour le château de ma sœur : entrez, et soyez le bienvenu, prince.

Le prince entra et soupa avec la princesse.

Elle était fort belle et lui plaisait beaucoup. Après le repas, ils jouèrent aux cartes, auprès du feu. Vers minuit, le prince témoigna le désir de se coucher. La princesse le conduisit à sa chambre, et, quand il fut dans son lit, elle le regarda tendrement et lui dit : — Comme vous êtes bien là, fils du roi de France, et que je vous trouve beau ! Je voudrais être couchée près de vous !

— Ne vous moquez pas de moi, princesse, lui répondit le bossu, car je sais bien que je ne suis pas beau ; je suis fatigué et j'ai envie de dormir.

— Oui, vous me préférez sans doute ma sœur, avant de l'avoir vue.

Et elle s'en alla, d'assez mauvaise humeur, et en fermant bruyamment la porte.

Le prince dormit bien et se leva, le lendemain, avec le soleil. Il déjeûna avec la princesse, qui lui dit, au moment de partir :

— Comme je vous l'ai déjà dit, il y a cinq cents lieues d'ici au château de ma sœur puînée, et le chemin n'est pas facile. Mais, voici une boule d'or qui vous conduira ; vous n'aurez qu'à la suivre et vous arriverez sans encombre auprès de ma sœur.

— Merci ! princesse, dit le prince, et il partit.

Quand il fut sorti de la cour, il posa sa boule à terre, et elle se mit à rouler d'elle-même et il la suivit. Ils vont, ils vont, toujours droit devant

eux, sans être arrêtés par aucun obstacle, et, à force d'aller, ils arrivent à un second château, plus beau que le premier. La boule heurta violemment à la porte. Une princesse d'une beauté merveilleuse paraît aussitôt à une fenêtre et dit trois fois : — Salut, petite boule de ma sœur aînée, je suis heureuse de te revoir ; quelle nouvelle m'apportes-tu ?

Et, apercevant le prince, elle lui dit aussi :

— Bonjour, fils cadet du roi de France ; soyez le bienvenu.

— Vous me connaissez donc, princesse ? demanda le prince.

— Oui, je vous connais et je sais aussi ce qui vous amène : vous venez chercher un remède pour votre père, qui est malade ; mais, ce n'est pas encore ici que vous trouverez ce remède, mais bien chez ma sœur cadette, qui demeure, à cinq cents lieues d'ici, dans un autre château, plus beau que le mien. Vous passerez la nuit ici, avec moi, et demain matin, vous vous remettrez en route vers le château de ma jeune sœur. Entrez, prince.

Le prince entra, sans se faire prier, et soupa avec la princesse, comme il l'avait fait avec sa sœur aînée. Après souper, ils jouèrent aussi aux cartes, près du feu, et, vers minuit, le prince demanda à aller se coucher. La princesse le con-

duisit à sa chambre, et, quand il fut dans son lit, elle lui dit, en le regardant tendrement : —
— Que vous êtes beau, jeune fils du roi de France, et que je voudrais être là, à vos côtés !

— Ne vous moquez pas de moi, princesse, lui dit le bossu, car je sais bien que je ne suis pas beau, et laissez-moi dormir tranquille, car je suis fatigué.

— Oui, répondit-elle avec dépit, vous me préférez ma jeune sœur, qui est plus belle que moi.

Et elle s'en alla aussi, de mauvaise humeur, et en fermant la porte bruyamment.

Le lendemain matin, le prince était encore sur pied, aussitôt le lever du soleil. Il déjeûna avec la princesse, qui lui donna, comme sa sœur aînée, une boule d'or pour le conduire jusqu'au château de sa sœur cadette, celle qui possédait le remède.

Il arriva au château de la troisième princesse, après une marche longue et pénible. Celle-ci était plus belle encore que ses deux sœurs, belle comme un soleil printanier, et elle dit à la boule d'or de sa sœur, en la voyant arriver, et jusqu'à trois fois :

— Salut, boule d'or de ma sœur puînée, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

Puis, se tournant vers le prince :

— Soyez-le bienvenu, fils cadet du roi de

France ; je sais ce que vous venez faire ici ; vous venez chercher un remède pour votre père, qui est malade.

— Vous dites vrai, princesse, répondit le prince ; c'est pour cela même que je viens.

— Eh bien ! vous êtes ici au but de votre voyage, car c'est moi qui possède le remède ; entrez et soyez le bienvenu.

Le prince entra dans le château, lequel était bien plus beau que les deux autres, comme la maîtresse en était aussi plus belle que ses deux sœurs. Il soupa avec la princesse, joua aussi aux cartes avec elle, après le repas, et, à minuit, elle le conduisit, sur sa demande, à sa chambre à coucher. Quand il fut au lit, elle lui dit comme ses sœurs :

— Comme vous êtes beau, prince, et que vous êtes bien là ! Je voudrais être à vos côtés !...

— Ne vous moquez pas de moi, princesse, répondit le bossu, car je sais que je ne suis pas beau.

— Je ne me moque pas de vous, prince, et je veux vous le prouver.

Et elle se coucha à côté de lui, et le prince, considérant qu'il était au terme de son voyage, la laissa faire.

Le bossu se trouvait si bien dans ce château, où l'on avait pour lui toutes les attentions pos-

sibles, et il était si amoureux de la princesse, qu'il ne songeait plus ni au remède ni au retour. Au bout de huit jours, il dit pourtant à la princesse :

— Si vous vouliez me donner le remède, à présent, princesse, je le porterais à mon père, qui l'attend avec impatience, et si vous ne voulez pas venir avec moi, je retournerai auprès de vous, dès que je le pourrai.

— Je n'irai pas avec vous dans votre pays, à présent, répondit la princesse, mais, je vous donnerai le remède ; allez vite le porter à votre père, et, au bout d'un an et un jour, vous me verrez arriver aussi et nous serons mariés et je resterai avec vous, dans votre pays. Vos deux frères aînés ne sont pas encore de retour à la maison ; vous les rencontrerez, sur votre route, dans une ville où ils mènent une vie désordonnée et ne songent plus à leur père. Quand vous arriverez dans cette ville, vous les verrez qui marchent à la potence, la corde au cou, car ils ont été condamnés à mort, à cause de leurs dettes et de leur conduite. Voici une épée enchantée (et elle lui présenta une épée) et quand vous en lèverez la pointe en l'air en criant : *Qui vive?* tous ceux qui la verront tomberont aussitôt à terre, sans vie. Vous délivrerez vos frères, avec cette épée, mais, pendant que vous voyagerez avec eux, pour retourner à la maison,

ils vous trahiront, par jalousie. Ils vous enlèveront le remède, vous jetteront dans un puits, où ils vous abandonneront, et iront dire à leur père et au vôtre qu'ils ont été en Hongrie, et qu'ils en rapportent le remède qui doit lui rendre la santé. Après leur départ, quand vous serez dans le puits, vous appellerez à votre secours le renard à queue blanche, qui déjà vous a été utile. Il arrivera aussitôt et vous retirera du puits. Vous reprendrez alors la route de votre pays, et, quand vous arriverez chez votre père, vous le trouverez en bonne santé et très satisfait de ses deux fils aînés, parce qu'il sera convaincu que ce sont eux qui ont été en Hongrie. Vous ne lui direz pas encore comment les choses se seront passées, c'est moi qui lui révélerai tout, quand j'arriverai.

Alors la princesse donna le remède au prince, et il prit congé d'elle et se mit en route.

Quand il arriva dans la ville où s'étaient arrêtés ses deux frères, il les vit qui allaient à la potence, en chemise, la corde au cou et les yeux bandés, au milieu d'une grande affluence de la population. Il les reconnut bien, fendit la foule pour arriver jusqu'à eux, et, dégaînant son épée enchantée, en leva la pointe en l'air en criant : *Qui vive?* A ces mots, tout le monde se détourna, vit l'épée et tomba mort à terre. Ses deux frères, seuls, restèrent debout et en vie, parce que, ayant

les yeux bandés, ils n'avaient pas vu l'épée. Le prince alla à eux, leur débanda les yeux et ils furent bien étonnés de le voir là, en vie, pendant que tout était mort autour d'eux.

— Retournons vite à la maison, leur dit-il, car notre père est bien inquiet de nous.

Pendant qu'ils cheminaient tous les trois ensemble, les deux aînés demandèrent au cadet :

— Où donc as-tu été ?

— En Hongrie, répondit-il.

— Et tu rapportes le remède qui doit rendre la santé à notre père ?

— Oui, j'ai le remède.

— Ce n'est pas vrai, ou, si tu l'as, fais-le voir.

— Le voici !

Et il tira de sa poche et leur fit voir une petite fiole de verre bleu remplie d'une liqueur limpide et claire.

Ils devinrent jaloux de leur cadet et conçurent le projet de lui enlever le remède et de se défaire de sa personne. Ils n'avaient qu'un cheval pour eux trois et ils le montaient, chacun à son tour. Comme le cadet était sur le cheval, les deux autres marchaient à quelque distance derrière et combinaient l'exécution de leur projet criminel. Ils arrivèrent à un puits, au bord de la route, et s'y arrêtèrent, pour se désaltérer et se reposer un peu. Les deux frères aînés se penchèrent sur l'ou-

verture du puits et s'écrièrent : — Oh! le beau diamant qui est au fond du puits! Viens voir, frère, jamais tu n'as rien vu d'aussi beau.

Le cadet se pencha aussi sur l'ouverture du puits et ses deux aînés le précipitèrent dedans, après lui avoir enlevé la fiole qui renfermait l'eau merveilleuse. Ils montèrent alors tous les deux sur le cheval, et partirent au galop.

Mais laissons-les, pour un moment, nous les retrouverons plus tard.

Heureusement que l'eau n'était pas profonde dans le puits et le prince n'eut pas grand mal. Il ne perdit pas la tête et se rappela la recommandation du renard à queue blanche. Il l'appela par trois fois :

> Renard à la queue blanche, accours,
> J'ai grand besoin de ton secours.

Et presque aussitôt il entendit, à l'ouverture du puits, une voix qui lui demandait :

— Que puis-je faire pour vous, fils cadet du roi de France?

— Au nom de Dieu, répondit-il, retirez-moi de ce puits, où j'ai été jeté par mes frères.

— Soyez sans inquiétude, dit le renard, je vais vous faire sortir de là.

Et il descendit dans le puits sa queue, qui s'allongea jusqu'au prince, et dit :

— Prenez ma queue, prince, et tenez bon.

Le prince prit la queue, et fut ainsi retiré du puits.

Le renard lui parla alors de la sorte : — A présent, vous ne me reverrez plus, mais aussi vous n'aurez plus besoin de mon secours. Je suis l'âme du pauvre mort que le recteur de sa paroisse refusait d'enterrer, parce que ma femme n'avait pas d'argent à lui donner. Vous avez payé pour me faire rendre les derniers devoirs et m'avez ainsi délivré, et c'est pour reconnaître ce service que je vous suis venu en aide, quand vous vous êtes trouvé en danger. Au revoir, à présent, jusques aux joies éternelles.

Et le renard disparut alors.

Mais, laissons au cadet le temps de revenir chez son père, et, pendant ce temps, occupons-nous un peu de ses deux aînés.

En arrivant au palais de leur père, ils coururent à sa chambre en criant : — Réjouissez-vous, père ! nous vous apportons le remède de la princesse de Hongrie ! Voici la vie et la santé !

Et ils lui remirent entre les mains la fiole qui renfermait l'eau merveilleuse. Le vieux roi s'en frictionna toutes les parties du corps, et se trouva aussitôt guéri et rajeuni. Et le voilà heureux et enchanté de ses deux aînés.

Quant au pauvre bossu, personne ne s'inquié-

tait de ce qu'il était devenu. Un jour pourtant, le roi demanda à ses deux aînés :

— N'avez-vous pas rencontré aussi, quelque part sur votre chemin, votre frère cadet ?

— Non, père, nous ne l'avons pas vu ; où donc est-il allé ?

— Il a voulu partir aussi pour la Hongrie.

— Voyez donc ! lui !... Nous n'avons entendu parler de lui, nulle part.

Et on ne parla plus du pauvre bossu.

Cependant il continuait patiemment sa route et finit par arriver aussi, quelque jour. Et voilà les deux princes aînés bien embarrassés, car ils espéraient bien ne plus jamais le revoir.

— Bonjour, mon père, me voici de retour, dit-il, en se présentant devant le vieux roi.

— Ah ! te voilà aussi, toi !... Je croyais bien ne plus ne te revoir, car tes deux frères, qui arrivent de la Hongrie, n'ont pu me donner aucune nouvelle de toi.

— Vraiment ?... Mais, je suis heureux de vous retrouver en bonne santé, mon père.

— Oui, me voici aujourd'hui aussi bien portant que je le fus jamais, grâce au dévouement de tes deux aînés, qui, au prix de beaucoup de mal et d'épreuves de toute sorte, m'ont rapporté le remède merveilleux de la princesse de Hongrie. Voilà deux fiers hommes, ceux-là ! S'il

m'avait fallu attendre ce service de toi, j'aurais attendu longtemps encore.

— Peut-être, mon père; mais, peu importe à qui vous devez votre rétablissement, je suis heureux de vous voir dans cet état.

Le pauvre cadet retourna, comme devant, à la cuisine avec les domestiques, et on ne parla plus de lui.

Ses deux frères étaient tous les jours à la chasse et en partie de plaisir, et passaient leurs nuits au jeu ou à courir la ville, en joyeuse compagnie, insultant et rossant les habitants, et les plaintes pleuvaient contre eux au palais; mais, le roi n'y faisait aucune attention.

Un jour, arriva à la cour, dans un carrosse tout doré, une belle princesse que personne ne connaissait, et qui demanda à parler au roi.

Le vieux monarque s'empressa de venir la recevoir.

— Salut, lui dit-elle, roi de France.

— Salut, jeune et charmante princesse, répondit-il, je suis votre humble serviteur.

— Je suis la princesse de Hongrie, et je viens, comme je l'avais promis, au bout de l'an et jour, pour épouser celui de vos fils qui est venu jusqu'à chez moi, chercher le remède à qui vous devez la santé, et qui m'a rendue mère, avant de partir.

— Je vous suis très obligé, princesse, dit le roi en saluant profondément, et grande est ma reconnaissance pour le précieux service que vous m'avez rendu. Tout ce que je possède est à votre disposition, et je suis très honoré que vous consentiez à épouser un de mes fils, deux princes remarquables par la beauté, l'esprit, le courage et mainte autre qualité.

— Mais, n'avez-vous pas trois fils, sire?

— Non, princesse, je n'en ai que deux.

— Dites-moi bien la vérité, je vous prie.

— J'ai trois fils, si vous voulez, car vous devez tout connaître; mais, un d'eux ne compte pas; c'est un pauvre enfant laid, contrefait, peu intelligent, et je n'oserais le présenter à une princesse aussi belle et spirituelle que vous l'êtes.

— Je veux les voir tous les trois, sire, et voici comment je désire que vous me les présentiez : faites préparer un grand repas et invitez-y toute la cour, les principales autorités du royaume et aussi quelques personnes du peuple. Vos trois fils y seront aussi, bien entendu, et vous me les présenterez, à la fin du festin, devant tous les convives, et je ferai alors mon choix.

On prépara donc un festin magnifique, et des invitations nombreuses furent envoyées dans tous les rangs de la société. Les deux princes aînés furent placés à table vis-à-vis de la princesse, tout

brillants de beaux habits et de riches parures, tandis que le cadet était relégué au plus bas de la table, vêtu comme un valet.

Vers la fin du repas, le vieux roi prit la parole et dit :

— Maintenant, princesse, avant de quitter la table, je vais faire passer mes fils devant vous, afin que vous fassiez votre choix.

Le prince aîné passa le premier, infatué de sa personne, fier de ses beaux habits et en se dandinant et souriant gracieusement à la princesse.

La princesse le laissa passer, sans faire attention à lui.

Son désappointement fut grand.

— La princesse ne l'a pas retenu, se dit le puîné, tout joyeux, c'est qu'elle ne veut pas de lui : c'est donc moi qui serai son mari.

Et il passa, à son tour, mais, sans plus de succès que son frère, ce qui étonna fort tous les assistants.

— Eh bien ! princesse, votre choix est-il arrêté ? demanda le roi.

— Faites passer aussi votre troisième fils, sire, répondit-elle.

— A quoi bon, princesse, car celui-là n'a aucune chance de vous plaire, laid et contrefait comme il est ?

— Qu'importe ? Je tiens à le voir, sire.

Et le bossu passa aussi, et tous les assistants riaient de sa tournure et de sa triste mine. Mais, ils ne riaient et ne plaisantaient plus, quand ils virent que la princesse le retint et lui tendit la main en disant :

— Voici, sire, celui de vos trois fils qui a été en Hongrie et vous en a rapporté le remède à qui vous devez la vie et la santé; c'est lui que je veux pour époux, et non aucun autre. Apportez l'enfant, afin que son grand-père puisse le voir et l'admirer, dit-elle ensuite, en s'adressant à la nourrice, qui était venue avec elle de la Hongrie.

Et la nourrice disparut un instant et revint aussitôt avec un enfant mâle, superbe et tout souriant. La princesse le prit dans ses bras et le présenta au roi, en disant :

— Voici votre petit-fils, sire ; qu'en dites-vous ?

Le roi embrassa l'enfant, qui lui tendait les bras, et le trouva superbe, comme tout le monde.

La princesse prit alors un couteau sur la table et le plongea dans le cœur du prince cadet, qui tomba mort à ses pieds. Tous les assistants poussèrent un cri d'horreur.

Elle découpa le corps en menus morceaux, qu'elle rassembla dans un tas et arrosa de quelques gouttes de son eau merveilleuse.

Aussitôt, on vit apparaître sur la place un

beau et vigoureux jeune homme, qui n'était ni bossu ni boiteux.

— Voici votre fils cadet, sire, mon mari, — dit la princesse, en le prenant par la main et le présentant au roi, stupéfait de ce qu'il voyait.

Le mariage de la princesse de Hongrie avec le prince cadet, ainsi transformé, fut célébré, dans les huit jours, et il y eut à cette occasion de grands festins et des fêtes magnifiques.

Le vieux roi mourut peu après, et le cadet lui succéda sur le trône.

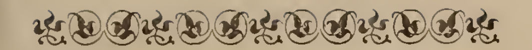
Et les deux princes aînés, que devinrent-ils ?

Je n'en sais rien. Les uns disent qu'ils furent jetés dans une fournaise ardente, et d'autres prétendent qu'on ne leur fit pas de mal et que le cadet et la princesse leur pardonnèrent et leur donnèrent même de hautes charges à la cour (1).

Conté par Droniou, meunier au moulin de la Haye, en Plouaret. — Décembre 1868.

(1) Ce conte pourrait aussi bien entrer dans le cycle de la *Recherche de la Princesse aux cheveux d'or.*





VIII

LE PERROQUET SORCIER

Il y avait une fois une pauvre veuve qui avait trois fils. Les trois gars allaient tous les jours chercher leur pain, de porte en porte, et la mère restait à la maison, à filer. Ils avaient beaucoup de peine à vivre, tous les quatre.

Ils dirent un jour à leur mère :

— Mère, si vous voulez nous le permettre, nous irons voyager au loin, bien loin, et quand nous reviendrons, nous serons riches et nous vous apporterons beaucoup d'argent.

— Jésus ! mes pauvres enfants, vous êtes bien jeunes pour voyager, Bihanic surtout (c'était le cadet), et je crains qu'il ne vous arrive malheur.

— Bah ! mère, dit Bihanic, n'ayez pas tant de souci de moi ; je me tirerai d'affaire, aussi bien que mes frères, car, quoique petit, je ne suis pas peureux, ni bête.

— Eh bien, mes pauvres enfants, allez alors, à la grâce de Dieu. Voici six réales (trente sous) pour chacun de vous; c'est tout mon trésor.

Les trois frères firent leurs adieux à leur mère et partirent ensemble.

Après avoir marché pendant trois jours, ils arrivèrent, vers le soir, sous les murs d'un château, au milieu d'un grand bois. Ils frappèrent à la porte. Elle s'ouvrit.

— Que cherchez-vous, mes enfants? leur demanda le portier.

— Nous voudrions loger, pour la nuit seulement.

— Hélas! mes pauvres enfants, vous ne pouviez tomber plus mal. Ce château est habité par trois géants et six géantes, dont trois vieilles et trois jeunes, leurs filles, et tout chrétien qui entre ici est dévoré par eux.

— Allons-nous-en, bien vite! dirent les deux aînés.

— Ma foi! répondit Bihanic, si nous devons être mangés, peu importe que ce soit par des géants ou des loups; le bois est rempli de bêtes féroces, et nous n'en sortirons pas vivants, si nous y passons la nuit; entrons donc, et nous verrons ensuite.

Ils entrèrent. En arrivant dans la cuisine, ils y virent un homme qui rôtissait à la broche, et une vieille géante qui était là leur dit:

— Soyez les bienvenus, mes enfants! Approchez-vous du feu, vous avez l'air d'avoir froid.

Les deux aînés se mouraient de peur, et voulaient s'en aller. Bihanic alla s'asseoir sur un escabeau, au coin du foyer, et ils firent comme lui. Quand le souper fut prêt, les autres géants et géantes arrivèrent, regardèrent les enfants avec des yeux de convoitise et en se disant tout bas :

— Voilà un bon déjeûner pour demain matin! Puis, ils s'assirent à table et invitèrent les trois frères à y prendre place aussi. Le plus âgé des géants découpa l'homme rôti et donna sa part à chacun. Les géants et les géantes mangèrent avec gloutonnerie et se léchaient les doigts et les babines en regardant les enfants, avec des yeux qui les faisaient trembler.

Bihanic faisait bonne contenance et feignait de manger, mais, ses deux frères étaient d'une pâleur mortelle et pleuraient.

— Tu m'as l'air d'un gaillard, toi, dit le vieux géant à Bihanic; j'aime ton air décidé; veux-tu rester ici avec nous?

— Je le veux bien, répondit l'enfant.

— Eh bien, viens que je te fasse voir mon château, avec toutes les belles choses qui y sont. Voilà d'abord un Perroquet (et il lui montrait un beau Perroquet, sur son perchoir), qui n'a pas

son pareil au monde : il me tient au courant de tout ce qui se passe au château.

Ils se rendirent à l'écurie.

— Voici un dromadaire, qui fait cent lieues à l'heure et qui devance à la course tous les animaux ; il dépasse même les oiseaux ; rien ne peut lui échapper.

Puis, lui montrant du doigt une haute tour :

— J'ai une escarboucle, que je dresse sur le sommet de cette tour, quand la nuit est sombre, et qui éclaire à sept lieues à la ronde, comme le soleil en plein midi. J'ai encore nombre de choses merveilleuses, que je te ferai voir plus tard ; reste avec moi et tu t'en trouveras bien ; rien ne te manquera ici. Quant à tes frères, nous les mangerons, demain matin, à déjeûner.

Bihanic et ses frères furent ensuite conduits à la même chambre à coucher. Dans la chambre située au-dessous de la leur, couchaient les trois jeunes géantes, et ils les entendaient qui disaient :

— C'est pitié de faire mourir ces trois jeunes garçons ; ils sont si gentils !

— Le plus jeune, surtout, m'intéresse beaucoup, dit la seconde.

— Oui, mais quel excellent déjeûner nous en ferons demain ! dit la troisième.

— Entendez-vous ?... dit Bihanic à ses frères ;

il faut trouver le moyen de nous tirer d'un si mauvais pas.

Bientôt ils entendirent les géantes ronfler. Bihanic, avec son couteau, enleva alors une planche du plancher, descendit dans la chambre des géantes, et, avec un grand sabre qu'il trouva là, il leur coupa le cou à toutes les trois. Puis, ses frères le hissèrent dans leur chambre, au moyen de leurs draps de lit.

— Déguerpissons, à présent, dit-il, et promptement et sans bruit !

Et ils descendirent, en nouant leurs draps ensemble. Un d'eux, l'aîné, tomba et se cassa la jambe. Les deux autres l'emportèrent et le déposèrent dans la première maison qu'ils trouvèrent, en recommandant de le bien soigner et promettant de payer généreusement. Puis, ils partirent et prirent la route de Paris.

Le lendemain matin, le grand géant, étonné de ne pas voir descendre les trois jeunes géantes, à l'heure ordinaire, monta à leur chambre. En les voyant mortes et baignant dans leur sang, il se mit à pousser des cris épouvantables. Les autres géants et les géantes accoururent et crièrent et hurlèrent avec lui. Tous les animaux en furent effrayés, à plus d'une lieue à la ronde.

Le grand géant alla consulter son Perroquet.

Beau Perroquet, dans mon château,
Que se passe-t-il de nouveau ?

Le Perroquet répondit :

— C'est Bihanic, le plus jeune des trois frères que vous avez logés, cette nuit, qui a fait le coup.

— Où est-il ?

— Il n'est plus dans le château, il est parti avec ses frères.

— Ah ! le misérable ! si je l'attrape !...

Et les trois géants de leur donner la chasse ; mais, c'était trop tard.

Bihanic et son frère, en arrivant à Paris, allèrent tout droit au palais du roi, et y demandèrent du travail. Bihanic fut employé à sarcler, dans le jardin, et l'autre, à fendre du bois pour la cuisine.

Le roi, en se promenant dans ses jardins, remarqua un jour Bihanic, et, lui trouvant une mine éveillée et l'air intelligent, il lui adressa la parole, l'interrogea sur ses parents, son pays, et ses réponses l'intéressèrent. Le lendemain, il vint encore causer avec lui et en fut si satisfait, qu'il le prit pour valet de chambre. A partir de ce moment, Bihanic accompagnait partout le roi, la reine et leur fille, une princesse d'une beauté remarquable.

Un jour, il leur raconta son aventure, dans le château des géants, ce qui les intéressa beaucoup et leur donna une haute opinion de son intelligence et de son courage. Il leur parla du Perroquet Sorcier, du dromadaire, qui faisait cent lieues à l'heure, et de l'escarboucle, qui éclairait, la nuit, comme le soleil, en plein jour. La jeune princesse écoutait tout cela, émerveillée, et elle dit à son père :

— Je voudrais bien, mon père, avoir le dromadaire du château des géants.

— Votre désir est déraisonnable, ma fille, répondit le vieux monarque ; cela est impossible.

— Peut-être, mon père ; demandez à Bihanic.

— Pensez-vous, Bihanic, qu'il soit possible d'enlever le dromadaire du château des géants ?

— C'est bien difficile et bien périlleux, sire ; pourtant, pour faire plaisir à la princesse, je suis prêt à tenter l'épreuve, à la condition que vous me fournirez ce que je vous demanderai.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai, si c'est en mon pouvoir.

— Eh ! bien, donnez-moi la charge d'un mulet d'or, et je tenterai l'entreprise.

— Vous l'aurez, répondit le roi.

Le lendemain matin, Bihanic se mit en route, avec son mulet chargé d'or. Il se rendit d'abord à la maison où était resté son frère aîné, blessé.

— Comment va mon frère? demanda-t-il.

— Il va assez bien, grâce à Dieu ! lui répondit-on ; bientôt il sera complètement rétabli.

Il laissa tout son or à son frère et aux bonnes gens qui avaient pris soin de lui, chargea son mulet d'eau-de-vie et de cassis, et continua sa route. Il arriva, vers le soir, au château des géants et y demanda à loger.

— Passez votre chemin, mon ami, lui répondit le portier, qui ne le reconnaissait pas ; ici on ne loge plus personne, depuis que Bihanic y a passé.

— Que vous a donc fait ce mauvais garnement de Bihanic?

— Passez votre chemin, vous dis-je !

Et le portier, sans plus parlementer, allait fermer le guichet, quand Bihanic lui dit :

— Écoutez donc un peu, l'ami; j'ai ici toutes sortes de bonnes liqueurs; buvons un coup et causons.

Et il lui présenta un verre d'eau-de-vie. Le portier l'avala d'un trait, puis un second, un troisième et maints autres. L'eau-de-vie épuisée, il traita de même le cassis. Enfin, il en but tant, qu'il se trouva bientôt ivre-mort. Alors, Bihanic entra facilement. Il courut tout droit à l'écurie, monta sur le dromadaire, partit et fut bien vite rendu à Paris.

Le lendemain matin, quand le géant se leva, il alla, comme d'habitude, consulter son Perroquet.

> Beau Perroquet, dans mon château,
> Que se passe-t-il de nouveau ?

— Bihanic est encore venu au château, cette nuit, et il a enlevé le dromadaire !

Et le géant de courir aussitôt à l'écurie, en tempêtant et en maudissant Bihanic. Le dromadaire n'y était plus ! Et de courir après Bihanic ; mais en vain, Bihanic était déjà loin.

Huit jours après, la princesse dit à son père :

— Je voudrais bien avoir l'escarboucle du château des géants, mon père. On la placerait, la nuit, quand il ferait sombre, sur la plus haute tour, et nous pourrions nous promener dans les jardins, comme en plein jour.

— Et comment veux-tu, mon enfant, répondit le roi, que nous puissions nous procurer cette merveille ?

— Il faut dire à Bihanic de nous l'aller quérir, mon père. Pourquoi ne nous apporterait-il pas l'escarboucle, puisqu'il est déjà venu à bout de nous procurer le dromadaire ?

Le roi fit appeler Bihanic et lui dit :

— Grâce à vous, Bihanic, je possède dans mes

écuries le dromadaire du château des géants, et je vous en suis obligé. Si vous pouviez, à présent, me procurer leur escarboucle merveilleuse, vous feriez grand plaisir à ma fille et à moi aussi.

— Ah! sire, répondit Bihanic, si vous saviez comme ce que vous me demandez là est difficile! Mais, il n'est rien de si difficile que je ne sois résolu à tenter pour vous et la princesse votre fille. Donnez-moi deux mulets chargés d'or, et je partirai demain.

Le roi lui accorda ce qu'il demandait, et il se mit en route. Il passa encore par la maison où était son frère aîné, et y laissa, comme l'autre fois, tout son or et un de ses mulets. Il chargea sur le dos de l'autre un sac rempli de sel, et partit avec lui. Il arriva devant le château, un peu avant le coucher du soleil, et se tint caché dans le bois, en attendant que la nuit fût venue. Quand il jugea le moment opportun, il monta sur un grand chêne, qui touchait aux murs du château, puis, de l'arbre, il passa sur le toit et enfin sur le haut de la cheminée. Il avait enroulé autour de son corps l'extrémité d'une corde dont l'autre bout était attaché au sac de sel, resté en bas. Il tira alors le sac à lui, le déchargea dans la cheminée, et le sel alla tomber dans une grande marmite, qui était sur le feu, dans la cuisine, et où cuisait le souper des géants.

La géante chargée de la cuisine était sortie, pour le moment. Quand elle rentra, elle goûta le bouillon, avant de tremper la soupe, et le trouva trop salé, ce qu'elle ne pouvait s'expliquer. Les deux autres géantes arrivèrent, un instant après, goûtèrent aussi le bouillon et s'écrièrent :

— C'est salé en diable! Il faut préparer d'autre bouillon, vite!

— Mais, il n'y a pas d'eau dans la maison, dit la première.

— Allons toutes les trois en chercher, à la fontaine, répondirent les deux autres.

Elles montèrent l'escarboucle au haut de la tour, pour les éclairer, car la nuit était sombre, puis elles se rendirent à la fontaine, portant chacune sur la tête une barrique défoncée par un bout. Comme elles s'en revenaient, Bihanic, qui avait réussi à monter sur la tour, s'empara de l'escarboucle et la mit dans le sac à sel. Une grande obscurité se fit aussitôt, et les géantes, n'y voyant plus, se heurtaient contre les arbres et roulaient à terre avec leurs barriques pleines d'eau. Elles arrivèrent enfin au château, avec beaucoup de mal, fort en colère et sans eau.

— Qui a enlevé l'escarboucle du haut de la tour? demandèrent-elles aux géants.

— Nous n'en savons rien, répondirent-ils.

Le grand géant alla consulter son Perroquet.

Beau Perroquet, dans mon château,
Que se passe-t-il de nouveau ?

— Bihanic est encore venu au château, répondit le Perroquet, et il a volé l'escarboucle et est parti avec.

Les géants hurlèrent et beuglèrent de colère, et firent un vacarme épouvantable. Ils essayèrent de courir après le voleur, mais, comme l'obscurité était profonde, dans le bois, ils se heurtaient contre les arbres, roulaient à terre, et il leur fallut renoncer à la poursuite.

Quand Bihanic arriva à Paris, avec l'escarboucle, il fut acclamé par la population. Le roi et la princesse ne se possédaient pas de joie. Il y eut un grand festin, à la cour, puis, le soir, un grand bal, et le palais, les jardins et toute la ville étaient éclairés, comme en plein midi, par l'escarboucle, placée sur la plus haute tour. Toutes les nuits, quand il faisait sombre, on l'y mettait et elle éclairait toute la ville, et épargnait aux habitants les frais de luminaire. On venait de tous côtés pour admirer cette merveille, et les rois et les princes étrangers affluaient à la cour et aspiraient à la main de la princesse.

Celle-ci dit encore à son père, au bout de quelque temps :

— Si vous aviez, à présent, mon père, le Per-

roquet des géants, vous auriez à votre cour les trois plus grandes merveilles du monde. Bihanic, qui vous a déjà procuré le dromadaire et l'escarboucle, est bien homme à vous apporter aussi le Perroquet.

— C'est vrai, ma fille ; mais, comment récompenser ce garçon de tout ce qu'il aura fait pour nous ?

— En lui donnant ma main, mon père, mais, seulement quand nous tiendrons le Perroquet.

Et Bihanic fut encore envoyé à la conquête du Perroquet Sorcier, avec promesse de la main de la princesse, s'il réussissait. Il part avec trois mulets chargés d'or, qu'il laisse encore aux gens qui avaient pris soin de son frère, à présent complètement rétabli, et il se dirige vers le château, triste et soucieux. — Comment m'y prendre ? se disait-il ; je crains bien de ne pas en revenir, cette fois ; mais, aussi, quand je songe à la princesse !... Bast ! à la grâce de Dieu, après tout !

Il entre dans le bois qui entoure le château ; il y voit un jeune pâtre, qui garde les moutons des géants ; il va à lui et lui dit :

— Va me chercher un peu de feú, au château, pour allumer ma pipe, et je te donnerai un écu de six livres.

L'enfant prend l'argent et court au château. Pendant ce temps-là, Bihanic s'empare d'un des

moutons du troupeau, le plus garni de laine, l'emporte au fond du bois, le tue, l'écorche, et puis, vers le soir, s'étant couvert de sa peau, il se mêle au troupeau et entre avec lui dans le château, à l'insu du pâtre et du portier.

Le grand géant, avant de se coucher, alla consulter son Perroquet (car il le consultait, à présent, soir et matin) :

> Beau Perroquet, dans mon château,
> Que se passe-t-il de nouveau ?

— Bihanic est encore dans le château, répondit le Perroquet.

— Encore!... Où donc est-il, le misérable?

— Dans la bergerie, caché sous la peau d'un mouton, qu'il a tué et écorché, dans le bois (1).

Le géant courut à la bergerie et se mit à tâter les moutons, l'un après l'autre. Bihanic sut l'éviter, et, comme il ne trouvait pas ce qu'il cherchait, il alla encore consulter son Perroquet et lui dit :

— Je ne le trouve pas, dans la bergerie.

— Il y est pourtant : cherchez bien, et vous le trouverez.

Et il retourna aux moutons, donna l'ordre au

(1) On dirait un souvenir du stratagème employé par Ulysse pour sortir de la caverne de Polyphème, dans l'Odyssée.

pâtre de les faire sortir un à un, et, à mesure qu'ils passaient le seuil de la porte, où il se tenait, il les examinait et les tâtait. Ils étaient sortis presque tous, lorsque la peau d'un d'eux lui resta entre les mains.

— Ah ! je te tiens ! cria-t-il.

— Hélas ! c'en est fait de moi, cette fois ! pensa Bihanic, en se sentant serrer fortement les côtes.

Le géant le porta à la cuisine.

— Voici enfin ce coquin de Bihanic, dit-il, en le montrant aux autres géants et aux géantes ; il ne nous jouera plus de tours. A quelle sauce le mangerons-nous ?

— Il faut le mettre à la broche, répondirent les autres.

On le mit tout nu, on le ficela comme un poulet et on le jeta dans un coin de la cuisine, en attendant le moment de l'embrocher. La cuisinière, restée seule, se plaignit de manquer de bois.

— Desserrez un peu mes liens et j'irai vous en prendre, belle cuisinière, lui dit Bihanic.

Comme il la flattait, en l'appelant belle et aimable, elle se laissa toucher, et défit les liens. Mais, aussitôt Bihanic, saisissant une cognée, qui servait à fendre le bois, et qu'il aperçut dans un coin de la cuisine, en déchargea un grand coup

sur la tête de la géante et la fendit en deux. Elle tomba morte à ses pieds. Il courut alors au Perroquet, le mit dans son sac et partit.

Quand le géant revint à la cuisine, pour voir si le rôti était cuit à point, et qu'il vit sa femme morte et baignant dans son sang et le Perroquet disparu, il se mit à beugler et à hurler comme une bête fauve. Les autres géants et les géantes accoururent, et ce fut alors un bruit et un vacarme infernal.

Quand Bihanic arriva à Paris, avec le Perroquet, le roi en fut si content, qu'il lui sauta au cou pour l'embrasser et lui dit :

— Vous n'avez pas votre pareil au monde, Bihanic, et je suis heureux de vous donner la main de ma fille et de vous avoir pour gendre. Pourtant, avant de célébrer le mariage, je voudrais voir les géants et les géantes morts, car je ne vivrai pas tranquille, pendant qu'ils seront en vie; je crains leur vengeance.

— S'il ne vous faut que cela, sire, répondit Bihanic, vous serez satisfait. Faites-moi faire un carrosse tout en fer, très solide, et dont les portières se refermeront d'elles-mêmes sur quiconque y entrera, sans qu'il puisse les ouvrir, quelle que soit sa force; donnez-moi ensuite six bons chevaux pour y atteler, et je me charge du reste.

Le roi lui promit ce qu'il demandait.

Quand le carrosse eut été confectionné, dans les conditions voulues, Bihanic y fit atteler six chevaux, monta sur le siège du cocher, fouetta et partit pour le château des géants. Arrivé dans le bois, il entrouvrit les portières, monta sur un chêne dont les branches s'étendaient au-dessus du carrosse, et attendit.

Tôt après, quand ils eurent dîné, les trois géants et les deux géantes vinrent se promener dans le bois.

— Voyez-donc le beau carrosse qui est là-bas! s'écria le premier qui vit le carrosse en fer; à qui donc peut-il être? Allons voir.

Et ils y coururent.

— Les portières sont entr'ouvertes... Il n'y a personne!... Comme on doit être bien là-dedans!... Entrons-y, puisque personne ne vient.

Et ils entrèrent tous les cinq dans le carrosse. Aussitôt les portières se fermèrent avec bruit; Bihanic descendit de son arbre, monta sur le siège du cocher, fouetta les chevaux et partit, au grand galop, vers Paris. Il fallait entendre les cris, les hurlements et le vacarme d'enfer que faisaient les prisonniers, dans leur prison de fer! Tout fuyait, saisi de terreur, sur leur passage, hommes et bêtes.

Quand le carrosse arriva dans la cour du palais du roi, on entassa dessus vingt-quatre charre-

tées de fagots, puis on y mit le feu, et les géants et les géantes furent réduits en cendres.

Bihanic se maria alors à la princesse, et il l'avait bien mérité !

Sa mère et ses deux frères furent aussi de la noce, puis ils restèrent à la cour, et ils vécurent tous heureux ensemble.

Les fêtes et les festins durèrent quinze jours entiers, et je pense qu'il y avait là autre chose que des pommes de terre cuites à l'eau et de la bouillie d'avoine, qui font mon régal de tous les jours.

Conté par une vieille mendiante, de Plouaret. — Décembre 1868 (1).

(1) Ce conte rappelle le *Petit Poucet* de Perrault. Dans Perrault, le Petit Poucet se fait remettre par l'Ogresse les bottes de sept lieues de l'Ogre et *tout ce qu'il a vaillant*, dans son château. Ici, le héros lui enlève le Dromadaire, l'Escarboucle et le Perroquet Sorcier, par son courage, son adresse et son industrie, et je crois que c'est là la forme primitive. *Le géant Goulaffre*, de mon recueil de *Contes Bretons* (Quimperlé, Clairet, 1870), est une version de ce même conte, avec des variantes curieuses.

Le Perroquet Sorcier me semble une forme de *l'Oiseau de la Verité*, que l'on trouve dans d'autres contes bretons, et même de *La Princesse aux Cheveux d'Or*, dont la vue seule suffit pour guérir et rajeunir le vieux roi. A comparer encore avec le conte des *Mille et une Nuits : Histoire des deux sœurs jalouses de leur cadette*, etc.



VIII

PERSONNAGES ET ANIMAUX

FABULEUX ET APOCRYPHES

(NAINS, MORGANS, SERPENTS A SEPT TÊTES, OGRES, SATYRES, MERLIN, FEMMES VOLANTES, SIRÈNES, ETC.)





I

LES DEUX BOSSUS ET LES NAINS

Il y avait une fois deux bossus, Nonnic et Gabic, deux amis.

Ils étaient tailleurs de leur état, et, chaque matin, ils allaient en journée, chacun de son côté, dans les fermes et les manoirs du pays.

Un soir que Nonnic revenait, seul, de son travail, comme il passait sur la lande de Penn-an-Roc'hou, non loin du bourg de Plouaret, il entendit de petites voix grêles qui chantaient :

Lundi, mardi et mercredi....

— Qui est-ce qui chante donc de la sorte ? se demanda-t-il.

Et il s'approcha, tout doucement. Il faisait un

beau clair de lune, et il vit les *Danseurs de nuit,* — qui sont des nains, — qui dansaient en rond et chantaient, en se tenant les mains. Un d'eux chantait le premier :

Lundi, mardi et mercredi....

Puis les autres reprenaient ensemble :

Lundi, mardi et mercredi....

Et c'était tout. Nonnic avait souvent entendu parler des Danseurs de nuit, mais, il ne les avait jamais vus, et il se cacha derrière un rocher, pour les observer. Il fut vite découvert et pris au milieu du cercle. Et les nains de danser de plus belle, en tournant autour de lui et en chantant toujours :

Lundi, mardi et mercredi....

Et ils disaient au bossu : — Danse et chante aussi avec nous.

Nonnic n'était pas timide, et il entra dans la danse et chanta avec eux :

Lundi, mardi et mercredi....

Mais, comme ils répétaient toujours ces trois mots, sans plus, il dit :

— Et après ? Votre chanson est bien courte.

— C'est tout, répondirent-ils.

— Comment, c'est tout? Pourquoi n'ajoutez-vous pas :

Et jeudi et puis vendredi ?

— C'est vrai, répondirent-ils, c'est très joli.

Et ils chantèrent, en sautant et en trépignant de joie :

Lundi, mardi et mercredi,
Et jeudi et puis vendredi !...

Et de tourner avec un entrain du diable.

Quand Nonnic, n'en pouvant plus, voulut se retirer, les nains se demandèrent :

— Que donnerons-nous bien à Nonnic, pour nous avoir allongé et embelli notre chanson ?

— Ce qu'il voudra : de l'argent et de l'or, à discrétion, ou le débarrasser de sa bosse, s'il le préfère.

— Ah ! oui, dit Nonnic, si vous voulez me soulager de ce fardeau, que je porte depuis si longtemps, je vous laisserai et l'or et l'argent.

— C'est cela, enlevons-lui sa bosse !

Et ils lui frottèrent le dos avec un onguent merveilleux, qui fit disparaître sa bosse, par enchantement, et il s'en retourna chez lui, droit et léger, et même joli garçon.

Le lendemain, quand son ami et confrère en

bosse le vit, il fut bien étonné, et c'est à peine s'il le reconnut.

— Comment ! disait-il en tournant autour de lui, et. . et ta bosse?

— Disparue, comme tu vois.

— Et comment donc cela s'est-il fait?

Et Nonnic lui conta tout.

— Ah ! j'irai aussi, moi, voir les Danseurs de nuit, à Penn-an-Roc'hou, et pas plus tard que ce soir !

Et il fit comme il l'avait dit.

Quand il arriva sur la lande, les nains y dansaient déjà, en chantant :

Lundi, mardi, mercredi....

chantait une voix seule, et les autres continuaient toutes ensemble :

Et jeudi et puis vendredi !...

Et ils tournaient et gambadaient et cabriolaient !...

Gabic s'approcha et ils lui crièrent :

— Viens danser avec nous !

Et le voilà dans la ronde et de danser et de chanter comme eux :

Lundi, mardi et mercredi,
Et jeudi et puis vendredi !...

— Et ensuite?... dit-il.

— C'est tout : est-ce que vous en savez plus long ?

— Oui donc !

— Oh ! dites alors ? dites alors?...

Et il ajouta :

Et samedi et dimanche !

— Oh ! ce n'est pas bon ! Cela ne rime pas ! Il nous a gâté notre chanson, qui était si jolie ! Il faut l'en punir ; que lui ferons-nous? crièrent tous les petits hommes, à la fois, en se remuant et s'agitant autour de Gabic, comme une fourmilière.

— Il faut ajouter la bosse de Nonnic à la sienne ! dit quelqu'un.

— Oui, c'est cela ! ajoutons la bosse de Nonnic à la sienne.

Ce qui fut fait, sur-le-champ ; et le pauvre Gabic s'en retourna chez lui, tout honteux et ployant sous le faix, et il lui fallut porter, le reste de sa vie, la bosse de son camarade avec la sienne !

Plouaret, 1859.

Dans la version de ce conte publiée par M. Corentin Tranois, dans la *Revue de Bretagne* (1833, t. II, p. 109), sous le titre de : *Histoire de Coulommer et de Guilchand,* le second tailleur bossu, Guilchand, demande le trésor laissé par son confrère qui, dédaignant l'argent qu'on lui offrait, avait préféré

se voir enlever sa bosse. Les nains ajoutent la bosse de Coulommer à la sienne.

Selon la tradition rapportée par M. Tranois : « Ces malins démons (les *Kornikaned,* qu'on appelle *Kornandoned* dans le pays de Tréguier) sont condamnés par une puissance inconnue à une longue pénitence. Un mot de plus de la bouche de Guilchand allait y mettre fin pour toujours. En ajoutant à la chanson de Coulommer : *Disadorn ha disul,* il aurait dû dire tout de suite : *Setu echu ar zun.* Un autre, plus heureux, proféra ces paroles, par hasard sans doute, et aussitôt la danse infernale cessa, et depuis ce temps, les *Kornicaned* n'ont pas reparu dans la vallée de Gaël. »

Dans notre version, il semble que ce soit pour avoir péché contre les règles de la versification, le rythme et la rime, que le second bossu a été puni, à moins pourtant que ce ne soit pour avoir prononcé le mot *disul,* dimanche, jour spécialement consacré par le christianisme. Les nains, en effet, appartenant à la mythologie payenne, et plus particulièrement au druidisme, devaient détester ce jour.





II

LES MORGANS DE L'ÎLE D'OUESSANT

Il y avait autrefois (il y a bien longtemps, bien longtemps de cela, peut-être du temps où saint Pol vint du pays d'Hibernie dans notre île) ; il y avait donc à Ouessant une belle jeune fille de seize à dix-sept ans, qui s'appelait Mona Kerbili. Elle était si jolie, que tous ceux qui la voyaient en étaient frappés d'admiration et disaient à sa mère :

— Vous avez là une bien belle fille, Jeanne ! Elle est jolie comme une Morganès, et jamais on n'a vu sa pareille, dans l'île ; c'est à faire croire qu'elle a pour père un Morgan.

— Ne dites pas cela, répondait la bonne femme, car Dieu sait que son père est bien Fanch Kerbili, mon mari, tout comme je suis sa mère.

Le père de Mona était pêcheur et passait presque tout son temps en mer ; sa mère cultivait

un petit coin de terre qu'elle possédait contre son habitation, ou filait du lin, quand le temps était mauvais. Mona allait avec les jeunes filles de son âge, à la grève, chercher des *brinic* (coquilles de patèle), des moules, des palourdes, des *bigorno* et autres coquillages, qui étaient la nourriture ordinaire de la famille. Il faut croire que les Morgans, qui étaient alors très nombreux dans l'île, l'avaient remarquée et furent, eux aussi, frappés de sa beauté.

Un jour qu'elle était, comme d'habitude, à la grève, avec ses compagnes, elles parlaient de leurs amoureux; chacune vantait l'adresse du sien à prendre le poisson et à gouverner et diriger sa barque, parmi les nombreux écueils dont l'île est entourée.

— Tu as tort, Mona, dit Marc'harit ar Fur à la fille de Fanch Kerbili, de rebuter, comme tu le fais, Ervoan Kerdudal; c'est un beau gars, il ne boit pas, ne se querelle jamais avec ses camarades, et nul mieux que lui ne sait diriger sa barque dans les passes difficiles de la *Vieille-Jument* et de la pointe du Stiff.

— Moi, répondit Mona avec dédain, — car à force de s'entendre dire qu'elle était jolie, elle était devenue vaniteuse et fière, — je ne prendrai jamais un pêcheur pour mari. Je suis aussi jolie qu'une Morganès, et je ne me marierai qu'avec

un prince, ou pour le moins le fils d'un grand seigneur, riche et puissant, ou encore avec un Morgan.

Il paraît qu'un vieux Morgan, qui se cachait par là, derrière un rocher ou sous les goëmons, l'entendit, et, se jetant sur elle, il l'emporta au fond de l'eau. Ses compagnes coururent raconter l'aventure à sa mère. Jeanne Kerbili était à filer, sur le pas de sa porte; elle jeta sa quenouille et son fuseau et courut au rivage. Elle appela sa fille à haute voix et entra même dans l'eau, aussi loin qu'elle put aller, à l'endroit où Mona avait disparu. Mais, ce fut en vain, et aucune voix ne répondit à ses larmes et à ses cris de désespoir.

Le bruit de la disparition de Mona se répandit promptement dans l'île, et nul n'en fut bien surpris. « Mona, disait-on, était la fille d'un Morgan, et c'est son père qui l'aura enlevée. »

Son ravisseur était le roi des Morgans de ces parages, et il avait emmené la jeune ouessantine dans son palais, qui était une merveille dont n'approchait rien de ce qu'il y a de plus beau sur la terre, en fait d'habitations royales.

Le vieux Morgan avait un fils, le plus beau des enfants des Morgans, et il devint amoureux de Mona et demanda à son père de la lui laisser épouser. Mais le roi, qui, lui aussi, avait les mêmes intentions à l'égard de la jeune fille, ré-

pondit qu'il ne consentirait jamais à lui laisser prendre pour femme une fille des hommes de la terre. Il ne manquait pas de belles *Morganezed* dans son royaume, qui seraient heureuses de l'avoir pour époux, et il ne lui refuserait pas son consentement, quand il aurait fait son choix.

Voilà le jeune Morgan au désespoir. Il répondit à son père qu'il ne se marierait jamais, s'il ne lui était pas permis d'épouser celle qu'il aimait, Mona, la fille de la terre.

Le vieux Morgan, le voyant dépérir de tristesse et de chagrin, le força de se marier à une Morganès, fille d'un des grands de sa cour et qui était renommée pour sa beauté. Le jour des noces fut fixé, et l'on invita beaucoup de monde. Les fiancés se mirent en route pour l'église, suivis d'un magnifique et nombreux cortège; car il paraît que ces hommes de mer ont aussi leur religion et leurs églises, sous l'eau, tout comme nous autres, sur la terre, bien qu'ils ne soient pas chrétiens; ils ont même des évêques, assure-t-on, et Goulven Penduff, un vieux marin de notre île, qui a navigué sur toutes les mers du monde, m'a affirmé en avoir vu plus d'un.

La pauvre Mona reçut ordre du vieux Morgan de rester à la maison, pour préparer le repas de noces. Mais, on ne lui donna pas ce qu'il fallait pour cela, rien absolument que des pots et des

marmites vides, qui étaient de grandes coquilles marines, et on lui dit encore que si tout n'était pas prêt et si elle ne servait pas un excellent repas, quand la noce reviendrait de l'église, elle serait mise à mort aussitôt. Jugez de son embarras et de sa douleur, la pauvre fille ! Le fiancé lui-même n'était ni moins embarrassé ni moins désolé.

Comme le cortège était en marche vers l'église, il s'écria soudain :

— J'ai oublié l'anneau de ma fiancée !

— Dites où il est, et je le ferai prendre, lui dit son père.

— Non, non, j'y vais moi-même, car nul autre que moi ne saurait le retrouver, là où je l'ai mis. J'y cours et je reviens dans un instant.

Et il partit, sans permettre à personne de l'accompagner. Il se rendit tout droit à la cuisine, où la pauvre Mona pleurait et se désespérait.

— Consolez-vous, lui dit-il, votre repas sera prêt et cuit à point ; ayez seulement confiance en moi.

Et s'approchant du foyer, il dit : « Bon feu au foyer ! » Et le feu s'alluma et flamba aussitôt.

Puis, touchant successivement de la main les marmites, les casseroles, les broches et les plats, il disait : « De la chair de saumon dans cette marmite, de la sole aux huîtres dans cette autre,

du canard à la broche, par ici, des maquereaux frits, par là, et des vins et liqueurs choisis et des meilleurs, dans ces pots... » Et les marmites, les casseroles, les plats et les pots s'emplissaient par enchantement de mets et de liqueurs, dès qu'il les touchait seulement de la main. Mona n'en revenait pas de son étonnement de voir le repas prêt, en un clin-d'œil, et sans qu'elle y eût mis la main.

Le jeune Morgan rejoignit alors, en toute hâte, le cortège, et l'on se rendit à l'église. La cérémonie fut célébrée par un évêque de mer. Puis on revint au palais. Le vieux Morgan se rendit directement à la cuisine, et s'adressant à Mona :

— Nous voici de retour; tout est-il prêt?

— Tout est prêt, répondit Mona, tranquillement.

Étonné de cette réponse, il découvrit les marmites et les casseroles, examina les plats et les pots et dit, d'un air mécontent :

— Vous avez été aidée; mais, je ne vous tiens pas pour quitte.

On se mit à table; on mangea et on but abondamment, puis les chants et les danses continuèrent, toute la nuit.

Vers minuit, les nouveaux mariés se retirèrent dans leur chambre nuptiale, magnifiquement ornée, et le vieux Morgan dit à Mona de les y

accompagner et d'y rester, tenant à la main un cierge allumé. Quand le cierge serait consumé jusqu'à sa main, elle devait être mise à mort.

La pauvre Mona dut obéir. Le vieux Morgan se tenait dans une chambre contiguë, et, de temps en temps, il demandait :

— Le cierge est-il consumé jusqu'à votre main ?

— Pas encore, répondait Mona.

Il répéta la question plusieurs fois. Enfin, lorsque le cierge fut presque entièrement consumé, le nouveau marié dit à sa jeune épouse :

— Prenez, pour un moment, le cierge des mains de Mona, et tenez-le, pendant qu'elle nous allumera du feu.

La jeune Morganès, qui ignorait les intentions de son beau-père, prit le cierge.

Le vieux Morgan répéta au même moment sa question :

— Le cierge est-il consumé jusqu'à votre main ?

— Répondez oui, dit le jeune Morgan.

— Oui, dit la Morganès.

Et aussitôt le vieux Morgan entra dans la chambre, se jeta sur celle qui tenait le cierge, sans la regarder, et lui abattit la tête, d'un coup de sabre ; puis il s'en alla.

Aussitôt le lever du soleil, le nouveau marié se rendit auprès de son père et lui dit :

— Je viens vous demander la permission de me marier, mon père.

— La permission de te marier? Ne t'es-tu donc pas marié, hier?

— Oui, mais ma femme est morte, mon père.

— Ta femme est morte!... Tu l'as donc tuée, malheureux?

— Non, mon père, c'est vous-même qui l'avez tuée.

— Moi, j'ai tué ta femme?...

— Oui, mon père : hier soir, n'avez-vous pas abattu d'un coup de sabre la tête de celle qui tenait un cierge allumé, près de mon lit?

— Oui, la fille de la Terre?...

— Non, mon père, c'était la jeune Morganès que je venais d'épouser pour vous obéir, et je suis déjà veuf. Si vous ne me croyez pas, il vous est facile de vous en assurer par vous-même, son corps est encore dans ma chambre.

Le vieux Morgan courut à la chambre nuptiale, et connut son erreur. Sa colère en fut grande.

— Qui veux-tu donc avoir pour femme? demanda-t-il à son fils, quand il fut un peu apaisé.

— La fille de la Terre, mon père.

Il ne répondit pas et s'en alla. Cependant, quelques jours après, comprenant sans doute combien il était déraisonnable de se poser en rival de son fils auprès de la jeune fille, il lui accorda

son consentement, et le mariage fut célébré avec pompe et solennité.

Le jeune Morgan était rempli d'attentions et de prévenances pour sa femme. Il la nourrissait de petits poissons délicats, qu'il prenait lui-même, lui confectionnait des ornements de perles fines et recherchait pour elle de jolis coquillages nacrés, dorés, et les plantes et les fleurs marines les plus belles et les plus rares. Malgré tout cela, Mona voulait revenir sur la terre, auprès de son père et de sa mère, dans leur petite chaumière au bord de la mer.

Son mari ne voulait pas la laisser partir, car il craignait qu'elle ne revînt pas. Elle tomba alors dans une grande tristesse, et ne faisait que pleurer, nuit et jour. Le jeune Morgan lui dit un jour :

— Souris-moi un peu, ma douce, et je te conduirai jusqu'à la maison de ton père.

Mona sourit, et le Morgan, qui était aussi magicien, dit :

— *Pontrail,* élève-toi.

Et aussitôt un beau pont de cristal parut, pour aller du fond de la mer jusqu'à la terre.

Quand le vieux Morgan vit cela, sentant que son fils en savait aussi long que lui, en fait de magie, il dit :

— Je veux aller aussi avec vous.

Ils s'engagèrent tous les trois sur le pont, Mona

devant, son mari après elle et le vieux Morgan à quelques pas derrière eux.

Dès que les deux premiers eurent mis pied à terre, le jeune Morgan dit :

— *Pontrail,* abaisse-toi.

Et le pont redescendit au fond de la mer entraînant avec lui le vieux Morgan.

Le mari de Mona, ne pouvant l'accompagner jusqu'à la maison de ses parents, la laissa aller seule en lui faisant ces recommandations :

— Reviens, au coucher du soleil; tu me retrouveras ici, t'attendant; mais, ne te laisse embrasser, ni même prendre la main par aucun homme.

Mona promit, et courut vers la maison de son père. C'était l'heure du dîner, et toute la petite famille se trouvait réunie.

— Bonjour, père et mère; bonjour, frères et sœurs! dit-elle, en entrant précipitamment dans la chaumière.

Les bonnes gens la regardaient, ébahis, et personne ne la reconnaissait. Elle était si belle, si grande et si parée!... Cela lui fit de la peine, et les larmes lui vinrent aux yeux. Puis, elle se mit à faire le tour de la maison, touchant chaque objet de la main, en disant :

— Voici le galet de mer sur lequel je m'assoyais, au foyer; voici le petit lit où je couchais;

voici l'écuelle de bois où je mangeais ma soupe; là, derrière la porte, je vois le balai de genêt avec lequel je balayais la maison, et ici, le pichet avec lequel j'allais puiser de l'eau, à la fontaine.

En entendant tout cela, ses parents finirent par la reconnaître et l'embrassèrent, en pleurant de joie, et les voilà tous heureux de se retrouver ensemble.

Son mari avait bien recommandé à Mona de ne se laisser embrasser par aucun homme et, à partir de ce moment, elle perdit complètement le souvenir de son mariage et de son séjour chez les Morgans. Elle resta chez ses parents, et bientôt les amoureux ne lui manquèrent point. Mais, elle ne les écoutait guère et ne désirait pas se marier.

La famille avait, comme tous les habitants de l'île, un petit coin de terre, où l'on mettait des pommes de terre, quelques légumes, un peu d'orge, et cela suffisait pour les faire vivre, avec la contribution journalière prélevée sur la mer, poissons et coquillages. Il y avait devant la maison une aire à battre le grain, avec une meule de paille d'orge. Souvent, quand Mona était dans son lit, la nuit, à travers le mugissement du vent et le bruit sourd des vagues battant les rochers du rivage, il lui avait semblé entendre des gémissements et des plaintes, à la porte de l'habi-

tation ; mais, persuadée que c'étaient les pauvres âmes des naufragés, qui demandaient des prières aux vivants oublieux, elle récitait quelques *De Profundis* à leur intention, plaignait les matelots qui étaient en mer, puis elle s'endormait tranquillement.

Mais, une nuit, elle entendit distinctement ces paroles prononcées par une voix plaintive à fendre l'âme :

— O Mona, avez-vous donc oublié si vite votre époux le Morgan, qui vous aime tant et qui vous a sauvée de la mort ? Vous m'aviez pourtant promis de revenir, sans tarder ; et vous me faites attendre si longtemps, et vous me rendez si malheureux !... Ah ! Mona, Mona, ayez pitié de moi, et revenez, bien vite !...

Alors, Mona se rappela tout. Elle se leva, sortit et trouva son mari le Morgan, qui se plaignait et se lamentait de la sorte, près de sa porte. Elle se jeta dans ses bras... et depuis, on ne l'a pas revue.

(Conté par Marie Tual, dans l'île d'Ouessant, en mars 1873.)

*
* *

J'ai encore recueilli, dans l'île d'Ouessant, en mars 1873, les traditions et renseignements suivants sur les *Morganed* et *Morganezed* ; c'est du reste la seule localité où j'en aie trouvé trace, dans la tradition populaire :

« Les *Morganed* et *Morganezed* (1), me dit Marie Tual, de qui je tiens le conte du *Morgan et de la Fille de la terre*, étaient autrefois très communs, dans notre île; aujourd'hui, on les voit encore quelquefois, mais rarement; on les a trop souvent trompés. On les remarquait, surtout au clair de la lune, jouant et folâtrant sur le sable fin et les goëmons du rivage et peignant leurs cheveux blonds avec des peignes d'or et d'ivoire. Le jour, ils faisaient sécher au soleil, sur de beaux linceuls blancs, des trésors de toute sorte : or, perles fines, pierres précieuses et de riches tissus de soie. On jouissait de leur vue, tout le temps qu'on restait sans battre les paupières, mais, au premier battement, tout disparaissait, comme par enchantement, *Morganed* et trésors. Les *Morganed* et *Morganezed* sont de petits hommes et de petites femmes, aux joues roses, aux cheveux blonds et bouclés, aux grands yeux bleus et brillants; ils sont gentils comme des anges. Malheureusement, ils n'ont pas reçu le baptême, et, pour cette raison, ils ne peuvent aller au ciel, ce qui est bien dommage, tant ils sont gentils et ont l'air bons !

« J'ai entendu dire que la Sainte-Vierge étant un jour seule à la maison et ayant besoin de s'absen-

(1) *Morganed* est le pluriel masculin de Morgan; *Morganezed* est le pluriel féminin de *Morganès*, en français *Morganne*.

ter un moment, pour aller puiser de l'eau, se trouvait fort embarrassée, car elle ne voulait pas laisser seul son enfant nouveau-né, qui dormait dans son berceau.

— Comment faire?... La fontaine est un peu loin et je ne puis laisser mon enfant seul... se disait-elle, assez haut.

« En ce moment, elle entendit une voix claire et fraîche comme une voix d'enfant, qui dit:

— Je vous le garderai bien, moi, si vous voulez me le confier.

« Elle se détourna et vit, au seuil de la porte, un petit homme souriant et si gentil, qu'elle resta quelque temps à le considérer, saisie d'étonnement et d'admiration. Elle n'hésita pas à lui confier la garde de son enfant, et alla puiser de l'eau à la fontaine.

« A son retour, pour récompenser le fidèle gardien, elle lui dit de faire une demande, et elle la lui accorderait.

— *Génet ha Morgéned,* c'est-à-dire : de la beauté et des petits Morgans, répondit le petit homme.

« Ce qui lui fut accordé, et c'est pourquoi les Morgans sont si jolis et étaient si nombreux, au temps jadis. Mais, il aurait mieux fait de demander le baptême, car alors, lui et les siens seraient allés au ciel avec les anges, auxquels ils ressemblent si bien. »

Ce contact de la Sainte-Vierge avec les Morgans me parut curieux.

Marie Tual me dit encore, au sujet des Morgans :

« Deux jeunes filles de notre île, cherchant un jour des coquillages, au bord de la mer, aperçurent une Morganès qui *séchait* ses trésors au soleil, étalés sur deux belles nappes blanches. Les deux curieuses, se baissant et se glissant tout doucement derrière les rochers, arrivèrent jusqu'à elle, sans en être aperçues. La Morganès, surprise et voyant que les jeunes filles étaient gentilles et paraissaient être douces et sages, au lieu de se jeter à l'eau, en emportant ses trésors, replia ses deux nappes sur toutes les belles choses qui étaient dessus et leur en donna à chacune une, en leur recommandant de ne regarder ce qu'il y avait dedans que lorsqu'elles seraient rendues à la maison, devant leurs parents.

« Voilà nos deux jeunes Ouessantines de courir vers leurs demeures, portant leur précieux fardeau sur l'épaule. Mais, l'une d'elles, impatiente de contempler et de toucher de ses mains les diamants et les belles parures qu'elle croyait tenir pour tout de bon, ne put résister à la tentation. Elle déposa sa nappe sur le gazon, quand elle fut à quelque distance de sa compagne, qui allait dans une autre direction, la déplia avec émotion, le cœur tout palpitant, et... n'y trouva que du

crottin de cheval. Elle en pleura de chagrin et de dépit!

« L'autre alla jusqu'à la maison, tout d'une traite, et ce ne fut que sous les yeux de son père et de sa mère, dans leur pauvre chaumière, qu'elle ouvrit sa nappe. Leurs yeux furent éblouis à la vue des trésors qu'elle contenait : pierres précieuses, perles fines et de l'or, et de riches tissus!... La famille devint riche, tout d'un coup ; elle bâtit une belle maison, acheta des terres et on prétend qu'il existe encore, parmi les descendants, qui habitent toujours l'île, des restes du trésor de la Morganès, quoiqu'il y ait bien longtemps de cela. »

Ma conteuse, Marie Tual, paraissait croire, en effet, qu'il existait réellement, dans une famille d'Ouessant, des bijoux et des tissus provenant des Morgans. « Dans cette maison, ajoutait-elle, rien ne manque ; ils sont riches ; quand ils vont à la pêche, leur bateau revient toujours chargé de poisson, et ils n'ont jamais perdu un des leurs à la mer, ce qu'on ne peut dire d'aucune autre famille de l'île. »





III

ROBARDIC LE PÂTRE

Selaouit hol, mar hoc'h eus c'hoant,
Hag e clevfet eur gaozic koant,
Ha na eus en-hi netra gaou,
Mès, marteze, eur gir pe daou.

Écoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli petit conte,
Où il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait une fois un jeune garçon, resté sans père ni mère, et qui vivait de la charité publique. Il avait quinze ou seize ans et était bien constitué et bien portant. Mais, il n'aimait pas le travail, et l'on commençait à se lasser, dans le pays, de le nourrir ainsi à rien faire. Robardic (il s'appelait Robardic), voyant qu'on le recevait de jour en jour plus mal, dans les fermes et les manoirs où il avait trouvé, jusqu'alors, de la bouillie d'avoine et de bonnes

crêpes de blé noir, se décida à quitter son pays, pour aller chercher sa vie ailleurs.

Il partit donc, sans un sou vaillant dans sa poche, et prit la première route qui s'offrit à lui, ne sachant où elle le conduirait, et ne s'en inquiétant guère. Comme il suivait un étroit sentier, sur une grande lande, il rencontra une énorme fourmi, qui lui dit :

— Je vais te manger !

— Jésus ! répondit Robardic, étonné de l'entendre parler, vous ne ferez pas cela ; je n'ai jamais vu de fourmi aussi grande ni aussi belle que vous, et vous n'êtes certainement pas aussi méchante que vous voulez le faire croire. Vous êtes, sans doute, la reine des fourmis ?

— Continue ta route, Robardic, lui répondit la fourmi, et si jamais tu as besoin de secours, et tu en auras besoin, appelle la reine des fourmis, et j'arriverai aussitôt.

— Merci bien, répondit Robardic, et il continua sa route, enchanté de sa rencontre.

Un peu plus loin, comme il passait près d'un arbre, il vit une colombe perchée sur une branche basse, et elle lui dit aussi :

— Je vais te manger !

— Jésus ! ma jolie colombe, vous ne ferez pas cela : jamais je n'ai vu un aussi bel oiseau ; vous êtes certainement la reine des colombes.

— Continue ta route, Robardic, dit la Colombe, et si jamais tu as besoin de mon aide, appelle la reine des colombes, et j'arriverai aussitôt.

— Merci bien, répondit Robardic, et il se remit à marcher.

Il ne tarda pas à rencontrer, dans un bois, un énorme lion, assis sur le bord du sentier, comme s'il l'attendait. A cette vue, Robardic trembla de tous ses membres et songea à retourner sur ses pas ; mais, réfléchissant que le lion le suivrait et l'atteindrait facilement, et encouragé, d'ailleurs, par la manière dont la fourmi et la colombe s'étaient comportées à son égard, il réunit tout son courage et avança.

— Je vais te manger ! lui dit le lion, au moment où il passait.

— Jésus, mon Dieu ! vous ne ferez pas cela. Vous êtes, sans doute, un lion, le roi des animaux, car je n'ai jamais vu aucun animal aussi beau et aussi majestueux que vous.

— Continue ta route, Robardic, répondit le lion, et si jamais tu as besoin de moi, appelle le roi des animaux, et tu me verras arriver aussitôt.

Robardic passa outre et continua sa route, rassuré et se disant à lui-même : — Si les hommes sont contre moi, les chers animaux du bon Dieu sont pour moi, et cela est de bon augure.

En sortant du bois, il arriva sur le bord d'une

rivière à l'eau limpide et claire; et de l'autre côté de cette rivière, il vit un château magnifique, et à une des fenêtres de ce château, était une jeune demoiselle d'une beauté éblouissante et qui lui paraissait lui sourire. Il aurait bien voulu pouvoir passer la rivière; mais, l'eau en était profonde, et il ne savait pas nager. Comment faire?

— Tiens! se dit-il tout à coup, la reine des colombes m'a dit que si jamais j'avais besoin d'elle, je n'aurais qu'à l'appeler, et elle viendrait à mon secours. Je voudrais bien être colombe moi-même, en ce moment, pour voler auprès de cette belle demoiselle.

A peine avait-il formé ce désir, qu'il fut changé en colombe, et il s'envola par-dessus la rivière et alla se poser sur l'épaule de la belle demoiselle qui était à la fenêtre du château. Celle-ci courut avec l'oiseau vers son père, en lui disant :

— Voyez, mon père, la belle colombe blanche qui est venue se poser sur mon épaule, pendant que j'étais à la fenêtre de ma chambre!

— Oui, vraiment, répondit son père, c'est une bien belle colombe! Il faut la mettre en cage, et nous la conserverons.

Et l'on mit la colombe dans une cage d'argent.

— Comment sortir d'ici, à présent? se disait Robardic, devenu colombe. Si je demandais à la reine des fourmis de me transformer en fourmi?

Essayons toujours ; puisque j'ai été changé en colombe, pourquoi ne le serais-je pas aussi bien en fourmi ?

Et, aussitôt ce désir formé, le voilà devenu fourmi. Sous cette forme, il put sortir facilement de la cage.

— Mais, il faudrait pouvoir redevenir homme, à présent, pensa-t-il alors ; et aussitôt il revint à sa forme première.

Quand la demoiselle et son père revinrent pour revoir leur colombe captive, ils trouvèrent la cage vide, et ils ne pouvaient s'imaginer comment elle avait pu s'échapper, car la porte de la cage était fermée, et ils en avaient la clef. Ils regrettaient fort l'oiseau envolé.

Quant à Robardic, il était descendu dans la cour du château, et, s'adressant au portier :

— N'a-t-on pas besoin d'un domestique dans le château ? Je suis sans condition, et je voudrais bien trouver du travail, pour gagner ma vie.

— Le pâtre est parti hier, et si vous voulez prendre sa place... ?

— Peu m'importe quel genre de travail, et j'accepte.

On l'envoya alors garder les bœufs et les vaches du château, dans une prairie, sur la lisière d'un grand bois, et on lui recommanda bien de pas laisser ses bêtes entrer dans le bois.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— C'est qu'il y a là un vieux sanglier, que personne ne peut tuer et qui enlève, presque chaque jour, un bœuf ou une vache du troupeau. Malheur à vous, si vous ne ramenez pas toutes vos bêtes, au coucher du soleil, car le jour où il vous en manquera seulement une, il n'y aura que la mort pour vous.

— C'est bien, répondit Robardic, sans paraître s'émouvoir.

Et il conduisit ses bœufs et ses vaches dans la prairie. Son troupeau était nombreux, mais fort maigre. Comme la prairie était tondue au ras de la terre, et que le bétail n'y trouvait plus à pâturer, Robardic, voyant que, dans le bois, l'herbe était abondante, se dit :

— J'ai bien envie de laisser ces pauvres bêtes entrer dans le bois ; elles meurent de faim, ici ; si le vieux sanglier vient nous inquiéter, j'appellerai à mon secours le roi des lions.

Et il poussa son troupeau vers le bois. Le sanglier ne se montra pas, ce jour-là, et, au coucher du soleil, Robardic ramena à l'étable ses bœufs et ses vaches, parfaitement repus. Le maître vint les compter : le troupeau était au complet. Étonné de le voir dans cet état, il demanda au nouveau pâtre :

— Les bêtes rentrent, ce soir, le ventre plein,

ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps; où donc ont-elles trouvé tant à paître?

— Dans le bois, monseigneur, où il y a de l'herbe en abondance.

— Dans le bois? Tu les as donc laissées entrer dans le bois?

— Oui, sûrement, puisqu'il n'y a plus rien dans la prairie.

— Et tu n'as pas vu le vieux sanglier?

— Non, je n'ai pas vu de sanglier du tout.

— C'est bien; mais, prends bien garde à toi, car tu sais que le jour où il te manquera une tête de bétail, tu seras mis à mort.

— Oui, je le sais.

Le lendemain, Robardic conduisit, comme la veille, ses bêtes au pâturage, et il les laissa encore entrer dans le bois, et, au coucher du soleil, il les ramena encore, bien repues, et sans qu'il en manquât aucune; et ainsi pendant huit jours, sans qu'il lui arrivât de voir le sanglier, de sorte que bœufs et vaches engraissaient, à vue d'œil, et le seigneur était très content de son nouveau pâtre. Mais, tout cela l'étonnait beaucoup, et il dit un matin à Robardic :

— J'irai avec toi, aujourd'hui, pour voir comment tu t'y prends.

— Comme vous voudrez, monseigneur, répondit le jeune pâtre.

Et ils partirent tous les deux avec le troupeau. Mais, à peine furent-ils eutrés dans le bois, qu'ils virent venir le sanglier vers eux, et ils se hâtèrent de monter chacun sur un arbre. L'animal alla droit à l'arbre sur lequel était Robardic. Celui-ci, assis sur une branche, y mangeait tranquillement le morceau de pain qu'il avait emporté pour son dîner. Le sanglier tourna plusieurs fois autour de l'arbre, puis, levant son groin en l'air, et apercevant le pâtre, il lui dit :

— Si j'avais seulement un morceau, une miette du pain que tu manges là, je déracinerais l'arbre, et je te mangerais !

— Vraiment ? répondit Robardic ; eh bien ! mange cela, pour voir.

Et il jeta un morceau de pain au sanglier. Celui-ci l'avala, puis il se mit à fouir la terre et à creuser au pied de l'arbre, tant et si bien, qu'il l'abattit. Robardic ne riait plus, je vous prie de le croire, mais, il ne perdit pourtant pas la tête, et il appela, vite, le roi des animaux à son secours. Le lion arriva à l'instant, et il se précipita sur le vieux sanglier, et le mit en pièces.

Le seigneur qui, pendant tout ce temps, tremblait de tous ses membres, se rassura alors et descendit de son abre. Puis, ils retournèrent ensemble au château. Robardic soupa, ce soir-là, avec son maître, qui le prit dès lors en affection.

Le lendemain matin, il conduisit encore ses bêtes au pâturage, mais, comme il n'avait plus rien à redouter du vieux sanglier, il les laissa libres d'aller où elles voulaient, dans la prairie et le bois, et lui-même se mit à parcourir et à explorer le bois. Il se trouva bientôt devant un vieux château, entouré de ronces et d'épines, et dont les murs, les tours et jusqu'au toit étaient envahis par le lierre et autres plantes grimpantes. On l'aurait dit abandonné, depuis plus de cent ans. Il pénétra, avec beaucoup de peine, jusqu'à la cour. Il entra dans le château, par la première porte qui s'offrit à lui, et se trouva dans une vaste cuisine, où il ne vit personne. Mais, dans le foyer, il y avait une énorme marmite au feu, et un bœuf entier y cuisait. Après avoir frappé sur la table et appelé : — N'y a-t-il personne, ici? comme rien ne répondait ni ne se montrait, il voulut visiter les appartements. Mais, toutes les portes étaient closes. Il sortit alors et entra dans un bâtiment qui était de l'autre côté de la cour, et dont la porte était ouverte. Là, il vit un beau cheval, un chien et une épée et un habillement complet, le tout couleur de la Lune. Il resta quelque temps, saisi d'admiration, à contempler tout cela. Puis, il entra dans une autre écurie, où il vit encore un cheval et un chien, mais plus beaux que les premiers, et une épée et un habil-

lement complet, le tout couleur des étoiles. Enfin, dans une troisième écurie, il vit les mêmes choses, un cheval, un chien, une épée et un habillement complet, le tout de la couleur du soleil. Il ne se lassait pas d'admirer toutes ces merveilles, qui appartenaient au vieux sanglier que le roi des lions avait mis en pièces, car c'était là son château. Mais, comme le soleil allait se coucher, il retourna à son troupeau, et le ramena à l'étable. Il ne dit rien à son maître de ce qu'il avait vu ; mais, toute la nuit, il ne fit qu'en rêver.

Le lendemain matin, comme il se disposait à partir, selon son habitude, il remarqua que tout le monde était triste et pleurait, dans le château. Il en demanda la cause à une vieille cuisinière qui l'avait pris en affection.

— Hélas ! mon fils, lui répondit-elle, nous avons assez sujet d'être tristes et de nous désoler. Tous les sept ans, une jeune fille de la famille de notre maître doit être livrée à un monstre, un serpent à sept têtes, qui se trouve dans une forêt voisine : le tour de notre maison est venu de payer le tribut fatal, et c'est demain que le terme expire. Ah ! si vous saviez comme elle est jolie, et bonne et sage, la pauvre enfant ! Et notre maître n'a d'autre enfant qu'elle : cela brise le cœur d'y songer.

Et la vieille pleurait, à chaudes larmes.

— Et personne ne peut vous délivrer de ce monstre? demanda Robardic.

— Un animal si redoutable! qui a sept têtes et qui vomit du feu! Comment le vaincre? Des armées entières ont été envoyées contre lui, et il les a détruites, jusqu'au dernier homme!

Robardic ne dit rien de plus. Il alla, comme d'habitude, au bois, avec ses bœufs et ses vaches; mais, tout le jour, il ne fit que rêver au moyen de sauver la princesse. Le soir, quand il revint, ce n'était que sanglots et cris de douleur, dans tout le château.

Le lendemain matin, après des adieux déchirants, on mit la pauvre jeune fille sur un cheval, le plus mauvais de l'écurie, et ses parents et ses amis l'accompagnèrent jusqu'à la lisière de la forêt. Là, elle descendit de cheval, embrassa encore une fois ses parents, puis elle pénétra, seule, et à pied, dans le bois. Elle allait lentement, en pleurant et en sanglotant, lorsqu'elle vit venir à elle un beau cavalier monté sur un magnifique cheval, suivi d'un chien et couvert d'une armure complète; le tout était de la couleur de la lune, cheval, chien, épée et armure. C'était Robardic, qui avait pris tout cela à la première écurie du château du vieux sanglier.

— Où allez-vous ainsi, belle demoiselle? lui demanda le cavalier.

— Hélas! à la mort, répondit-elle.

— Si jeune et si jolie! je ne le permettrai pas; je mourrai moi-même plutôt!

— Hélas! nul homme au monde ne peut me sauver; je suis destinée à être dévorée par un monstre qui habite dans cette forêt, un serpent à sept têtes, qui lance du feu et que personne ne peut vaincre.

— Ce n'est pas bien sûr, cela; montez en croupe derrière moi, et je vous conduirai jusqu'au monstre, et puis, nous verrons bien.

— Excusez-moi, je ne veux pas aller chercher la mort, à cheval; j'arriverai toujours assez tôt, à pied.

Robardic prit la jeune fille en croupe, et se dirigea avec elle vers la caverne du serpent.

— Jette-moi, vite, cette jeune fille! lui dit le monstre.

— Doucement, s'il vous plaît, lui répondit Robardic, car si vous voulez l'avoir, il faut que vous la gagniez, et nous combattrons auparavant.

— Songe donc, jeune imprudent, que j'ai sept têtes, et que j'ai déjà détruit des armées entières.

— Et quand tu en aurais quatorze, je n'ai pas peur de toi!

— Jette-moi, vite, cette jeune fille, te dis-je, ou tu t'en repentiras.

— Viens la prendre, si tu veux l'avoir.

Et le serpent avança ses sept têtes hors de son antre, et se mit à lancer du feu. Mais, l'armure de Robardic le protégeait contre le feu, et protégeait aussi la jeune fille, qui s'abritait de son mieux derrière lui. Avec son épée, trempée dans du sang d'aspic, il frappait, comme un enragé, sur le monstre, qui, à chaque coup, poussait un cri épouvantable. Il fit tant et si bien, qu'il coupa six têtes au serpent, qui jamais n'avait été si malmené.

— Quartier, jusqu'à demain! cria-t-il alors.

— Je le veux bien, répondit Robardic, qui, lui-même, n'était pas fâché de pouvoir se reposer.

Le serpent rentra dans son antre; et Robardic et la jeune fille partirent. Arrivés à la lisière de la forêt, celle-ci y retrouva son cheval; quant à ses parents, ils étaient tous partis, n'ayant plus aucun espoir de la voir revenir.

— Montez sur votre cheval, lui dit Robardic, et retournez chez vous.

— Venez avec moi, je vous prie, pour que je vous présente à mon père.

— Non, je ne le puis pas, quant à présent; mais, ayez bon espoir; demain, vous me trouverez encore ici.

— Dites-moi, au moins, votre nom.

— Pas encore, mais, quand je vous aurai sauvée définitivement.

Ils se séparèrent. La demoiselle retourna, seule, au château de son père, où l'on fut bien étonné de la revoir. On l'embrassa, on pleura de joie, on la pressa de questions, et elle raconta comment elle avait été sauvée par un jeune cavalier, qu'elle avait rencontré dans la forêt, qui avait combattu le serpent et lui avait coupé six têtes : mais, le lendemain, hélas! il faudrait retourner, car le serpent n'était pas encore mort.

— Qui est ce cavalier? et pourquoi ne l'avez-vous pas amené?

— Il a refusé de m'accompagner et de dire son nom. Mais, il a promis de combattre encore pour moi, demain.

Et voilà l'espoir de renaître dans les cœurs, car on se disait que, puisque le serpent n'avait plus qu'une seule tête, le cavalier inconnu, qui lui en avait déjà coupé six, en viendrait facilement à bout.

Robardic, en quittant la jeune fille, était allé reconduire le cheval et le chien et déposer ses armes dans l'écurie du sanglier : puis, il rentra tranquillement au château, au coucher du soleil, avec ses bœufs et ses vaches. Trouvant tout le monde joyeux et content, il feignit d'en être étonné, et en demanda la cause à la vieille cuisinière. Celle-ci lui expliqua tout.

— Et personne ne connaît ce cavalier? demanda-t-il.

— Personne; il a refusé de dire son nom; mais, il a promis de combattre encore, demain, pour notre jeune maîtresse, et l'on fera en sorte de le reconnaître.

— C'est bien singulier!

Le lendemain matin, Robardic partit, à l'heure ordinaire, avec son troupeau, et peu après, la jeune fille, accompagnée de ses parents, se rendit encore sur le même cheval, à la lisière du bois. On était moins triste, mais, non sans inquiétude, pourtant, car le cavalier inconnu viendrait-il, comme il l'avait promis?

Après avoir fait de nouveau ses adieux, la jeune fille pénétra, seule encore, dans l'intérieur du bois, lentement et regardant de tous côtés si elle ne verrait pas le cavalier de la veille. Il ne tarda pas à arriver, monté, cette fois, sur un cheval couleur des étoiles, suivi d'un chien et portant des armes de même couleur. Il prit, comme la veille, la demoiselle en croupe, et se dirigea avec elle vers la caverne du serpent.

— Jette-moi, vite, cette jeune fille, lui dit le monstre, en les voyant.

— Tu l'auras, si tu la gagnes; viens la chercher, lui répondit Robardic.

— Jette-la-moi, te dis-je, ou si tu ne le fais, tu t'en repentiras.

— Bah ! pour une tête qu'il te reste, je pense que je n'aurai pas de peine à l'abattre, puisque, hier, je t'en ai abattu six.

— Tu te trompes grandement, car, au lieu de sept têtes que j'avais hier, j'en ai quatorze aujourd'hui.

— Et quand tu en aurais trente, je m'en soucie peu ; sors-les, vite, et commençons le combat.

Le serpent sortit ses quatorze têtes, et le combat commença, plus terrible que jamais. Il fallait voir Robardic frappant à coups redoublés, avec sa bonne épée, qui détachait une tête, presque à chaque coup. Le monstre le couvrait de feu, et poussait des cris qui faisaient trembler les hommes et les animaux, à plusieurs lieues à la ronde. Enfin, que vous dirai-je ? Robardic combattit tant et si bien, qu'il abattit treize têtes, sur quatorze.

— Quartier, jusqu'à demain ! lui cria encore le serpent. Et il lui accorda encore quartier, car il était aussi bien aise de pouvoir se reposer, après avoir si rudement besogné.

Et il reconduisit la demoiselle jusqu'au lieu où il l'avait prise, en lui disant que le lendemain elle le retrouverait au même endroit. Mais, il refusa encore de dire son nom et de se faire connaître.

La demoiselle retrouva ses parents qui l'attendaient sur la lisière du bois, et ils s'en retournèrent ensemble, tout joyeux et remplis d'espoir, pendant que Robardic allait reconduire son cheval et son chien, et déposer ses armes couleur des étoiles, dans la seconde écurie du château du vieux sanglier. Puis, au coucher du soleil, il revint tranquillement, poussant devant lui son troupeau, comme s'il eût été complètement étranger à tout ce qui se passait.

Enfin, pour abréger, le lendemain, la demoiselle partit pour la caverne du serpent, pour la troisième fois, et elle trouva, comme les deux jours précédents, son cavalier inconnu, qui vint à elle avec un cheval, un chien, une épée et une armure couleur du soleil, cette fois. Il était si beau, si resplendissant, qu'il ressemblait au soleil lui-même. Ils allèrent à la caverne du serpent. Le monstre avait trente têtes, à présent. Aussi, le combat fut-il plus rude que les deux jours précédents, et peu s'en fallut que Robardic ne succombât, cette fois. Pourtant, il vint encore à bout d'abattre les trente têtes. Puis, avec sa bonne épée, il découpa le corps du serpent en menus morceaux, et les dissémina dans le bois, à droite, à gauche, de tous les côtés, pour qu'ils ne pussent pas se rejoindre.

La demoiselle était sauvée, à présent. Elle se

jeta au cou de son sauveur et, l'embrassant tendrement, elle lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie! A présent, du moins, consentirez-vous à me dire votre nom et à venir avec moi chez mon père?

— Pas encore, mais, sans tarder, vous connaîtrez la vérité.

La demoiselle retrouva, comme la veille, ses parents et ses amis, qui l'attendaient à la lisière du bois, et, en la voyant revenir, ils poussèrent des cris de joie. Toutes les cloches de la ville voisine se mirent aussitôt en branle, et ils s'en retournèrent au château, en chantant et en dansant, et on fit un festin magnifique.

Cependant, Robardic, après avoir reconduit le cheval et le chien et déposé l'épée et l'armure couleur du soleil, dans la troisième écurie du château du vieux sanglier, revint, selon son habitude, au coucher du soleil, poussant tranquillement devant lui ses bœufs et ses vaches. En voyant cette allégresse et ce bonheur succédant subitement à la tristesse et à la douleur, il feignit d'en être étonné, et en demanda la cause.

— Comment, lui répondit-on, vous ne savez donc pas la grande nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Notre jeune maîtresse est sauvée! Le serpent est vaincu et mort!

— Vraiment? J'en suis bien aise; mais, qui donc l'a tué?

— Un cavalier inconnu, qui n'a pas voulu dire son nom, et qui est beau comme le soleil.

— C'est vraiment bien fâcheux qu'on ne sache pas son nom.

Et il ne dit rien de plus.

Les festins, les jeux, les danses et les chants durèrent huit jours entiers. Cependant, Robardic allait tous les matins au bois, comme devant, avec ses bœufs et ses vaches.

La demoiselle dit un jour à son père qu'elle ne serait heureuse que lorsqu'elle connaîtrait le beau cavalier à qui elle devait la vie.

— Mais, comment faire pour le retrouver? lui demanda le vieux seigneur.

— Il faut faire bannir partout que vous voulez faire des courses, que vous invitez tout le monde à s'y rendre, et que vous donnerez la main de votre fille à celui qui arrivera le premier au but, car il a des chevaux que nul autre ne devancera jamais. Tous devront passer sous la fenêtre de ma chambre, où je me tiendrai, et si mon cavalier vient à passer, je le reconnaîtrai bien.

Ainsi il fut fait. On envoya des messagers de tous les côtés pour annoncer les courses. Au jour convenu, il vint des chevaliers, des seigneurs et jusqu'à des princes, de tous côtés. Tous passèrent

sous la fenêtre de la jeune fille, mais, elle ne reconnut aucun d'eux pour son sauveur. Elle en était fort contrariée, lorsqu'on vit arriver, après tous les autres, un cavalier inconnu, monté sur un superbe cheval couleur de la lune. Il passa avec la rapidité de l'éclair.

— C'est lui! c'est lui! arrêtez-le! cria la demoislle, dès qu'elle le vit.

Mais, le cavalier fit sauter son cheval par dessus le mur de la cour, et disparut. Tout le monde en était étonné, et la demoiselle ne pouvait se consoler de le voir lui échapper de la sorte.

Un paysan Cornouaillais, qui était arrivé le premier au but, réclamait la récompense promise. Mais, il fut décidé que l'épreuve recommencerait, le lendemain.

Le soir venu, le pâtre Robardic rentra, comme d'habitude, avec son troupeau, et personne ne fit attention à lui.

Le lendemain matin, il retourna au bois, avec ses bœufs et ses vaches; mais, les abandonnant aussitôt, puisqu'il n'avait plus rien à craindre du sanglier, il alla au vieux château et prit, cette fois, le cheval, le chien, l'épée et l'armure couleur des étoiles; puis, il se rendit aux courses. Quand il arriva, tout le monde avait déjà passé sous les fenêtres de la demoiselle. Dès qu'elle le vit venir, elle cria : — Le voilà! le voilà! arrêtez-le!

Mais, il s'enfuit encore, comme la veille.

Cependant le paysan Cornouaillais qui, cette fois encore, était arrivé le premier au but, réclamait instamment sa récompense. Le vieux seigneur était désolé, et sa fille encore davantage. Celle-ci demanda une troisième et dernière épreuve, pour le lendemain. Elle lui fut accordée.

Le même paysan arriva le premier au but. Mais, au même moment, on vit arriver un cavalier resplendissant comme le soleil lui-même. C'était encore Robardic, avec son cheval et son armure de la couleur du soleil.

— C'est lui! c'est lui! arrêtez-le! arrêtez-le! cria encore la demoiselle, à sa fenêtre.

Cette fois, on avait placé des soldats armés tout autour de la cour, avec ordre d'arrêter le l'inconnu, dès qu'il se montrerait. Au moment où il passait, rapide comme l'éclair, un soldat le blessa au pied avec son épée.

— Je l'ai touché! s'écria-t-il; son sang a coulé!

Mais, il s'échappa néanmoins.

Grand était le désespoir de la pauvre demoiselle de se voir réduite à épouser le paysan Cornouaillais. Il fallut pourtant s'y résigner; mais, il lui restait un dernier espoir. Elle dit à son père d'inviter tous les coureurs à se présenter, le lendemain, au château, pour qu'on visitât leurs pieds. Tous ceux qui avaient pris part aux

courses se présentèrent, et leurs pieds furent visités avec soin. Un seul avait une blessure récente au pied droit, et qui pouvait avoir été faite par une épée. C'était un autre paysan Cornouaillais, qui ne valait pas mieux que le premier. Il s'était fait lui-même cette blessure, avec son couteau. La pauvre demoiselle était au désespoir, car elle était certaine que ce n'était pas encore celui-là son sauveur. Comment faire? Le pâtre Robardic, seul, qui regardait tout cela, d'un air indifférent, n'avait pas montré ses pieds. Voyant cela, elle dit à son père :

— Il y a encore quelqu'un, mon père, dont les pieds n'ont pas été visités.

— Qui donc? ma fille.

— Le pâtre Robardic.

— Bah ! mon enfant, comment voulez-vous qu'un pâtre, un pauvre garçon comme l'est Robardic, ait pu se montrer un chevalier si courageux et si brillant ; cela n'est pas raisonnable.

— Je ne sais, mon père, mais quelque chose me dit que ce pourrait bien être lui ; faites aussi visiter ses pieds, je vous prie.

Le vieux seigneur fit visiter les pieds de Robardic, uniquement pour contenter sa fille.

On vit alors, avec étonnement, qu'il portait au pied droit une blessure récente, faite par une épée, et alors il avoua tout.

Le paysan Cornouaillais (1), convaincu de fraude, fut écartelé entre quatre chevaux, et Robardic épousa la demoiselle qu'il avait sauvée, et qui était très belle et très riche, et cette récompense lui était bien due.

Il y eut, à cette occasion, des fêtes et des festins, qui durèrent des mois entiers. Tout le monde, dans le pays, y fut invité, les pauvres comme les riches. J'aurais bien voulu me trouver là aussi ; j'aurais soupé un peu mieux que je viens de le faire, n'ayant eu que des pommes de terre cuites à l'eau pour tout régal !

Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, (Côtes-du-Nord).

(1) Dans le conte qui suit, c'est un charbonnier Cornouaillais. Ce tournois de la fin et la blessure au pied qui fait reconnaître le héros ressemblent beaucoup à la reconnaissance qui termine le *Roman* et le *Dict de Robert le Diable*, du XIV[e] siècle.





IV

LE MURLU

OU L'HOMME SAUVAGE

Il y avait autrefois, au château de Keranrais, en Plouaret, un vieux seigneur qui allait à Rennes ou à Saint-Brieuc, chaque fois que les États de Bretagne s'y réunissaient. Il avait trois filles, Marguerite, Francesa et Aliette, et pas de fils.

Un jour, comme il partait pour se rendre à Rennes, ses filles lui dirent :

— Achetez à chacune de nous, père, un accoutrement de cavalier, pour aller à Paris offrir nos services au roi, qui croira que vous avez trois fils, au lieu de trois filles.

— Cela ne se peut pas, mes enfants, leur répondit-il, car, maintes fois, j'ai dit au roi que j'avais trois filles, et pas un fils.

— C'est égal, père, achetez-nous des accoutrements de cavaliers, et laissez-nous faire, ensuite.

Le vieux seigneur promit et partit, et, les États terminés, il revint avec tout ce qu'il fallait pour l'équipement de trois cavaliers. Les jeunes filles en furent heureuses, et il fut décidé entre elles qu'elles se rendraient à la cour du roi, mais, successivement et une par an, pendant trois ans.

L'aînée, Marguerite, partit la première. Elle fit ses adieux à son père et à ses sœurs et se mit en route.

Mais, dès qu'elle fut sortie de la cour du château, son père prit une vieille arquebuse rouillée, une veste de paysan avec un chapeau à larges bords, et courut à travers champs s'embusquer derrière un tronc d'arbre, au bord d'un chemin creux par où devait passer sa fille. Quand elle vint à passer, il se montra subitement, son fusil à la main, et cria : — « Halte-là ! La bourse ou la vie ! » Aussitôt la jeune fille tourna bride et revint à la maison, où elle arriva toute pâle et toute bouleversée. Son père, qui avait pris à travers champs, l'y avait devancée, et elle lui conta son aventure.

Le lendemain matin, Francesa voulut partir aussi, et il lui arriva absolument comme à sa sœur aînée.

Le troisième jour, ce fut le tour d'Aliette, qui n'avait encore que dix-sept ans. Son père l'éprouva comme les deux autres, en lui demandant la bourse ou la vie, comme un brigand; mais, au lieu de s'en retourner, comme ses sœurs, elle poussa son cheval en avant, força le passage, et continua sa route jusqu'à Paris.

Elle se rendit immédiatement à la cour, et se présenta au roi comme le fils du seigneur de Keranrais, qui venait se mettre à sa disposition, comme page, ou pour aller à la guerre, comme il lui plairait.

Le roi en fut d'abord étonné et dit :

— Le seigneur de Keranrais m'a dit lui-même qu'il n'avait pas de fils, mais trois filles.

— Excusez-moi, sire, répondit Aliette, sans s'intimider, c'est sans doute une surprise que vous préparait mon père, en parlant ainsi, car je suis bien son fils.

Le roi fut satisfait de l'intelligence et de la bonne mine du jeune homme, et le plaça comme page auprès de la reine. Celle-ci ne tarda pas à devenir amoureuse de lui. Mais, comme le page répondait à ses avances par une indifférence complète, elle en fit une maladie et mourut.

Cependant, une des filles d'honneur de la reine s'étant trouvée enceinte, on en rejeta la faute sur le beau page breton. Le roi le fit venir en sa pré-

sence et lui dit qu'il lui fallait épouser la fille d'honneur ou quitter la cour. Il eut beau protester de son innocence, on ne le crut pas. Il avoua alors au roi qu'il était non le fils, mais une des trois filles du seigneur de Keranrais, la plus jeune. Le roi fit vérifier le fait par son médecin, et celui-ci lui assura qu'elle avait dit la vérité.

La fille d'honneur fut écartelée entre quatre chevaux, et Aliette passa alors au service du roi et l'accompagna partout, toujours comme page; car, seuls, le médecin et lui connaissaient la vérité à son sujet. Le vieux monarque ne tarda pas à devenir aussi amoureux de son beau page; bien mieux, il l'épousa, et il y eut, à cette occasion, de grands festins et de belles fêtes.

Au bout de neuf mois, la reine eut un fils, un enfant superbe.

Des gens de la cour, en chassant, dans un bois voisin du palais du roi, y virent un jour un animal extraordinaire et comme ils n'en avaient jamais vu jusqu'alors. Ils s'en revinrent tout effrayés le dire au roi. Celui-ci envoya son devin avec une centaine de soldats pour observer l'animal. Le devin, de retour du bois, dit au roi :

— Sire, c'est un Murlu, un animal des plus redoutables.

— Il faut faire en sorte de le prendre, dit le

roi, et de me l'amener en vie, de manière à ce qu'on puisse le voir et l'examiner, sans danger.

— Voici, dit le devin, comment on devra s'y prendre pour s'en rendre maître : Il faudra construire une grande cage de fer avec un ressort qui fera que la porte se fermera d'elle-même, quand on y entrera. On portera la cage dans le bois, on y mettra de la viande, des gâteaux et du vin, et on en laissera la porte ouverte. Des soldats se tiendront à l'affut, cachés derrière les troncs d'arbres et des buissons, pour guetter le moment où le Murlu y entrera. Dès qu'il y sera entré, la porte se fermera d'elle-même sur lui. On chargera alors la cage et l'animal sur un chariot et on vous les apportera dans la cour du palais.

On fit comme le devin avait dit, et le Murlu fut amené captif, dans la cage de fer. Il grinçait des dents, mordait les barreaux de sa prison et poussait des cris épouvantables. Le roi mit la clef de la cage dans sa poche, et dit que quiconque rendrait la liberté au Murlu serait puni de mort.

Un jour, le jeune fils du roi jouait avec des boules d'or, dans la cour du palais. Le Murlu, qu'on avait enfermé dans une tour forte, le regardait, à travers les barreaux de fer de sa prison. Le prince lui lança une de ses boules, et elle entra dans la tour, ce qui le contraria beaucoup.

— Rends-moi ma boule, cria-t-il au Murlu.

— Oui, si tu veux m'ouvrir la porte de la tour, répondit celui-ci.

— Je ne puis pas, je n'ai pas la clef.

— Rends-toi à la chambre de ton père, qui dort, en ce moment, prends la clef, qui est dans sa poche, puis viens m'ouvrir, et je te rendrai ta boule.

Le prince déroba la clef à son père, ouvrit la porte de la tour et mit en liberté le Murlu, qui lui rendit sa boule d'or et lui dit :

— Si jamais tu as besoin de secours, — et tu en auras besoin, — appelle-moi et j'arriverai.

Puis, il partit et retourna au bois.

Le prince remit ensuite la clef de la tour dans la poche de son père, qui dormait encore.

Cependant, le roi, qui venait tous les jours voir le Murlu, et lui jeter, à travers les barreaux, des gâteaux, dont il était friand, ne l'apercevant plus, s'en inquiéta. Il ouvrit la porte de la tour et vit qu'il avait disparu. Il entra dans une grande colère, alla trouver la reine, et lui dit :

— Le Murlu est parti ! Qui lui a ouvert la porte de la tour ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle.

— Ce ne peut être que vous ou mon fils, car il n'y a que vous deux à pénétrer dans ma chambre, où la clef m'aura été dérobée, pendant mon sommeil.

— C'est moi ! dit le jeune prince.

— Ah ! malheureux ! Pourquoi as-tu fait cela ? J'ai juré de faire mourir celui qui mettrait le Murlu en liberté, quel qu'il fût, et je ne puis manquer à ma parole.

Et le vieux roi était furieux et désolé, à la fois.

— Fuis, mon fils, fuis vite, dit la mère au jeune prince.

Le jeune homme descendit les escaliers, quatre à quatre, traversa lestement la cour et le voilà dans le bois. Il y rencontra le Murlu, qui lui demanda :

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Je n'en sais rien ; mais, mon père est furieux de ce que je vous ai mis en liberté, et, si je n'avais pris la fuite, il m'aurait tué.

— Eh bien ! monte sur mon dos, et je vais te porter là où ton père ne te retrouvera pas.

Il monta sur le dos du Murlu, et celui-ci le porta au loin, bien loin, et le déposa à la porte d'un beau palais, en lui disant :

— Voilà le palais du roi de Naples. Va frapper à la porte et demande à être reçu comme valet, garçon d'écurie ou même porcher. Du reste, ne m'oublie pas, et quand tu te trouveras dans quelque danger, appelle-moi à ton secours, et j'arriverai aussitôt.

On le prit pour garder les pourceaux, et on lui

promit pour gages un écu pour chaque petit cochon qui naîtrait.

Le lendemain matin, on lui confia deux cents verrats et cent truies, pour les aller garder tout le jour sur une grande lande, près d'un grand bois.

— Ne les laissez pas entrer dans le bois et ramenez-les à l'étable, au coucher du soleil, lui dit-on, pour toute recommandation.

Le Murlu vint lui tenir compagnie, durant la journée. Un peu avant le coucher du soleil, il rassembla son troupeau grognant, et s'aperçut qu'il avait sensiblement augmenté en nombre. En effet, chaque truie avait eu dix petits cochons.

— Voici qui va bien, pour commencer, se dit-il, si l'on me paye comme on me l'a promis.

Il ramena ses bêtes à l'étable : le portier les compta, lui remit un écu par tête d'augmentation, et lui dit :

— Demain, vous irez garder les moutons; vous aurez encore un écu par tête d'augmentation; mais aussi, s'il vous en manque une seule, vous serez pendu.

— Ceci commence à devenir peu gai, se dit-il.

Il n'en dormit pas, de toute la nuit.

Le lendemain matin, on lui confia cent béliers et deux cents brebis, et il les mena sur la même lande où il avait mené les pourceaux, la veille.

Le Murlu vint encore le trouver et lui dit de laisser entrer ses bêtes dans le bois, où elles trouveraient de l'herbe à discrétion, tandis que la lande était brûlée et aride.

— Je ne veux pas les laisser entrer dans le bois, répondit-il, car si j'en perds une seule, je serai pendu.

— Fais comme je te dis, répliqua le Murlu, et ne crains rien, pendant que je serai avec toi.

Et voilà tout le troupeau dans le bois.

Dans ce bois, habitait un géant qui enlevait et dévorait tous les animaux du roi qui y entraient. Il voulut enlever tout le troupeau, mais le Murlu l'en empêcha, car il était sans doute plus fort que le géant.

Au coucher du soleil, le Murlu rassembla les béliers et les brebis : il n'en manquait pas un, et bien mieux, chaque brebis avait eu trois petits moutons.

Le prince les ramena à l'étable, et le portier fut bien étonné de voir encore le troupeau plus que doublé en nombre. Il paya un écu pour chaque mouton nouveau-né et dit au berger que, le lendemain matin, il irait garder des vaches et des taureaux.

En effet, on lui confia, le lendemain, un troupeau de deux cents vaches et de cent taureaux, en lui disant encore qu'il aurait un écu pour chaque

tête d'augmentation, et qu'il serait pendu, s'il en manquait une seule.

Il se rendit avec son troupeau cornu et beuglant sur la même lande que les jours précédents. Le Murlu vint encore lui dire de laisser aller, sans crainte, ses bêtes dans le bois, où l'herbe était abondante et fraîche. Il ajouta :

— Il te faudra, aujourd'hui, combattre contre le géant.

— Moi, combattre contre le géant ! s'écria-t-il. Comment voulez-vous que je m'en tire ?

— Prends cette épée ; rends-toi avec elle auprès d'une fontaine qui est dans le bois. Le géant y viendra boire, et, te voyant là, il voudra t'exterminer, sur-le-champ. Mais défends-toi avec ton épée et n'aie pas peur, car moi-même je ne serai pas loin de là, et si tu as besoin de secours, tu en trouveras.

Le prince se rend à la fontaine, pas trop rassuré, malgré les paroles du Murlu ; il s'assoit sur une pierre, près de l'eau, et attend. Le géant ne tarde pas à venir.

— Ah ! te voilà, s'écrie-t-il, fils du roi de France, qui es devenu gardeur de vaches, de moutons et de cochons ! Tes bêtes viennent paître sur mes terres, et elles m'appartiennent, par cela même.

— Il faudra les gagner, à la pointe de l'épée, répond le prince.

— Comment ! petit avorton, tu oses parler de me résister ? Je vais te punir de ton insolence.

Et le combat commença aussitôt. Le géant était loin de s'attendre à cette résistance. A chaque coup que lui portait le prince, de sa bonne épée enchantée, il poussait un cri épouvantable, qui faisait trembler de peur tous les animaux du bois. Le combat dura deux heures. Le géant finit par demander quartier : mais, le prince refusa et lui trancha la tête.

Le Murlu se montra alors et dit au vainqueur :

— Rends-toi, à présent, au château du géant, qui est ici près. Il y a là des chambres pleines d'argent, d'or et de pierres précieuses de la plus grande valeur. Remplis-en tes poches, puis reviens rejoindre ton troupeau.

Le prince alla au château du géant et n'y trouva personne. Il fut étonné de voir les richesses immenses qui y étaient entassées, de tous côtés. Il remplit ses poches d'or et de diamants et revint, avant le coucher du soleil, pour ramener son troupeau à l'étable.

En le voyant rentrer avec toutes ses bêtes, et un petit veau à côté de chaque vache, le portier se dit que ce jeune pâtre devait être un magicien, et qu'il n'avait pas son pareil au monde. Le roi lui-même en était émerveillé et très content, car

jusqu'alors, le géant prélevait sur son bétail tout ce qu'il lui plaisait.

Le prince eût bien pu, à présent, quitter le métier et aller courir le monde, à sa fantaisie, puisqu'il avait de l'or et des diamants, à discrétion. Il continua néanmoins d'aller, tous les matins, garder les troupeaux du roi, sur la grande lande et dans le bois, et le Murlu venait presque tous les jours lui tenir société.

Un jour qu'il était seul avec ses bêtes dans le bois, il vit passer une jeune demoiselle, accompagnée de cinquante chevaliers tous armés. La pauvre fille pleurait, à faire pitié. Il s'approcha et reconnut en elle la fille du roi.

— Où allez-vous de la sorte, princesse, lui demanda-t-il, et qu'est-ce qui cause votre désolation ?

— Hélas ! on me conduit à un serpent à sept têtes qui habite dans ce bois.

— Comment ! et ces chevaliers ne peuvent vous protéger contre lui ?

— Hélas ! c'est un monstre si terrible, qu'une armée entière serait impuissante contre lui ; mon père l'a, du reste, éprouvé plus d'une fois.

— Eh bien ! si ces cinquante chevaliers ne sont bons qu'à vous conduire à la mort, qu'ils s'en retournent à la maison ; moi, je vous arracherai, tout seul, au monstre, ou j'y perdrai aussi la vie.

Alors, il appela le Murlu à son secours. Le Murlu

se présenta aussitôt, sous la forme d'un beau cheval. Le prince sauta sur son dos, prit la princesse en croupe et se dirigea vers la caverne du serpent.

— Jette-moi la princesse, dit celui-ci, qui attendait, à l'entrée de la caverne.

— Viens la prendre, lui répondit le prince.

— Jette-la-moi, vite, te dis-je, ou tu t'en repentiras.

— Si tu veux l'avoir, il te faudra la gagner, car je suis bien décidé à te la disputer.

Alors le monstre se mit à lancer du feu de ses sept gueules. Mais, le cheval vomissait sur lui tout autant d'eau et éteignait le feu. De son côté, le prince besognait avec la bonne épée avec laquelle il avait déjà tué le géant, et il fit tant et si bien qu'il abattit six têtes au monstre.

— Quartier jusqu'à demain ! cria-t-il alors.

— Je le veux bien, répondit le prince, qui avait lui-même grand besoin de repos.

— Retournez à la maison, princesse, dit-il ensuite à sa protégée, et revenez demain.

— Accompagnez-moi, répondit-elle, pour que je vous présente à mon père.

— Non, je ne puis pas aller avec vous, aujourd'hui ; plus tard, nous verrons.

La princesse revint donc seule à la maison, et la joie y fut grande, car personne ne s'attendait à la revoir.

Elle raconta tout à son père, et celui-ci lui dit :

— Pourquoi ne m'avoir pas amené le vaillant chevalier qui a combattu pour vous, ma fille ?

— Je l'ai bien prié de m'accompagner, mon père, mais, il m'a répondu qu'il ne le pouvait pas encore.

Le lendemain, la princesse retourna à la forêt, accompagnée, comme la veille, de cinquante chevaliers.

Son protecteur de la veille vint encore à sa rencontre, la prit en croupe et poussa au monstre. Celui-ci avait ses sept têtes, comme si rien ne lui était arrivé, la veille, et paraissait plus furieux et plus redoutable que jamais.

Le combat commença aussitôt, et l'on se battit, de part et d'autre, avec acharnement, le serpent lançant du feu par ses sept gueules, le cheval vomissant des torrents d'eau, et le prince frappant le monstre de sa bonne épée. Enfin, les sept têtes du monstre furent abattues.

— A présent, du moins, vous voudrez bien m'accompagner chez mon père, afin que je puisse lui présenter mon sauveur ? dit la princesse au prince.

— Pas encore, répondit celui-ci ; retournez seule à la maison, et plus tard, bientôt, vous me reverrez.

Et elle s'en retourna encore sans lui, à son grand regret, et le pâtre rentra tranquillement, le

soir, avec son troupeau, comme s'il ne savait rien de ce qui s'était passé.

Toute la cour et la ville étaient en allégresse et en fête, et les cloches sonnaient, à grande volée, à tous les clochers. Il y eut aussi un grand festin. Il feignit d'être étonné de tout cela, et en demanda la cause.

Cependant le vieux roi était désireux de connaître le sauveur de sa fille, et il fit publier par tout le royaume qu'il n'avait qu'à se présenter à la cour, faire la preuve, et, quel qu'il pût être, il lui accorderait la main de la princesse.

Un charbonnier, en passant par la forêt, aperçut les sept têtes du serpent, coupées et gisant à terre. Il avait connaissance de la promesse du roi; aussi, se hâta-t-il de mettre les têtes dans un sac et de se présenter à la cour pour réclamer la récompense promise. La princesse avait beau protester et dire que ce n'était pas là l'homme qui l'avait arrachée au monstre, le charbonnier disait pour sa raison :

— Voilà les sept têtes du serpent, que j'apporte; quelqu'un ici prétend-il les avoir coupées ?

— C'est évident, disait le roi, il n'y a rien à répondre à cela, et je ne puis pas aller contre ma parole : cet homme vous a sauvé la vie, et il est juste qu'il en soit récompensé, comme je l'ai promis : les noces auront lieu, dans la huitaine.

Voilà la princesse fort en peine, car le charbonnier était laid et mal élevé, autant que le prince était beau, intelligent et galant.

On s'occupa immédiatement des préparatifs de la noce.

Le charbonnier se croyait sûr de son affaire, et se vantait partout, à qui voulait l'entendre, en racontant les péripéties de son combat avec le serpent, quand le berger se présenta aussi, avec un petit sac sur l'épaule, et demanda à parler au roi, en la présence de la princesse et de son prétendu sauveur.

Le roi leur donna audience, devant toute la cour.

Le berger dit que c'était lui, et nul autre, qui avait tué le serpent et délivré la princesse.

— Comment oses-tu parler de la sorte, méchant imposteur ? Ne l'écoutez pas, sire, et faites-le mettre en prison, s'écria le charbonnier.

La princesse, qui avait reconnu son sauveur, se leva alors et dit :

— Oui, mon père, c'est lui ! Je le reconnais bien ; c'est lui qui a combattu pour moi et tué le serpent.

— Qu'il le prouve, alors, cria le charbonnier ; voici ma preuve, à moi ! Qu'il en donne une meilleure, s'il le peut.

Et il tira de son sac les têtes du serpent.

— Produisez vos preuves, dit le roi au berger.

— C'est ce que je vais faire, sire, répondit celui-ci. Voilà bien, en effet, les têtes du serpent : je les reconnais; mais, où sont les langues? Ouvrez les sept gueules, vous ne trouverez de langues dans aucune d'elles.

Le roi donna l'ordre à un valet d'ouvrir les gueules, devant tout le monde, et on constata que toutes elles étaient sans langue.

— Que sont devenues les langues? demanda le roi.

— Les voici, sire! dit le berger; et il s'avança vers le roi et jeta à ses pieds les sept langues du serpent.

On les rapprocha de la partie restée dans les gueules et on vit qu'elles s'y adaptaient parfaitement.

— Jugez, à présent, sire, qui est l'imposteur, dit le berger.

Le roi, s'adressant à ses valets, en montrant du doigt le charbonnier, s'écria alors :

— Saisissez cet homme, faites chauffer un four et jetez-le dans le feu !

Ce qui fut fait.

Alors, le fils du roi de France épousa la fille du roi de Naples, et il y eut, à cette occasion, de grands festins et de belles fêtes.

Comme on était à table, le premier jour, le

Murlu parut tout à coup dans la salle du festin. Tout le monde se leva, saisi de frayeur, et voulut fuir. Mais le monstre, changeant soudain de forme, se présenta sous les traits d'une belle reine et parla de la sorte :

— Je suis la première femme du roi de France. Pour me punir d'avoir voulu séduire le premier page qu'il me donna, et qui était une jeune fille déguisée, laquelle devint plus tard la mère de ce jeune et vaillant prince, dont vous célébrez aujourd'hui le mariage, j'avais été condamnée à rester sous la forme que je viens de quitter, jusqu'à ce que j'eusse réussi à marier le prince à une princesse qu'il aurait sauvée du serpent qui devait la dévorer.

Ces conditions sont accomplies et mon expiation est terminée.

Et, ayant prononcé ces paroles, elle s'évanouit et disparut.

(Conté par Guillaume Garandel, à Plouaret. 1871.)

A rapprocher du conte de Straparole, *Nuit V*, fable I.

« Guerrin, fils unique de Philippe Marie, roy de Sicile, délivre un homme sauvage de la prison du père, et la mère, pour la crainte du père, l'envoya en exil, et l'homme sauvage, estant apprivoisé, délivra Guerrin de plusieurs grands iuconvéniens. »

V

LE CAPITAINE LIXUR

OU LE SATYRE (1)

Un seigneur vivait tranquillement à la campagne avec ses trois enfants, trois filles. Il était veuf.

Mais, la guerre éclata tout à coup, et il reçut l'ordre de son roi de se rendre à l'armée, avec un cheval, et équipé à ses frais, comme c'était la coutume autrefois. Le voilà désolé, à la pensée qu'il lui faudrait abandonner ses filles, sans appui et sans protection.

(1) Le mot Satyre est devenu, dans la bouche des conteurs bretons, *Santirine,* un monstre sur la nature et la forme duquel ils n'ont, du reste, que des idées fort vagues, et qui rappelle parfois Merlin, l'enchantenr, retiré au fond des bois, où il mène une vie à demi sauvage et s'occupe encore de divination et de magie.

— Ne vous inquiétez pas ainsi, mon père, lui dit sa fille aînée, je partirai à votre place.

— Hélas ! ma pauvre enfant, lui répondit-il, cela n'est pas possible.

— Vous vous trompez, mon père, et vous verrez que, quand j'aurai revêtu votre équipement de guerre, je ferai un beau soldat et que personne ne se doutera que je suis fille.

Elle insista tant, que son père consentit à la laisser partir. Mais, dès qu'elle fut sortie de la cour, il prit son fusil et courut à travers champs l'attendre au bord d'une route où elle devait passer. Il voulait l'éprouver. Il se cacha derrière un buisson, et, quand il la vit venir, il tira sur elle, à poudre, en criant : — « La bourse ou la vie ! »

La fille tourna bride aussitôt, et courut à la maison, tout effrayée.

Son père y était rendu avant elle et lui dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau, mon enfant ? Il me semble que tu n'es pas allée loin.

— J'ai été attaquée par une bande de voleurs, qui ont tiré sur moi, et j'ai été heureuse de pouvoir leur échapper.

— Quand je te disais, ma pauvre enfant, que tu n'irais pas loin ! Mais, je suis heureux de te voir revenue sans mal, et je partirai moi-même demain matin.

— Non pas, mon père, dit la puînée, c'est moi qui partirai demain, et vous resterez à la maison avec mes sœurs.

Et la puînée partit aussi, le lendemain. Mais, elle n'alla pas plus loin que son aînée, et s'en retourna bientôt, tout effarée, en disant qu'elle aussi avait rencontré des brigands, qui avaient tiré sur elle et l'avaient poursuivie jusqu'à la porte du château.

C'était tout simplement son père, qui avait voulu l'éprouver, comme son aînée.

— A mon tour, à présent, dit la cadette, et je partirai aussi, demain matin.

— Ma pauvre enfant! lui dit son père, tu vois ce qui est arrivé à tes sœurs.

— Peu importe, répondit-elle, je veux aussi essayer.

Et elle partit, en effet, le lendemain matin, pleine de courage et de résolution.

Son père alla aussi l'attendre au bord de la route et déchargea encore son fusil, quand il la vit venir. Mais, au lieu de s'en retourner, comme ses sœurs, elle éperonna son cheval et passa outre.

En arrivant à Paris, elle alla tout droit trouver le roi, et lui dit que son père, vieux et malade, ne pouvant se rendre à l'armée, y envoie son fils, à sa place.

— C'est fort bien, répondit le roi.

On lui apprit l'exercice, à faire des armes, et elle faisait des progrès si rapides, qu'elle monta vite en grade. Au bout d'un an, elle était capitaine.

Un jour que l'on passait une grande revue, dans la cour du palais du roi, et que la reine y assistait, à son balcon, elle remarqua le jeune officier, et lui trouva si bonne mine et une tournure si distinguée, qu'elle voulut l'avoir pour page. Elle le demanda au roi, qui le lui accorda volontiers. On l'appelait à l'armée le capitaine Lixur.

Le beau page suivait partout la reine. Souvent, elle lui faisait chanter des chansons ou conter des contes de son pays, et elle y prenait beaucoup de plaisir. Elle devint amoureuse de son page, et lui tenait souvent de tendres propos et le regardait d'un air langoureux; mais, le jeune officier feignait de n'y rien comprendre. Les courtisans et les dames de la cour ne tardèrent pas à devenir jaloux de la faveur dont il jouissait, et ils cherchèrent à se débarrasser de lui. Ils délibérèrent sur la manière dont il fallait s'y prendre, et il fut convenu que l'on dirait au roi que le capitaine Lixur s'était vanté d'être capable de tuer le sanglier du bois voisin, qui causait tant de ravages dans le pays.

Un des courtisans alla donc trouver le roi et lui dit :

— Si vous saviez, sire, ce dont s'est vanté le capitaine Lixur ?

— De quoi s'est-il donc vanté ?

— De tuer le sanglier de la forêt, qui vous fait tant de mal.

— Ce n'est pas possible : un animal si terrible et qui a mis en fuite et maltraité des régiments entiers envoyés pour le prendre.

— Je vous assure, sire, qu'il a dit qu'il en viendrait facilement à bout.

— S'il l'a dit, il faut qu'il le fasse, ou il n'y a que la mort pour lui. Dites-lui de venir me parler.

Le capitaine Lixur se rendit auprès du roi, qui lui dit :

— Comment, capitaine Lixur, vous avez dit être capable de me délivrer du vieux sanglier qui désole tout le pays.

— Je n'ai jamais dit rien de semblable, sire.

— Si, vous l'avez dit, et il faut que vous le fassiez, ou il n'y a que la mort pour vous. Je vous ferai donner tout ce dont vous aurez besoin pour cela. Allez donc et délivrez-moi vite de ce monstre, qui me cause plus de mal que toute une armée ennemie.

Le capitaine, obligé de faire contre mauvaise for-

tune bon cœur, prit ses armes, monta à cheval et se dirigea vers le bois, tout rêveur et triste. Avant d'y pénétrer, il descendit de cheval et s'assit sur l'herbe, près d'une fontaine, pour manger un morceau et boire un coup, afin de ranimer ses forces et son courage, car il n'était rien moins que rassuré. Il vit bientôt venir à lui une vieille femme, couverte de guenilles, courbée sur un bâton de houx et se traînant à grand'peine. Et elle dit, d'une voix tremblante :

— Ayez la bonté de me donner quelques miettes de votre repas, mon bon seigneur, car je n'ai pas mangé depuis longtemps et je me meurs de faim.

— Avec plaisir, grand'mère.

Et il lui donna du pain blanc, un peu de lard et un verre de vin, que la vieille mangea et but; puis elle dit :

— Tu as été bien avisé, capitaine Lixur, de me traiter comme tu l'as fait, et tu t'en trouveras bien. Je sais où tu vas et ce qui t'embarrasse. Le roi t'a ordonné, sous peine de mort, de prendre et de lui amener, mort ou vif, le vieux sanglier de la forêt, dont personne n'a pu venir à bout, jusqu'à présent. Toi, tu y réussiras, avec mon aide, et à la condition de faire bien exactement ce que je te dirai. Écoute-moi donc bien : Quand tu auras pénétré sous le bois, tu rencontreras, vers

le sud, une vieille chapelle en ruine, dont le toit s'est effondré, et où l'ortie, les ronces et les herbes folles poussent en liberté. Tous les jours, à midi juste, le sanglier y vient se rouler sur la pierre sacrée de l'autel, renversée à terre. Cache-toi derrière la porte, et, dès que l'animal aura pénétré dans la chapelle, sors vite et tire la porte derrière toi, pour l'empêcher de sortir. Puis, tu courras à une petite fenêtre, qui est du côté du Levant, et par où tu verras le sanglier, étendu tout de son long sur la pierre de l'autel. Il est noir, avec une marque blanche au milieu du front. Tu le viseras à cet endroit, et, si tu peux l'y atteindre, il mourra aussitôt, en poussant des grognements et des cris épouvantables.

Le capitaine Lixur remercia la vieille, qui se retira alors, en lui souhaitant bonne chance.

Il remonta à cheval et pénétra sous le bois, un peu rassuré. Il trouva facilement la vieille chapelle en ruine, y enferma le sanglier, qui ne manqua pas d'arriver, à midi sonnant, le visa au front, par la petite fenêtre du côté du Levant, et le tua roide. Puis, il le chargea sur son cheval et s'en retourna tranquillement au palais du roi.

Quand on le vit rentrer en ville, avec le monstre privé de vie, ce fut une joie et une allégresse générale, car la bonne nouvelle se répandit

vite, dans tous les quartiers, et l'on criait sur son passage : — « Vive le capitaine Lixur, qui nous a délivrés du sanglier ! »

Le roi aussi était au comble de la joie, et il invita le capitaine Lixur à dîner à sa table, avec les principaux de la cour.

Cependant, l'amour de la reine pour son beau et vaillant page augmentait chaque jour, et la situation de celui-ci devenait fort embarrassante. Mais, à toutes les attentions et aux avances dont il était l'objet, il opposait une indifférence absolue et feignait de ne rien comprendre. Si bien que la reine, dépitée, lui demanda un jour :

— De quel pays êtes-vous, capitaine Lixur ?

— De la Basse-Bretagne, Madame.

— Est-ce qu'il y a aussi des hommes intelligents, dans ce pays-là ?

— Autant qu'en aucun autre du monde, Madame.

— On ne le dirait vraiment pas, d'après ce que j'en connais.

Il feignit de ne pas comprendre, et ne répondit point.

La reine était furieuse et ne pouvait se contenir. Elle alla trouver le roi et lui dit :

— Si vous saviez, sire, ce qu'a dit le capitaine Lixur ?

— Qu'a donc dit le capitaine Lixur ?

— Il a dit qu'il était capable de prendre la Licorne et de l'amener ici, comme il l'a fait du sanglier.

— Il n'est pas possible qu'il ait dit cela, à moins d'avoir complètement perdu la tête. Songez donc que la Licorne traverse de sa corne unique neuf grands troncs de chênes de rang, et qu'elle m'a détruit des armées entières envoyées pour s'emparer d'elle.

— Il l'a dit, je vous l'affirme. Depuis qu'il a pris le sanglier de la forêt, cet homme ne doute de rien, et se croit capable de tout. Vous lui diriez d'aller vous chercher la lune, qu'il ne dirait pas non.

— Eh bien! faites-lui dire de venir me parler; s'il l'a dit, il faut qu'il le fasse; il me rendra un fier service, s'il peut me débarrasser de la Licorne.

Et l'on prévint le capitaine que le roi voulait lui parler.

— Comment, capitaine Lixur, lui dit le vieux monarque, vous avez dit que vous étiez capable de prendre la Licorne et de me l'amener, comme vous l'avez fait du sanglier?

— Sire, je n'ai jamais dit rien de semblable, et ceux qui prétendent le contraire ne me veulent que du mal.

— Vous l'avez dit, capitaine Lixur, je le sais

de bonne part, et il faut que vous le fassiez, ou il n'y a que la mort pour vous. Allez et songez à tenir votre parole.

Le capitaine s'en retourna, tout triste.

— Si la vieille fée de la forêt, pensait-il, ne vient encore à mon secours, je suis perdu.

Le lendemain matin, au lever du soleil, il se met en route. Arrivé à la lisière du bois, il s'asseoit sur le gazon, au même endroit que la première fois, pour manger un morceau et boire une goutte. Il aperçoit encore la vieille qui s'avance vers lui, lentement et courbée sur son bâton, et cette vue le rassure. Il se lève et va au-devant d'elle, son chapeau à la main. Il la fait manger et boire, puis elle lui parla de la sorte :

— Votre épreuve, ma pauvre enfant (elle savait bien qui elle était), est des plus périlleuses. Pourtant, avec mon aide et si vous faites de point en point comme je vous dirai, vous pourrez encore vous en tirer. Écoutez-moi donc bien. La Licorne est un terrible animal. Elle transperce de rang neuf troncs de grands chênes, de la corne unique qu'elle porte au milieu du front. Elle arrivera à midi, juste. Elle s'annoncera par un cri qui fera trembler de frayeur tous les animaux de la forêt. Elle viendra du côté du midi. Vous verrez neuf grands chênes, rangés sur la même ligne, et dont les troncs sont percés de part en

part de plusieurs trous. Tous les jours, elle vient éprouver ses forces contre ces chênes. Vous vous cacherez derrière le dernier, au nord, non pas au milieu du tronc, autrement, vous seriez transpercée vous-même, mais un peu de côté. La Licorne prendra son élan, poussera un cri terrible et se précipitera sur les arbres, du côté du midi. Sa corne dépassera le neuvième et viendra sortir près de vous. Dès que vous la verrez, vous sortirez de votre cachette, vous courrez à la bête et lui couperez le cou avec votre sabre. Vous n'aurez rien à craindre, car il lui faut plus de temps pour retirer sa corne des arbres que pour l'y enfoncer. Ayez bien soin aussi qu'elle ne vous aperçoive pas avant d'avoir enfoncé sa corne dans les arbres, car son regard seul suffirait pour vous donner la mort. Allez, mon enfant, du courage et bonne chance.

Et la vieille se retira alors.

Le capitaine Lixur, rassuré, pénétra dans le bois. Il reconnut facilement, à leurs trous, les arbres que la fée lui avait désignés. Midi approchait, et il se cacha derrière le dernier, au nord. Bientôt il entendit un cri épouvantable, qui le glaça de frayeur, bien qu'il ne fût pas peureux. Et la Licorne arriva, un instant après. Elle prit son élan, poussa un autre cri, fondit tête baissée sur le premier des neuf chênes, au midi, et la

pointe de sa corne sortit du dernier, si près du capitaine Lixur, que la peau de sa cuisse en fut effleurée. Cependant il n'en perdit pas la tête, et il courut à la bête, son bon sabre à la main, et lui coupa la tête. Mais, ne pouvant l'emporter, à cause de sa corne, engagée dans les neufs troncs de chênes, il chargea à grand'peine son corps sur son cheval, et reprit tranquillement le chemin de la ville. Une foule nombreuse était accourue à sa rencontre, et le conduisit en triomphe jusqu'au palais du roi, avec des chants et des cris de joie. Le roi vint lui-même le recevoir, à la porte de son palais, et l'embrassa devant tout le monde. Puis, il y eut un grand dîner, à la cour, suivi d'illuminations et de réjouissances publiques.

Les fêtes terminées, le capitaine Lixur reprit ses fonctions de page auprès de la reine, qui avait demandé à le conserver, car le roi voulait l'élever au grade de général. La reine ne connut plus de frein à sa passion; elle embrassait son page, lui tenait des propos libertins... C'en était honteux.

Cependant le jeune homme restait indifférent et impassible, ce qui l'exaspérait jusqu'à la folie.

— O le sot Breton! s'écriait-elle; il me dédaigne! Mais, il me le paiera.

Et elle courut trouver le roi, furieuse.

— Sire, sire, s'écria-t-elle, le capitaine Lixur

s'est vanté de prendre et de vous amener captif le Satyre, ce monstre qui désole et terrifie tout le royaume.

— Encore le capitaine Lixur! s'écria le roi, qui commençait à croire qu'il y avait en tout ceci plus de malveillance que de véritable intérêt pour lui et ses sujets ; laissez-lui donc un peu de paix ; on dirait que vous voulez sa mort ; je ne puis croire, du reste, qu'il se soit vanté de ce que vous dites.

— Je vous affirme qu'il s'est vanté de vous amener le Satyre captif, et ce monstre vous fait trop de mal, à vous et à vos sujets, pour que vous hésitiez un moment à profiter de l'occasion qui se présente de vous en délivrer.

— Il faut, si ce que vous dites est vrai, que le capitaine Lixur ait complètement perdu la tête; ses succès contre le Sanglier et la Licorne lui auront sans doute inspiré tant de présomption. Mais, il ne sait pas ce que c'est que le Satyre : un monstre qui n'a pas son pareil, au monde, et qui fait le désert partout autour de lui ; le venin et la puanteur qu'il exhale frappent de mort tout ce qui vit à sept lieues à la ronde autour de lui; il m'a détruit des armées entières envoyées contre lui.

— Raison de plus pour que vous ne négligiez pas l'occasion qui s'offre à vous de vous débar-

rasser d'un tel fléau. Le capitaine Lixur a réussi à tuer le Sanglier et la Licorne, qui étaient cependant deux monstres bien redoutables, et rien ne vous assure qu'il sera moins heureux contre le Satyre; il faut toujours essayer.

— Eh bien! faites dire au capitaine Lixur de venir me parler.

Et le capitaine Lixur se présenta encore devant le roi, avec de sombres pressentiments.

— Vous vous êtes donc encore vanté, capitaine Lixur, lui dit le vieux monarque, de pouvoir me délivrer du Satyre, comme vous l'avez fait du Sanglier et de la Licorne?

— Croyez bien, sire, que jamais je n'ai rien dit de semblable, et la personne qui vous a dit le contraire en veut certainement à ma vie.

— C'est aussi ce que vous me disiez pour le Sanglier et la Licorne; mais, je connais trop bien votre bravoure, et le Satyre me fait trop de mal, à moi et à tous mes sujets, pour que j'hésite un instant à saisir l'occasion de nous en délivrer.

— C'est à moi-même qu'il l'a dit, sire, interrompit la reine, qui avait voulu assister à l'entrevue.

— Vous l'entendez, capitaine Lixur? reprit le roi; il faut que vous m'ameniez le monstre, mort ou vif, ou il n'y a que la mort pour vous.

— Puisqu'il en est ainsi, autant vaut être tué

par le Satyre que par vos soldats. Vous me donnerez au moins tout ce dont j'ai besoin pour tenter l'aventure ?

— Oui, vous n'avez qu'à demander.

— Il me faut d'abord un bon cheval, pour me porter, puis sept autres chevaux avec leur charge d'argent.

— C'est beaucoup, mais, si vous me délivrez du Satyre, j'y gagnerai encore : vous les aurez.

Le lendemain matin, le capitaine Lixur se mit en route, monté sur un beau cheval et suivi de sept autres chevaux portant des sacs pleins d'argent. Après plusieurs jours de marche, il arriva à la forêt des Ardennes, où se tenait le Satyre. Il descendit de cheval et s'assit près d'une fontaine, pour manger un morceau et boire un coup, avant d'entrer dans le bois. Il était très inquiet de n'avoir pas rencontré la vieille fée, dans son chemin, et il conservait peu d'espoir de la revoir, tant il était loin du lieu où elle s'était déjà montrée à lui. Néanmoins, elle vint encore, et dès qu'il l'aperçut, il courut à sa rencontre et l'embrassa. Ils mangèrent un peu, burent du vieux vin de la cave du roi, puis la vieille parla de la sorte :

— On te met à de dures épreuves, ma pauvre enfant ; c'est la reine qui est cause de tout. Mais, son tour viendra aussi d'être éprouvée.

On t'envoie prendre le Satyre, dans la forêt des Ardennes. Je ne saurais te dire le nombre des rois, des princes, des ducs et des généraux qui ont déjà tenté l'aventure, et y ont perdu la vie. Et pourtant, quelque périlleuse que soit l'entreprise, tu pourras encore t'en tirer à ton honneur, si tu fais exactement tout ce que je te dirai. Écoute-moi donc bien. Le monstre habite une caverne sombre et profonde, au milieu de la forêt, à sept lieues d'ici. Ni homme ni animal vivant ne peut l'approcher, à sept lieues à la ronde, à cause de l'odeur infecte et du venin mortel dont il empoisonne l'air : de plus, un seul regard de lui suffit pour donner la mort. Mais, voici un onguent dont tu te frotteras le visage et les mains, et qui te préservera de l'infection. Si tu parviens à éviter ses regards et à passer inaperçu, tout ira bien. Voici comment tu devras te conduire : écoute bien.

Le Satyre ne sort de sa caverne que vers l'heure de midi, chaque jour, pour se promener au soleil. Il est rouge comme le feu, et quand le soleil donne dessus, il n'est œil d'homme ou d'animal qui puisse le regarder, sans en être aveuglé, et celui sur qui tombe son regard tombe aussitôt mort, comme une mouche. Il faudra donc, avant tout, éviter son regard, et pour cela, voici ce que tu devras faire : la nuit, pendant que le monstre

dormira, tu placeras, sur une seule ligne, neuf bassins de cuivre remplis de lait doux, depuis l'entrée de la caverne jusqu'à un grand chêne, qui en est à environ deux cents pas, et sur lequel tu monteras. Tu disposeras les bassins à vingt pas l'un de l'autre, et, dans les intervalles, tu sèmeras des morceaux de pain blanc trempés dans le lait, que le Satyre mangera, tout en marchant, ce qui l'empêchera de lever les yeux et de t'apercevoir, sur l'arbre où tu te tiendras. A mesure qu'il boira du lait, il perdra de son venin et de sa puanteur, et quand il sera arrivé sous ton arbre, après avoir épuisé les neuf bassins, tu crieras : « Holà, Satyre, te voilà pris (1). » Alors, il lèvera la tête et sourira, à sa guise, en te voyant sur l'arbre. Tu descendras aussitôt et lui passeras un licol au cou, sans qu'il oppose aucune résistance, et il te suivra, doux et tranquille comme un agneau. Tu le conduiras au palais du roi, et là, il dira des vérités qui étonneront tous ceux qui les entendront.

Voilà, mon enfant, comme tu devras te conduire, pour mener ton entreprise à bonne fin. Et maintenant, je te fais mes adieux, car tu ne me reverras plus.

(1) D'après ce qui précède, le Satyre ou *Santirine* de notre conte semble être un animal d'une nature vague, et peut-être un serpent, à cause de son goût pour le lait doux ; pourtant, plus loin, page 331, on dit qu'il ressemble à un poulain.

Et la fée disparut.

Le capitaine Lixur, rassuré désormais, s'occupa aussitôt des préparatifs de son entreprise. Comme l'argent ne lui manquait point, il trouva facilement les bassins de cuivre et le lait dont il avait besoin. Pendant la nuit, il posa les bassins sur des trépieds, depuis l'entrée de la caverne jusqu'au chêne que la fée lui avait désigné, il les remplit de lait, sema des morceaux de pain blanc trempés de lait dans les intervalles, fit tout enfin comme on le lui avait recommandé, et, à dix heures du matin, toutes ses dispositions étaient prises. Puis, il monta sur l'arbre et attendit. Aucun être vivant ne se faisait voir ni entendre, dans la forêt, tant l'air était infecté et mortel ; mais, sa pommade le garantissait contre l'infection. Le temps était beau et le soleil brillait. A midi, le monstre sortit de sa caverne. Il était rouge ardent, et ressemblait assez à un poulain d'un an, ou environ. A la vue des bassins de cuivre, rangés à la file, sur leurs trépieds, il parut étonné. Il s'approcha du premier, le flaira et le huma avec avidité. Puis le second, le troisième et le quatrième furent vidés, avec la même rapidité. Et à mesure que le lait disparaissait, l'air se purifiait et devenait respirable. Quand le dernier bassin, placé sous l'arbre, fut aussi absorbé, le capitaine Lixur cria :

— Holà ! Satyre, te voilà pris !

Et l'animal leva alors la tête, aperçut le capitaine Lixur sur l'arbre et fit : « Hen ! hen ! hen !.. » en secouant la tête et lui souriant, à sa guise. Le capitaine descendit alors de l'arbre, passa un licol de chanvre au cou du Satyre, qui se laissa faire, et lui dit :

— Suis-moi à la cour du roi.

Et l'animal le suivit, aussi tranquillement qu'un jeune poulain que l'on ramènerait du champ à son écurie.

A peine furent-ils sortis de la forêt, qu'ils rencontrèrent, sur la route, le convoi d'un petit enfant que l'on conduisait au cimetière. Le père, la mère et les parents suivaient en pleurant, les prêtres chantaient devant. Le Satyre se mit à rire, en secouant la tête et en faisant : « Hen ! hen ! hen ! »

— Pourquoi donc rit-il, quand les autres pleurent ? se demanda le capitaine Lixur.

Plus loin, comme ils passaient sur la place publique d'une petite ville, on se préparait à y pendre un grand criminel, et il y avait une grande affluence de spectateurs.

Le Satyre se mit à pleurer.

— Que signifie ceci ? se demanda encore le capitaine ; tout le monde est heureux de voir délivrer le pays d'un criminel que chacun redoutait, et mon auimal pleure !

Ils vinrent à passer, un peu plus loin, au bord

de la mer. La mer était mauvaise, et l'on voyait du rivage un navire qui naufrageait. Tout l'équipage était sur le pont, en prière, et élevant les yeux et les mains vers le ciel. C'était un spectacle navrant. Le Satyre se mit encore à rire.

— Qu'est-ce donc que cet animal, se dit le capitaine Lixur, qui rit, quand il voit le mal, et qui pleure, quand il voit le bien ? Ne serait-ce pas le Diable ?

Ils continuèrent leur route, tranquillement.

La nouvelle arriva avant eux dans la ville que le capitaine Lixur revenait avec le Satyre captif, et une foule immense sortit à leur rencontre, et l'on se disait partout avec des transports de joie :

— Le capitaine Lixur a pris le Satyre ! Quel homme, que ce capitaine Lixur !...

Le roi lui-même alla le recevoir, aux portes de la ville, avec toute la cour et la garnison, musique et bannières en tête.

En voyant l'animal suivre paisiblement le capitaine Lixur, qui le tenait par un simple licol de chanvre, chacun s'étonnait et disait :

— Comment, c'est là ce monstre si terrible, qui a donné la mort à tant de héros et dispersé de si vaillantes armées ! On dirait un jeune poulain, paisible et doux comme un agneau !

Quand le Satyre entra dans la cour du palais

royal, il leva la tête pour regarder la reine, qui se tenait à son balcon, entre deux filles d'honneur, et lui sourit, comme s'il la connaissait, en secouant la tête et en faisant : « Hen ! hen ! hen !... »

Tout le monde en fut étonné, et l'on se demandait :

— Comment peut-il connaître la reine, pour la saluer ainsi ?

Pendant huit jours entiers, il y eut des festins et des réjouissances publiques.

Le capitaine Lixur visitait, plusieurs fois par jour, le Satyre, dans son écurie, et le soignait lui-même, lui donnant à manger et à boire.

Au bout de huit jours, l'animal lui dit :

— A présent que les fêtes sont terminées, nous allons voir une autre danse.

— Comment, Satyre, vous parlez donc aussi ? lui dit le capitaine, étonné.

— Oui, je parle aussi, et j'ai des choses curieuses à dire.

— Vraiment ? Quoi donc ?

— La vérité. Dites au roi de passer la revue de son armée, demain, dans la cour de son palais, et je dirai la vérité, devant tout le monde, et vous entendrez de belles choses.

Le capitaine Lixur courut trouver le roi et lui dit :

— Sire ! sire ! vous ne savez pas ?

— Quoi donc ? demanda le monarque.

— Le Satyre parle, comme un homme.

— Ah ! vraiment ? Et qu'a-t-il donc dit ?

— Il a dit que si vous voulez passer la revue de votre armée, demain, dans la cour du palais, il dira des choses qui étonneront tout le monde, et qui seront pourtant vraies.

— Je suis bien curieux d'entendre ses vérités, et je vais donner des ordres pour que la revue ait lieu, demain.

Toute la ville était venue voir la revue. Le roi était à cheval, au milieu de la cour, entouré de courtisans et de généraux. La reine était sur son balcon, avec ses deux filles d'honneur, qui ne la quittaient jamais. L'attente était grande. A midi juste, le Satyre devait parler. Quand les douze coups eurent sonné, à l'horloge du palais, le capitaine Lixur lui parla ainsi :

— Dites-nous, à présent, Satyre, ici, en présence du roi et devant tout le monde, pourquoi vous avez ri, lorsqu'au sortir de la forêt, nous rencontrâmes le convoi d'un enfant que l'on allait enterrer ?

Et le Satyre répondit :

— Si vous saviez ce que je sais, moi, vous auriez sans doute ri vous-même.

— Dites-nous ce que vous savez, Satyre.

— Je riais de voir le véritable père, le sacristain, qui chantait, devant, pendant que le père nourricier pleurait, derrière.

Et tout le monde de rire.

— Et plus loin, Satyre, demanda encore le capitaine Lixur, lorsqu'en passant par une petite ville, nous vîmes conduire au gibet un grand criminel, pourquoi donc pleuriez-vous, alors que tout le monde était content ?

— C'est que cet homme, qui avait commis tous les crimes et fait tout le mal possible, n'en avait aucun repentir et ne voulait pas écouter le prêtre qui l'exhortait à bien mourir, et je voyais à côté de lui un diable prêt à emporter son âme.

— Effrayant ! murmura la foule.

— Et plus loin encore, reprit le capitaine Lixur, comme en passant près de la mer, nous aperçûmes un navire qui naufrageait sur un écueil et tout l'équipage à genoux sur le pont priant et levant les mains et les yeux vers le ciel, pourquoi avez-vous ri à un spectacle si navrant ?

— C'est qu'au-dessus de chaque naufragé, je voyais un ange prêt à emporter son âme au ciel.

— Qu'est-ce donc que ce Satyre ? se demandait la foule, de plus en plus intriguée, et admirant la sagesse de ses réponses.

— Enfin, demanda encore le capitaine Lixur, quand nous sommes entrés dans cette cour,

pourquoi avez-vous ri, en voyant la reine à son balcon avec ses deux filles d'honneur?

— J'ai promis de dire la vérité, répondit le Satyre, et je la dirai jusqu'au bout, s'en fâche qui voudra.

— Emmenez cette vilaine bête! s'écria tout à coup la reine, de son balcon.

— Non, dit le roi, qu'il reste et continue de parler, car ce qu'il dit est plein de sens et de sagesse.

Et s'adressant au Satyre :

— Parlez, Satyre, et ne craignez pas de dire la vérité.

— Si j'ai souri, dit le Satyre, en voyant la reine à son balcon avec ses deux filles d'honneur, c'est que ces prétendues filles, qui ne quittent jamais la reine, sont des hommes, ce que vous ignoriez, sans doute.

Un grand étonnement d'abord, puis une explosion de rires accueillirent ces paroles, et tous les regards se portèrent sur le balcon, pour y chercher la reine et ses filles d'honneur : mais, elles avaient disparu. Le roi, seul, ne riait point; au contraire, il était fort en colère.

— Un mot encore, avant de finir, reprit le Satyre ; quand le capitaine Lixur m'a pris, dans la forêt, j'ai aussi souri, en le voyant perché sur son arbre.

— Et pourquoi avez-vous-souri ? demanda le roi.

— Parce que vous croyiez avoir envoyé un vaillant capitaine pour me prendre, lorsqu'en réalité c'était une jeune fille, et en effet, je ne pouvais être pris que par une jeune fille (1).

Tout le monde était ébahi de ce qu'il entendait, et la curiosité était à son comble.

— Holà ! dit le roi, ce n'est pas tout de parler ; il faut que vos paroles soient éprouvées.

— C'est aussi ce que je demande, dit le Satyre ; faites faire l'épreuve.

Des médecins furent chargés de visiter les deux filles d'honneur de la reine, et, comme ils étaient hommes, on les trouva hommes. Le capitaine Lixur fut soumis à la même épreuve, et, comme il était fille, on le trouva fille, et la vérité des paroles du Satyre fut ainsi constatée.

— Eh bien ! dit le roi, puisqu'il en est ainsi, que chacun soit traité suivant ses mérites. Qu'on fasse chauffer la grande fournaise et qu'on y jette la reine avec ses deux filles d'honneur, puisqu'elle ne voulait jamais s'en séparer ; et quant au capitaine Lixur, je l'épouserai, dès demain, et il sera ma femme et votre reine à tous.

(1) N'y aurait-il pas là un souvenir confus de Merlin, victime des enchantements de Viviane ?

Le peuple entier applaudit aux paroles du roi, et il fut fait en tout comme il avait dit.

Et quant au Satyre, il resta aussi à la cour, et le roi en fit son premier ministre.

Conté par Jacques Ar Falc'her, domestique au Melchonnec, en Plouaret. — Janvier 1870.

L'épisode de l'enterrement de l'enfant, dans ce conte, doit être un souvenir d'un épisode semblable du *Roman de Merlin*, de Robert de Borron, poète du XII^e siècle. Merlin chevauchait pour se rendre à la cour du roi Vortigern, en la compagnie des messagers envoyés pour le quérir. Comme ils passaient dans une ville, voilà qu'on portait un enfant en terre, et il y avait derrière le cercueil un grand nombre de gens qui menaient grand deuil. Quand Merlin vit ces hommes et ces femmes, qui pleuraient, et les prêtres, qui chantaient et menaient le cortège, il s'arrêta et éclata de rire. On lui demanda la cause de cette conduite. « Je ris, dit-il, d'une grande merveille que voici. Voyez ce prud'homme qui pleure, et puis ce prêtre qui chante devant tous les autres. Il devrait, en vérité, faire le deuil du prud'homme; car, sachez que cet enfant qu'on porte en terre est son fils, quoique le prud'homme qui le pleure le croie sien. Ainsi, celui auquel il n'est rien en porte vivement le deuil, et celui qui est son père chante. » Les messagers, étonnés de cette nouvelle, lui demandèrent : « Comment pourrons-nous nous assurer de ce fait? » — « Allez, leur dit-il, à la mère, et demandez-lui pourquoi le sire mène si grand deuil? Elle vous répondra : « Pour son fils, qui est mort. » Et vous lui répondrez : — « Certes, nous savons aussi bien que vous qu'il est le fils du prêtre qui chante là-bas, car c'est lui-même qui nous l'a dit. » Ils firent comme demandait Merlin; et quand la femme entendit cette réponse, elle s'effraya durement, et les supplia de n'en rien dire à son mari, car il en mourrait. Alors ils s'approchèrent du prêtre et lui dirent à l'oreille : « Dom curé, voilà le sire qui

vient à vous pour vous tuer, parce qu'il a appris que vous êtes le père de son fils. » A ces mots, le prêtre fut si épouvanté, qu'il s'enfuit en courant comme un fou, et depuis, on ne le vit plus.

C'est à peu près le seul souvenir, avec quelques autres passages de ce même conte, que nous ayons rencontré, dans le peuple, du fameux prophète Merlin.





VI

LA FILLE QUI NAQUIT

AVEC UNE COULEUVRE AUTOUR DU COU

Il y avait une fois deux époux, mariés depuis longtemps, déjà âgés, et qui n'avaient pas d'enfant, ce qui les rendait malheureux. Prières, pèlerinages au Folgoët, à Sainte-Anne-d'Auray et à d'autres places saintes, rien n'y faisait.

Un jour de printemps, en revenant d'un de ces pèlerinages, voyant dans les champs et les bois par où ils passaient des couvées de petits oiseaux, de crapauds, de couleuvres et de toutes sortes d'animaux créés par Dieu, ils ne purent s'empêcher de s'écrier :

— Jusqu'aux crapauds et aux couleuvres à qui Dieu donne des petits ! S'il nous accordait aussi un enfant, dit la femme, dût-il naître avec un crapaud ou une couleuvre, je serais contente !

Neuf mois après, elle donna le jour à une pe-

tite fille, et, chose étonnante, l'enfant naquit avec une petite couleuvre enroulée autour de son cou. Le reptile s'enfuit aussitôt dans le jardin, où il se cacha parmi les herbes. Mais, il resta au cou de l'enfant comme un collier rouge, imitant parfaitement une couleuvre. La petite fille fut baptisée et reçut le nom de Lévénès (1), à cause de la joie que sa naissance causa à ses parents. Elle croissait, pleine de santé et de beauté. Parvenue à l'âge de douze ans, comme elle était un jour, seule, dans le jardin de son père, elle fut étonnée d'entendre à côté d'elle une petite voix qui disait : — « Bonjour, ma sœur, ma gentille petite sœur ! » Et une gentille couleuvre, sortant d'un buisson, se dirigeait en même temps vers elle. L'enfant eut d'abord peur; mais, la couleuvre lui dit :

— Ne craignez rien, je ne vous ferai pas de mal, bien au contraire, car vous êtes ma sœur, ma petite sœur chérie.

— Jésus ! une couleuvre ma sœur ! s'écria Lévénès.

— Oui, car votre mère est aussi la mienne, répondit la couleuvre.

— Comment cela peut-il être ?

— Voici comment : Notre mère dit un jour,

(1) Lévénès, en breton, signifie joie, *lætitia*. Ce nom était très répandu autrefois, en Basse-Bretagne.

en revenant d'un pèlerinage, que si Dieu lui accordait un enfant, dût-il naître avec un crapaud ou une couleuvre, elle serait satisfaite. Dieu exauça son vœu, et, neuf mois après, vous vîntes au monde, et moi j'y vins aussi avec vous, enroulée autour de votre cou, qui en porte encore la trace. Vous vous marierez bientôt...

— Oh ! non, interrompit Lévénès, je n'ai nulle envie de me marier.

— Vous vous marierez bientôt, reprit la couleuvre, et pourtant, il vaudrait mieux pour vous qu'il n'en fût rien. Ce collier rouge que vous avez autour du cou, il n'y a que moi au monde à pouvoir vous l'enlever.

— Comment pouvez-vous faire cela ?

— Apportez-moi une jatte pleine de lait doux, avec un linge blanc, et vous verrez comment.

Lévénès courut à la maison et en rapporta une jatte de lait doux et une serviette. Elle déposa la jatte sur le gazon, près de la couleuvre. Celle-ci y entra aussitôt, se roula et se trémoussa quelque temps, dans le lait, puis en sortit et s'enroula autour du cou de Lévénès, à l'endroit où elle portait le collier. Elle dit ensuite à la jeune fille, en quittant son cou, après y être restée quelques minutes :

— Essuyez votre cou, à présent, avec la serviette.

Elle s'essuya le cou, et le collier disparut.

— Ne dites pas à votre mère, reprit la couleuvre, comment vous avez fait disparaître le collier.

Et elle se glissa et disparut alors parmi les herbes.

La mère arriva en ce moment dans le jardin. Lévénès courut à elle et lui dit :

— Voyez, ma mère, je n'ai plus le collier rouge au cou.

Et elle en était tout heureuse.

— Comment avez-vous donc fait pour le faire disparaître ? demanda la mère.

— Cela s'est fait je ne sais comment, par la grâce de Dieu.

Le père vint aussi au jardin, et demanda à sa fille :

— Fais-moi connaître la personne qui a fait cela, et je lui donnerai beaucoup d'argent, et je te donnerai à toi-même tout ce que tu voudras.

— Je ne puis vous dire autre chose, mon père, sinon que c'est arrivé par la grâce de Dieu.

Les parents n'insistèrent pas davantage.

Cependant, Lévénès croissait tous les jours en beauté, et elle était recherchée en mariage par les meilleurs partis du pays. Mais, elle les refusait tous, disant qu'elle était trop jeune et ne voulait

pas se marier, ce qui contrariait beaucoup son père et sa mère (1).

Un jour, arriva aussi pour la demander un beau seigneur, venant d'un pays lointain. Personne ne le connaissait. Il lui plut pourtant, et le mariage se fit promptement, et il y eut de grands festins et de belles fêtes, à cette occasion. Puis, Lévénès partit avec son mari pour son pays. Celui-ci habitait un château magnifique, au loin, bien loin. Quand il s'absentait, ce qui lui arrivait souvent, il lui laissait toutes les clefs du château, excepté celle d'un cabinet, dont il lui défendait l'entrée. Il y avait dans ce château un grand nombre de chambres, et toutes renfermaient des trésors et des richesses de toute sorte. La jeune femme éprouvait un grand plaisir à passer de chambre en chambre et à regarder et à admirer toutes les belles choses qu'elle y voyait. Mais, bientôt le cabinet secret commença à l'intriguer et elle y songeait constamment. Son mari, la voyant pensive et rêveuse, lui demanda, un jour :

— Que désire votre cœur, ma chérie ? Dites et je vous le procurerai, sur-le-champ.

— Je ne désire rien autre, répondit-elle, qu'un cancre de mer.

(1) A partir d'ici, le conte primitif se perd dans une autre fable, qui n'est qu'une variante du Barbe-Bleue de Ch. Perrault.

Et son mari se rendit à la mer et lui en rapporta un cancre. Mais, le cabinet secret occupait toujours sa pensée, et ne lui laissait aucun repos.

Un jour, en l'absence de son mari, elle dit à sa femme de chambre, en lui montrant du doigt la porte défendue :

— Pourquoi donc mon mari ne veut-il pas que j'entre dans ce cabinet, et que peut-il y avoir là-dedans?

— Je n'ai jamais vu ouvrir la porte de ce cabinet, lui répondit la femme de chambre, et j'ignore ce qu'il y a dedans.

Enfin, n'y tenant plus, Lévénès ouvrit la porte du cabinet défendu... Mais, aussitôt elle s'évanouit et tomba sur le seuil, à la vue du spectacle horrible qui s'offrit à ses yeux. Neuf femmes, toutes enceintes, étaient là, pendues à une grosse poutre par des crocs de fer, qui les prenaient sous le menton.

Quand elle revint à soi, elle se hâta d'écrire une lettre, qu'elle attacha avec un ruban noir au cou d'un petit chien, qui était venu avec elle de chez son père; puis, elle lui dit d'aller vite porter cette lettre à son père et à sa mère, qu'elle priait de venir la chercher, car elle était en danger de perdre la vie.

Le petit chien s'acquitta fidèlement de la commission. Le père et la mère de Lévénès étaient à

se promener, dans leur jardin, quand il arriva chez eux.

— Des nouvelles de Lévénès qui nous arrivent ! s'écrièrent-ils en le voyant.

Et ils prirent la lettre, la lurent, et éclatèrent en cris de douleur. Une couleuvre sortit d'un buisson, auprès d'eux, et leur parla ainsi :

— Partez, vite, et faites-vous accompagner par tous les gens de votre maison, car Lévénès est en danger de mort !

Puis, elle disparut dans le buisson.

Ils se mirent aussitôt en route, avec tous les gens de leur maison, et aussi le petit chien.

Au moment où ils entraient dans la cour du château du mari de Lévénès, celui-ci traînait leur fille par les cheveux, et il avait le sabre levé, prêt à la frapper, quand une couleuvre arriva, furieuse, et le mordit au talon. Il poussa un cri, lâcha prise, tomba à terre et gonfla instantanément, comme un tonneau. La couleuvre se jeta sur lui, lui arracha les yeux et il mourut.

Cette couleuvre était la sœur de Lévénès.

Lévénès, qui était enceinte et arrivée au terme, accoucha sur la place d'un fils.

Une grande foule était accourue pour voir le seigneur mort, car c'était la terreur de la contrée, et nul ne le regrettait, bien au contraire. Et l'on criait au grand-père :

— Il ne faut pas baptiser l'enfant, mais, faites-le mourir sur-le-champ, de peur qu'en le laissant vivre, il ne ressemble à son père.

Ce qui fut fait.

Après quoi, le peuple dit encore :

— Il faut baptiser la couleuvre, qui a tué le tyran, car il doit y avoir là-dessous de la magie ou de la sorcellerie.

Mais les prêtres se refusaient à donner le baptême à une couleuvre.

Si le maître du château avait tué Lévénès, comme c'était son intention, ç'aurait été sa douzième, et en tuant douze, il en aurait tué vingt-quatre, car toutes étaient enceintes, et il serait devenu sorcier ; mais Dieu ne le permit pas (1).

Conté par Anne Le Levrien, de Prat.

(1) Cette fin paraît incomplète et altérée, il semble que la couleuvre devait être baptisée, et, en recouvrant la forme humaine, perdue sans doute par le maléfice de quelque magicien, devenir une belle jeune fille, sinon une princesse. L'enfant aussi ne devait pas être mis à mort.

Dans *Straparole*, où se trouve le même conte, avec de grandes différences (*Nuit III, fable 3*), au moyen de simples recueillis dans le bois où avait été abandonnée Blanchebelle, par ordre de sa marâtre, qui lui avait fait couper les poignets et arracher les yeux, la couleuvre rend à la martyre ses mains et la vue, et devient elle-même une belle princesse.

Rapprocher la seconde partie de ce conte de la première partie du *Prince turc Frimalgus*, dans notre premier volume, page 25.

VII

PIPI MENOU ET LES FEMMES VOLANTES

Il y avait une fois un jeune garçon, nommé Pipi Menou, qui gardait tous les jours ses moutons, sur une colline, au bas de laquelle s'étendait un bel étang. Il avait remarqué que, souvent, quand le temps était beau, de grands oiseaux blancs s'abattaient près de cet étang. Mais, dès qu'ils touchaient la terre, chaque peau emplumée se fendait, s'entr'ouvrait, et il en sortait une belle jeune fille, toute nue. Puis, elles entraient dans l'étang, et s'y baignaient et folâtraient au soleil. Un peu avant le coucher du soleil, elles sortaient de l'eau, rentraient dans leurs peaux emplumées, et s'élevaient dans l'air, bien haut, avec de grands bruits d'ailes.

Le jeune berger regardait tout cela, de loin, du haut de la colline, et il en était fort étonné et n'osait pas s'approcher de l'étang. Cependant,

cela lui paraissait si extraordinaire, qu'il en parla, un soir, à la maison.

Sa grand'mère, qui tournait son fuseau entre ses doigts, assise sur un galet rond (*eur vilienn*), au coin du foyer, lui parla de la sorte :

— Ce sont des *femmes-cygnes,* mon enfant, filles d'un puissant magicien, et qui habitent un beau palais, tout resplendissant d'or et de pierres précieuses, et retenu par quatre chaînes d'or, au-dessus de la mer, bien haut, bien haut.

— N'y aurait-il donc pas moyen d'aller voir ce beau château, grand'mère ? demanda le jeune garçon.

— Cela n'est pas facile, mon enfant ; cependant, on peut y aller, car du temps que j'étais jeune, on parlait d'un garçon de ton âge, à peu près, nommé Roll Dagorn, qui y avait été, et en était même revenu, et c'est par lui qu'on a eu des nouvelles de là-haut.

— Et comment faut-il donc s'y prendre pour y aller, grand'-mère ?

— Ah ! pour cela, il faut n'être pas peureux, d'abord ; ensuite, il faudrait se cacher dans les buissons qui bordent l'étang, s'y tenir bien tranquille et bien silencieux, puis, quand les princesses (car ce sont des princesses) auraient quitté leurs peaux de plumes, enlever une de ces peaux et ne la rendre, ni pour prières ni pour menaces,

qu'à la condition d'être transporté jusqu'au château aérien, d'être aidé et protégé par celle dont on tient le vêtement, et de l'épouser ensuite. Il n'y a pas d'autre moyen.

Pipi écouta attentivement les paroles de sa grand'mère et ne fit que rêver, toute la nuit, des femmes-cygnes et de leur palais.

Le lendemain matin, il partit avec ses moutons, comme à l'ordinaire, mais, bien décidé à tenter l'aventure. Il alla se cacher parmi les saules et les aunes qui bordaient l'étang, et, à l'heure accoutumée, le ciel s'obscurcit et il vit trois grands oiseaux blancs, aux ailes énormes, qui planaient au-dessus de l'étang. Ils s'abattent sur le rivage, leurs peaux s'entr'ouvrent, et il en sort trois jeunes filles, d'une beauté merveilleuse, qui se jettent aussitôt à l'eau et se mettent à nager, à se poursuivre et à folâtrer. Pipi était à son affaire ; sans s'attarder à regarder les belles baigneuses, il s'empara de la peau emplumée de l'une d'elles. C'était celle de la plus jeune et la plus jolie des trois. Elles l'ont aperçu et, sortant aussitôt de l'eau, elles se précipitent sur leurs vêtements de plume. Les deux aînées trouvent bien les leurs, mais l'autre, voyant le sien entre les mains de Pipi, court à lui en criant :

— Rends-moi mon vêtement.

— Oui, si vous voulez me porter jusqu'au palais de votre père.

— Nous ne pouvons pas faire cela, — dirent les trois sœurs ensemble, — il nous battrait, et toi-même tu serais mangé par lui; rends vite le vêtement de plume de notre sœur.

— Je ne vous le rendrai que si vous me promettez de me porter jusqu'au palais de votre père.

Les deux aînées, déjà dans leurs peaux emplumées, vinrent au secours de leur sœur.

— Rends son vêtement de plumes à notre sœur, ou nous allons te mettre en pièces! crièrent-elles.

— Bast! je n'ai pas peur de vous, répondit Pipi, bien qu'il ne fût pas très rassuré.

Voyant que ni prières ni menaces ne pouvaient le fléchir, elles dirent à leur cadette :

— Il faut faire ce qu'il te demande, car sans tes plumes, tu ne peux retourner à la maison, et si notre père nous voyait revenir sans toi, il nous punirait sévèrement.

La jeune princesse pleura, mais promit. Pipi lui rendit alors sa peau de plume. Elle s'y introduisit et lui dit ensuite de monter sur son dos; — ce qu'il fit. Alors, les trois sœurs s'enlevèrent en l'air, si haut, que le jeune garçon ne vit plus ni la terre ni l'eau. Mais, il aperçut bientôt le château du magicien, retenu au-dessus des nuages par quatre chaînes d'or.

Les princesses n'osaient rentrer avec le jeune pâtre. Elles le déposèrent dans le jardin, qui était sous le château, et le recommandèrent au jardinier. Elles rentrèrent, un peu plus tard que d'ordinaire, et leur père les gronda et leur défendit de retourner, pendant quelques jours, à l'étang, si bien qu'elles s'ennuyaient fort, dans leurs chambres. Elles ne faisaient que rêver de Pipi, qui était joli garçon, et celui-ci, de son côté, était aussi tout préoccupé d'elles, surtout de celle qui l'avait porté sur son dos, si bien que, des deux côtés, ils songeaient aux moyens de se rejoindre. Tous les soirs, la mère des princesses descendait, au bout d'une corde, un grand panier, dans le jardin, et le jardinier le remplissait de légumes et de fruits, pour la provision du lendemain, puis la vieille le remontait. Un soir, Pipi se plaça dans le panier, sous les choux, les carrottes et autres légumes. Quand la vieille tira à elle : — « Comme c'est lourd ! qu'avez-vous donc mis dans le panier ? » demanda-t-elle au jardinier, qui ne répondit pas, car il avait, pour cette fois, confié à Pipi le soin de la provision journalière.

Mais, la jeune princesse était à sa fenêtre, et elle avait reconnu Pipi, dans le panier. Elle s'empressa d'aller porter aide à sa mère et lui dit : « — Laissez-moi faire, ma mère, et ne vous donnez pas tant de mal, à votre âge ; je monterai désormais

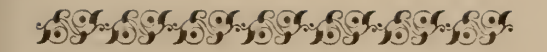
le panier, tous les soirs; ne vous en inquiétez pas davantage. »

La vieille s'en alla, satisfaite des attentions de sa fille pour elle. Pipi fut alors hissé en haut et caché dans la chambre de la princesse, où il passa la nuit. Et chaque soir, il montait ainsi, par le même chemin, et descendait le matin, de bonne heure. Mais, les deux aînées, ayant découvert la fraude, furent jalouses de leur cadette, et menacèrent de tout dévoiler, si Pipi ne leur rendait aussi visite. Alors, Pipi et la jeune princesse résolurent de quitter ensemble le château, et de descendre sur la terre. Ils remplirent leurs poches d'or et de pierres précieuses, puis, quand tout le monde dormait, la jeune magicienne revêtit sa peau de plume, Pipi lui monta sur le dos, et ils partirent. Le lendemain matin, le vieux magicien et sa femme se mirent à leur poursuite; mais, c'était trop tard, et ils ne purent les atteindre.

La princesse se fit baptiser, car elle n'était pas chrétienne, puis, Pipi l'épousa, et ils vécurent heureux ensemble, et eurent plusieurs enfants. Mais, on dit que ces enfants leur furent tous enlevés par les Morgans.

Conté par Marie Tual, dans l'île d'Ouessant, mars 1873.





VIII

BARBAUVERT

OU LE PRINCE QUI JOUA SA TÊTE ET LA PERDIT

Setu aman eur gaoz ha na sur en-hi gaou,
Mès, marteze, eur ger pe daou.
Voici un conte dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait une fois un roi de France, qui n'avait qu'un enfant, un fils, nommé Charles. Le frère de ce roi était aussi roi d'Angleterre, et avait également un fils unique.

Charles dit un jour à son père :

— Vous devriez bien, mon père, écrire à mon oncle, le roi d'Angleterre, de permettre à mon cousin de venir passer quelque temps à votre cour ; nous ferions ainsi connaissance ensemble, car nous ne nous sommes jamais vus encore.

Le roi de France écrivit à son frère le roi d'Angleterre, pour le prier d'envoyer son fils à

Paris, pour passer quelque temps avec son oncle et son cousin.

Le prince Anglais, qui se nommait Henri, fut donc envoyé en France, avec son gouverneur.

Les deux jeunes princes furent bientôt grands amis et ne se quittaient jamais.

Un jour qu'ils chassaient ensemble, dans un grand bois, aux environs de Paris, accompagnés de deux valets seulement, Charles poursuivit avec tant d'ardeur un sanglier, que les trois autres le perdirent de vue et il s'égara. La nuit survint et il fut contraint, après avoir erré longtemps au hasard, de demander l'hospitalité dans une hôtellerie qu'il finit par rencontrer dans le bois. La nuit était fort avancée. Il avait grand appétit, et il mangea sans scrupule de ce qu'il y avait. Il y avait dans la maison un autre hôte, arrivé un peu avant lui, et ils mangèrent à la même table, et firent conversation ensemble, mais, sans se donner à connaître l'un à l'autre.

Le repas terminé, l'inconnu proposa une partie de cartes. Le prince accepta, et fut si malheureux, qu'il perdit jusqu'à son dernier sou, puis son cheval, qu'il joua aussi.

— Je ne jouerai plus, dit-il alors.

— Encore un coup, répondit l'autre.

— Je n'ai plus rien, que voulez-vous que je joue?

— Votre tête contre la mienne.

— Eh bien ! soit. Je finirai bien par gagner une fois, pensait-il.

On distribua les cartes.

Hélas ! le prince perdit encore.

— Dans un an et un jour, lui dit l'inconnu, vous viendrez me payer, chez moi, à mon château, sinon je saurai bien vous trouver, en quelque lieu que vous soyez.

— Mais, quel est votre nom et où demeurez-vous ?

— Mon nom est Barbauvert (1), et quant au château que j'habite, vous le chercherez et ferez en sorte de le trouver, autrement, je saurai bien vous trouver, moi.

Le lendemain matin, au lever du soleil, on remit le prince sur le bon chemin, et il s'en revint chez lui, triste et pensif. Il abandonna le sanglier qu'il avait pris à son hôte, pour payer son hospitalité, puisqu'il n'avait plus d'argent. Quand il arriva à la maison, il y trouva tout le monde dans la désolation; mais, à sa vue, la tristresse et les larmes firent place à la joie la plus vive.

(1) Ou peut-être *Barbe de verre;* le breton dit *baro gouer*. Dans un autre conte, j'ai rencontré l'expression de *baro orgeal, barbe en fil d'Archal,* ce qui rappelle les barbes régulièrement frisées et roides des anciennes statues assyriennes ou syriennes.

Cependant, le jeune prince ne pouvait retrouver sa gaîté et son insouciance ordinaires; rien ne le divertissait plus et on le crut malade et il dépérissait, à vue d'œil. Les médecins ne pouvaient rien contre son mal, et son père et sa mère et toute la cour étaient forts inquiets de voir cette situation se prolonger.

Au bout de dix mois ou environ, Charles dit enfin à son père :

— J'ai un voyage à faire, mon père, un voyage assez périlleux, et, comme je ne sais pas si j'en reviendrai jamais, je vous fais mes adieux.

Et il partit, malgré les instances et les larmes de son père, et sans s'expliquer sur le but de son voyage. Il va au hasard, sans savoir quelle direction il doit prendre. Après plusieurs jours de marche, il se retrouva, sans y songer, dans le bois où il s'était égaré, à la chasse. La nuit l'y surprit, et il frappa à la porte d'une pauvre hutte dont la lumière l'avait attiré. Un vieillard à barbe blanche vint lui ouvrir :

— Bonsoir, mon père ermite, lui dit-il.

— Bonsoir, mon fils, répondit l'ermite; que cherchez-vous ?

— Je dois me rendre au château de Barbauvert, et je ne sais quel chemin prendre, car j'ignore où il habite.

— Oui, je le sais; mais, rien ne presse encore;

restez avec moi ici, quelques jours, et, quand le temps sera venu, je vous dirai ce que vous aurez à faire.

Le prince resta huit jours auprès de l'ermite, et, au bout de ce temps, le vieillard lui dit :

— Le moment est venu de partir et de tenir votre promesse, mon fils. Écoutez-moi bien, faites exactement tout ce que je vais vous dire, et vous pourrez encore vous tirer d'affaire. Voici une boule, qui roulera d'elle-même devant vous; vous n'aurez qu'à la suivre, et elle vous conduira jusqu'au pied de la montague sur le haut de laquelle est le château de Barbauvert. Arrivée là, elle reviendra d'elle-même vers moi. Le pied de la montagne est entouré de ronces et d'épines, si pressées et si serrées, que vous ne pourrez aller plus loin. Mais, voici des cisailles (et il lui présenta des cisailles) avec lesquelles vous vous ferez un passage, et, quand vous n'en aurez plus besoin, vous n'aurez qu'à leur dire : — « Cisailles, retournez à présent à la maison », et elles s'en retourneront d'elles-mêmes. Vous gravirez alors la montagne, et quand vous serez parvenu au sommet, vous y verrez une grande plaine avec des parterres et des bosquets de belles fleurs odoriférantes. Au centre, est un étang à l'eau limpide et claire, et dont le fond est pavé d'argent. Près de l'étaug, vous verrez trois beaux sièges dorés.

Vous vous cacherez derrière un buisson de laurier, et de là, vous verrez trois belles princesses, qui ne tarderont pas à arriver. Elles s'assoiront sur les trois sièges dorés, se déshabilleront, puis entreront dans l'eau pour se baigner. Sautez lestement sur le dos de la plus jeune, et aussitôt elle s'élèvera avec vous en l'air (car ce sont des femmes volantes), et vous portera au château de Barbauvert, son père. Faites exactement comme je viens de vous dire, et vous pourrez retourner à la maison ; mais autrement, non.

Charles remercia le vieil ermite, promit de tenir compte de ses conseils et se mit en route, guidé par la boule, qui roulait devant lui.

Il arrive au pied de la montagne, et congédie la boule, qui retourne vers l'ermite. Puis, il se fraie, avec ses cisailles, un chemin à travers les ronces et les épines ; après quoi, les cisailles s'en retournent aussi vers l'ermite.

Il gravit alors la montagne, et trouve sur le sommet un jardin rempli de belles fleurs odoriférantes et d'arbustes, chargés de beaux fruits. Il voit aussi l'étang pavé d'argent, avec les trois fauteuils dorés, au bord de l'eau. Le temps était beau, le ciel clair et le soleil brillant. Il se cache derrière un buisson de laurier, et voit bientôt descendre du ciel, sur leurs grandes ailes, trois oiseaux énormes. Aussitôt qu'ils ont touché la

terre, leurs peaux se fendent, et il en sort trois jeunes filles, d'une beauté merveilleuse. Elles s'assoient sur leurs sièges dorés, un moment, puis entrent dans l'eau. Charles sort alors de sa cachette, court à la plus jeune et saute sur ses épaules. Celle-ci pousse un cri, sort de l'eau, rentre dans sa peau de plume et s'élève en l'air, en l'emportant. Les deux autres la suivent. Elles arrivent au château de leur père, suspendu entre le ciel et la terre. Barbauvert reconnaît Charles et lui dit :

— Ah ! c'est vous, fils du roi de France ? Vous venez me payer votre dette ?

— Oui, répondit-il, le moment est venu, je crois ?

— Oui, et vous avez bien fait de venir, car, s'il m'avait fallu aller vous chercher, vous auriez eu lieu de le regretter. Suivez-moi.

— Attendez jusqu'à demain, mon père, dit à Barbauvert la plus jeune de ses filles.

— Eh bien soit ! attendons jusqu'à demain, puisqu'il est venu de lui-même.

La plus jeune des filles de Barbauvert s'appelait Koantic. Charles lui avait raconté son aventure et le but de son voyage, et elle avait promis de s'intéresser à lui. Dès qu'il se fut retiré dans sa chambre, après souper, elle alla le trouver et lui dit :

— Je vous plains, prince; mais, puisque mon père a consenti à vous accorder un délai jusqu'à demain, tout espoir de salut n'est pas perdu. Demain matin, il commencera à vous faire connaître la série de travaux et d'épreuves qu'il veut vous imposer. Ne vous découragez pas, quoi qu'il vous demande, et je vous viendrai en aide. Ne vous étounez pas si je vous parle durement, et si je vous frappe même, car ce ne sera que pour votre bien.

Le lendemain, Barbauvert dit à sa fille Koantic :

— Allons ! Koantic, préparez à déjeûner à cet homme, pour qu'il aille à son travail.

— Moi !... répondit Koantic, il y a des servantes dans la maison, mon père.

— Non, c'est vous qui lui préparerez à déjeûner ; je le veux.

Et Koantic prépara le déjeûner, feignant d'y être contrainte.

Quand Charles eut mangé, on lui donna une cognée de bois pour abattre un grand bois, qui devait être tout entier à terre, avant le coucher du soleil.

Il se reudit au bois, avec sa cognée sur l'épaule. Mais, quand il vit la tâche qu'on lui imposait, il s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer, en se disant : — Je suis perdu !

A midi, Barbauvert dit à Koantic d'aller lui porter à dîner. Quand elle arriva dans le bois, elle le trouva qui pleurait toujours, assis au pied d'un arbre.

— Est-ce donc ainsi, lui demanda-t-elle, que vous compter mener à bonne fin votre tâche ?

— A quoi bon essayer ? répondit-il ; mieux vaut me faire mourir tout de suite que se moquer de moi de la sorte.

— Donnez-moi votre cognée, que je vous montre comment on abat des arbres.

Et elle prit la cognée de bois, en donna un coup sur le tronc de l'arbre le plus voisin, lequel tomba sur un autre, qui s'abattit sur un troisième, qui tomba également sur un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le bois fût à terre, et cela en moins d'une heure.

— Voilà le travail terminé, pour aujourd'hui, dit Koantic ; ayez confiance en moi, et ne vous découragez pas si facilement.

Puis, elle s'en alla.

Au coucher du soleil, Charles s'en retourna aussi au château, avec sa cognée de bois sur l'épaule, et en sifflant.

— Le travail est-il fait ? lui demanda Barbauvert, qui l'attendait sur le seuil de la porte.

— Le travail est fait, répondit-il tranquillement.

— Tu as abattu tout le bois ?

— J'ai abattu tout le bois; pas un arbre n'est resté debout.

— Tu m'as ruiné, alors ; un si beau bois !

— Je n'ai fait que ce que vous m'aviez demandé de faire.

— Qu'est-ce donc que ceci signifie ? se demanda Barbauvert, étonné.

Le lendemain matin, il conduisit Charles au pied d'une haute montagne, lui donna une pioche de bois et lui dit qu'il fallait faire disparaître la montagne, avant le coucher du soleil, de manière à ne laisser qu'une plaine bien unie à sa place. Puis, il s'en alla.

Le prince s'assit au pied d'un arbre, alluma sa pipe et se mit à fumer, en regardant la montagne, et se demandant avec inquiétude si Koantic lui viendrait en aide, comme la vieille.

A midi, Koantic vint encore lui apporter à dîner.

— Croyez-vous donc que c'est ainsi que vous ferez disparaître la montagne ? lui demanda-t-elle.

— Vous le savez bien, lui dit-il, jamais je ne pourrai en venir à bout, et quand j'y travaillerais pendant cent ans.

Koantic prit la pioche de bois, en frappa le pied de la montagne, en disant : — « Montagne,

disparais ! » Et la montagne disparut, et à sa place, s'étendit une grande plaine bien unie.

Au coucher du soleil, le prince revint encore au château, tranquillement et en sifflant.

— Le travail est-il fait ? lui demanda Barbauvert.

— Oui, répondit-il.

— Ce n'est pas possible.

— Montez sur votre tour, et regardez si vous verrez la montagne.

Barbauvert monta à sa tour, et vit avec étonnement que la montagne avait disparu.

— A qui donc ai-je affaire ? se demanda-t-il ; mais n'importe, demain, je lui trouverai un travail dont il ne se tirera pas si facilement.

Charles soupa et monta à sa chambre à coucher ; Koantic l'y alla trouver secrètement et lui dit :

— Jusqu'ici, nous nous sommes tirés d'affaire, assez facilement ; mais, demain, ce sera plus difficile. Quoi qu'il en soit, obéissez-moi toujours, quoi que je vous dise et ayez confiance en moi.

Le lendemain matin, Barbauvert dit à Charles qu'il lui faudrait retrouver et ramener à terre la grande ancre du bâtiment de son grand-père, qui était au fond de la mer, au large, depuis plus de cent ans.

Le prince ne s'effrayait plus trop, quoi qu'on

lui dît. Il se rendit au bord de la mer, et se mit à fumer sa pipe, tranquillement, assis sur un rocher.

A midi, Koantic vint encore et lui dit :

— Maintenant, il faut que vous me coupiez le cou et jetiez ma tête dans la mer. Vous ferez un trou dans le sable et recueillerez dans ce trou tout le sang que je perdrai. Mais, prenez bien garde de vous endormir, pendant que le sang coulera encore de mon corps, car, si vous vous endormez, c'en est fait de nous, sans espoir. Voilà un couteau : frappez avec assurance, et que votre main ne tremble pas.

Charles prit le couteau que lui présentait Koantic, et coupa le cou, sans hésiter, à la fille du magicien. Il jeta la tête à la mer et recueillit, dans un trou qu'il fit dans le sable, le sang qui en coula. Mais, il fut pris subitement d'envie de dormir, et il allait succomber, quand la tête de Koantic sortit de la mer et ramena l'ancre à sa suite.

— Tu allais succomber au sommeil, mon pauvre ami ! lui dit-elle. Prends vite ma tête et remets-la sur mon cou, où elle se recollera d'elle-même.

Il prit la tête, la remit à sa place, et aussitôt Koantic se retrouva comme devant.

— A présent, retournons à la maison, sans

perdre de temps, dit-elle, car je suis très affaiblie par le sang que j'ai perdu. Heureusement que tu n'as plus rien à redouter de mon père, car nous voici enfin au terme de nos épreuves. Demain, il te dira de choisir celle qu'il te plaira de ses trois filles, pour en faire ta femme. Tu diras que c'est moi, Koantic, que tu veux avoir. Alors, mes deux sœurs s'écrieront : — « Nous ne voulons pas de cela ; nous demandons qu'on nous mette toutes les trois dans un sac, sous la forme de souris, puis il mettra la main dans le sac et il en retirera une, et celle-là sera sa femme. »

— « Eh bien ! qu'il soit fait ainsi, dira mon père. »

— Quand tu mettras la main dans le sac, deux souris s'y jetteront aussitôt ; mais, ne retire aucune d'elles du sac, car ce seront mes deux sœurs ; moi, je resterai tranquille, au fond du sac, et ainsi tu me reconnaîtras facilement.

Ils revinrent ensuite au château, et Koantic se mit au lit. Quand Barbauvert vit que Charles s'était encore tiré à son honneur de cette épreuve, il lui dit :

— Vous n'avez décidément pas votre pareil, au monde, et je veux vous avoir pour gendre. J'ai trois filles, laquelle voulez-vous ?

— Koantic, répondit-il, sans hésiter.

— Ce n'est pas ainsi que le prince fera son choix, dirent aussitôt les deux aînées ; que l'on nous mette toutes les trois dans un sac, sous la forme de souris, et celle que le prince en retirera sera sa femme.

— Je le veux bien, répondit Barbauvert, pour vous satisfaire.

On mit donc les trois jeunes filles dans le sac, sous la forme de trois souris. Charles mit la main dans le sac, et aussitôt deux souris s'y jetèrent. Mais, il les repoussa, et alla chercher au fond du sac la troisième, qui s'y tenait tranquille ; il la tira dehors et la présenta à Barbauvert, en disant : — C'est celle-ci !

Et aussitôt la petite souris redevint une belle princesse. C'était Koantic.

Ils furent mariés ensemble, et il y eut, à cette occasion, de grands festins et de belles fêtes.

Quand les nouveaux époux se furent retirés dans la chambre nuptiale, près de se coucher, la nouvelle mariée, qui était sorcière, jeta un chandelier sur le lit destiné à les recevoir, et aussitôt il s'abîma dans un gouffre creusé dessous, tomba sur une roue garnie de lames de rasoir, et fut réduit en menus morceaux. Ses sœurs, qui étaient aussi sorcières, lui avaient tendu ce piège, qu'elle évita heureusement.

Charles et sa femme se rendirent ensuite à Paris, dans un beau char doré, qui voyageait à travers les airs. En passant au-dessus du bois qu'habitait le vieil ermite, ils descendirent et s'arrêtèrent un jour près de lui, et l'anachorète baptisa la jeune sorcière.

Quand ils arrivèrent à Paris, le vieux roi était bien malade, près de mourir. Le retour de son fils, qu'il croyait perdu à jamais, et la vue de sa femme, qui était d'une beauté merveilleuse, lui rendirent instantanément la santé.

Et il y eut alors de belles fêtes et de grands festins, où les pauvres aussi ne furent pas oubliés, — comme cela arrive ordinairement aujourd'hui.

Conté par Barbe Tassel, au bourg de Plouaret. — 1868.

Ce conte pourrait aussi bien appartenir au type du *Magicien et son valet*, ou *sa fille*; je l'ai compris dans cette division à cause des femmes volantes.





IX

LES ENFANTS DE LA CROIX-RUDUNO

Il y avait une fois un pauvre homme resté veuf avec deux enfants, garçon et fille, Yves et Yvonne. Ils vivaient péniblement du produit d'une petite ferme, appelée Croix-Ruduno, qu'ils cultivaient. Le père vint à mourir, et les enfants restèrent seuls.

— Je veux voyager, pour chercher fortune, dit un jour Yves à sa sœur.

— Jésus ! mon frère, répondit Yvonne, et tu me laisseras seule ici ?

— Sois tranquille, petite sœur, je reviendrai riche, sans tarder, et je te marierai bien.

Et Yves partit, après avoir embrassé sa sœur et l'avoir rassurée de son mieux. Il se rendit droit à Paris, et alla frapper à la porte du palais du roi.

— N'a-t-on pas besoin de quelqu'un ici ? demanda-t-il au portier.

— Si, l'on a besoin d'un gardeur de pourceaux ; il en est parti un, hier.

Et le voilà gardeur de pourceaux, en attendant mieux.

Comme il était beau garçon, doux de caractère et obligeant, il plut à la cuisinière, qui le prit sous sa protection.

Un jour qu'il était avec ses pourceaux dans le bois qui environnait le palais, le roi vint s'y promener, et, l'entendant chanter une chanson de son pays, il s'approcha pour l'écouter. Il l'interrogea sur son pays, sa situation, et ses réponses et sa bonne mine lui ayant plu, il en fit son *prince Gilot*, ou valet de chambre. Il devint bientôt le favori du roi.

Au bout de quelque temps, il demanda à aller faire un tour dans son pays, pour voir sa sœur.

— Je veux bien, lui dit le roi, mais, ne restez pas plus de quinze jours, car j'ai besoin de vous.

Il part et emporte pour sa sœur tout ce qu'il avait d'argent, avec de beaux cadeaux et de belles parures.

— Tu resteras, à présent, toujours avec moi, mon frère chéri ? lui dit Yvonne, en l'embrassant.

Les quinze jours passèrent vite, et le moment

de la séparation vint encore. Yves emporta le portrait de sa sœur, sans qu'elle le sût. Yvonne était la plus jolie fille qu'il y eût, non seulement en Basse-Bretagne, mais dans tous les pays que le soleil éclaire.

Le roi accueillit bien Yves, et lui dit que son absence lui avait paru longue. Tous les jours, sa faveur et son influence augmentaient, à la cour. Dès qu'il avait un moment à lui, il se retirait dans sa chambre, pour regarder le portrait de sa sœur, et il l'embrassait et lui parlait, comme si elle était présente en réalité. Un jour, le roi entra à l'improviste dans sa chambre, et le trouva à genoux devant le portrait. Il le regarda, l'admira et demanda :

— Qui est la personne qui ressemble à cette peinture ?

— C'est ma sœur, sire, répondit Yves.

— Votre sœur ?... Elle est bien jolie !... Mais, je veux voir si réellement elle ressemble à ce portrait ; retournez sur-le-champ dans votre pays, et amenez-moi-la.

Il part aussitôt.

— Ah ! pour le coup, frère chéri, tu viens pour rester avec moi ? lui dit Yvonne en lui sautant au cou pour l'embrasser.

— Non, sœur chérie, lui répondit-il, mais, je viens te chercher, pour t'amener avec moi à la cour.

— A la cour ! Y songes-tu ? L'on se moquerait de moi.

— C'est le roi lui-même qui te demande, ma sœur chérie, et personne ne se moquera de toi ; tu peux être tranquille à ce sujet.

Yvonne emmène avec elle sa nourrice et la fille de celle-ci, et ils s'embarquent et partent, car il fallait traverser la mer. Le roi avait donné à Yves un coffre de verre, pour y mettre sa sœur, pendant la traversée, afin que son teint ne fût pas bruni par le soleil et l'air de la mer.

Yves, qui avait été chargé par le roi d'une mission auprès d'un prince de Normandie, alla par terre, pendant que les trois autres allaient par mer. Il les avait bien recommandées au capitaine du navire. Yvonne se tenait constamment dans son coffre de verre. Le soir, pourtant, quand le soleil était couché, elle venait un peu se promener et prendre l'air, sur le pont. La nourrice avait conçu le projet infernal de se défaire d'elle, par quelque moyen, et de lui substituer sa fille, quoiqu'elle fût laide et disgracieuse au possible.

Un soir, après une journée très chaude, elles étaient toutes les trois sur le pont, et regardaient la mer, la nourrice seule d'un côté, et sa fille et Yvonne, de l'autre. Tout d'un coup, la nourrice s'écria :

— Oh ! les beaux poissons d'or ! Venez voir, vite, venez voir !

Les deux jeunes filles coururent à l'autre bord, et se penchèrent sur l'eau. La nourrice saisit Yvonne par les pieds et la jeta dans la mer. Une Sirène s'en empara aussitôt, et l'emporta dans son palais de corail, au fond de l'eau.

Il n'y avait, en ce moment, aucun matelot sur le pont, et nul n'avait été témoin de ce qui s'était passé.

La fille de la nourrice prit alors la place d'Yvonne, dans le coffre de verre.

Le navire arriva au port, après avoir éprouvé quelque retard, à cause de la mer, qui n'était pas bonne. Yves les attendait, au quai. La nourrice lui dit que sa sœur était tombée à la mer et avait péri, dans une tempête. Sa douleur fut sans bornes. Il soupçonna une infâme trahison ; mais, comme il n'avait aucune preuve, il se tut et attendit. La fille de la nourrice fut présentée au roi. Il ne put retenir un mouvement d'horreur et de répulsion, à sa vue.

— Quoi ! demanda-t-il à Yves, c'est là votre sœur ?

— Hélas ! oui, répondit-il, elle a été malade de la variole, pendant la traversée, et ce que vous voyez est l'effet de la maladie.

Le roi soupira et dit :

— Quel malheur ! Mais, un roi n'a qu'une parole, j'ai promis de l'épouser et je l'épouserai.

Et en effet, les noces furent célébrées, avec pompe et solennité.

Le roi et Yves étaient en proie à une tristesse et à une mélancolie que rien ne pouvait dissiper.

Cependant la nourrice et sa fille marchaient, la tête haute, réprimandaient et critiquaient tout, disgraciaient les officiers en charge et les domestiques, les insultaient, les humiliaient, et étaient détestées de tout le monde. Le roi, tout à sa douleur, n'avait pas l'énergie nécessaire pour leur résister.

La présence d'Yves les gênait, et elles complotèrent sa perte avec quelques courtisans.

Deux seigneurs de la cour invitèrent un jour Yves à une partie de chasse. Il s'y rendit, sans défiance, et, quand ils furent à un endroit favorable à leur dessein, ils se jetèrent sur lui, l'assassinèrent et jetèrent son cadavre dans une vieille chapelle en ruine, au fond d'un bois.

La Sirène, au fond de la mer, eut aussitôt connaissance du crime, et elle dit à Yvonne :

— Votre frère vient d'être assassiné par des gens de la cour, gagnés par votre nourrice et sa fille. Mais, tout n'est pas encore perdu sans espoir ; je vous laisserai aller, trois nuits de suite, à la chapelle en ruine où ils ont jeté son corps, et

vous le frotterez avec l'eau de vie que voici, et il ressuscitera. Vous reviendrez, chaque fois, dès que je tirerai sur votre chaîne.

Et la Sirène lui donna une fiole pleine d'eau puisée à la fontaine de vie, et elle partit. Elle avait autour du corps une chaîne d'or, dont un bout était dans la main de la Sirène. Elle entra dans la chapelle, à minuit. Elle se jeta sur le corps inanimé de son frère, l'arrosa de ses larmes et le frictionna partout avec de l'eau de vie. Il ne fit aucun mouvement. La Sirène tira sur la chaîne, avant le jour, et elle dut obéir, et elle partit en disant :

— Je reviendrai, deux fois encore, mon pauvre frère, et je te ressusciterai.

Cependant le roi demanda où était son favori, et on lui répondit : Personne ne le sait ; il se sera sans doute égaré, en chassant dans la forêt.

Le lendemain, un vieux remouleur ambulant, surpris par la nuit dans le bois, entra dans la vieille chapelle, pour attendre le jour. Il s'endormit, sur un vieux coffre, qui se trouvait là, et où les fidèles déposaient autrefois les offrandes en nature qu'ils faisaient au saint du lieu.

A minuit, Yvonne arriva encore. Ses plaintes et ses sanglots éveillèrent le remouleur. Il fut ébloui par la beauté de la jeune fille et la lumière éclatante qui émanait de son corps. Il crut que

c'était un ange, venu du paradis, et il n'osa bouger; mais, il observa et écouta.

Yvonne frictionna encore le corps de son frère, avec l'eau de vie, et l'arrosa et le réchauffa sous ses baisers et ses larmes, tant et si bien qu'il remua un peu. La Sirène tira encore sur sa chaîne, avant le point du jour, et elle dut obéir et redescendre au fond de la mer. Mais, en partant elle dit :

— Je reviendrai encore, la nuit prochaine, pour la dernière fois.

Le vieux remouleur avait tout entendu et tout vu, grâce à la lumière dont la présence d'Yvonne éclairait la chapelle. Il alla frapper à la porte du palais et demanda à parler au roi.

— Le roi ne reçoit pas tout le monde ainsi, lui dit le portier.

— J'ai une nouvelle importante à lui apprendre, et qui lui fera plaisir.

— Dites-moi ce que c'est ?

— Non, je veux lui parler en personne.

Il insista tant, qu'il fut introduit devant le roi, et lui parla de la sorte :

— Vous croyez, sire, que vous avez épousé la sœur de votre favori, le prince Gilot.

— Comment, et ce n'est pas vrai ? demanda vivement le roi.

— Non, sire, c'est la fille de sa nourrice que

vous avez épousée; quant à elle, elle est au fond de la mer, retenue captive par une Sirène.

— Comment cela? Expliquez-vous clairement.

— Comme la belle Yvonne traversait la mer, pour se rendre auprès de vous, sa nourrice et la fille de celle-ci, qui étaient jalouses d'elle, la jetèrent traitreusement à la mer. Une Sirène se trouva là, qui l'emporta dans son palais, au fond de l'eau, où elle la retient enchaînée par une longue chaîne d'or. Mais, ce n'est pas tout; après s'être débarrassées de la sœur, par un crime horrible, les deux diablesses voulurent en faire autant du frère, dont la présence les gênait. Elles le firent assassiner lâchement, par deux dignitaires de votre cour, dans une partie de chasse, et son corps fut jeté et abandonné dans une vieille chapelle en ruine, au fond d'un bois, où il se trouve encore, car je l'ai vu. La Sirène a permis à Yvonne de venir, pendant trois nuits, frictionner le corps de son frère, avec une eau magique, qui doit y ramener la vie. Elle est venue, deux nuits déjà, et le corps a remué; elle doit revenir, cette nuit, pour la dernière fois.

— Comment savez-vous tout cela? demanda le roi, fort intrigué.

— J'ai passé la nuit dans la vieille chapelle, répondit le remouleur, et j'ai vu la jeune fille, dont la beauté est si éclatante, qu'elle brille et

éclaire comme une lampe; j'ai entendu les paroles qu'elle a prononcées, en frictionnant le corps de son frère et en l'arrosant de ses larmes.

— Et comment pourrait-on la délivrer et l'arracher à la Sirène ?

— Voici, sire : confiez-moi douze soldats vigoureux et armés de bonnes haches. Je les conduirai à la chapelle, nous nous y cacherons, et, quand Yvonne, après avoir fini de ramener la vie dans le corps de son frère, se disposera à se retirer, à l'appel de la Sirène, à un signal que je donnerai, les soldats déchargeront chacun un vigoureux coup de hache sur la chaîne, la briseront en douze morceaux, et la jeune fille se trouvera libre, et je vous la ramènerai, avec son frère.

Le roi confia les douze soldats au vieux remouleur, et ils se rendirent à la chapelle ruinée, au milieu du bois, armés de leurs bonnes haches.

A minuit, Yvonne arriva. Elle finit de ramener la vie dans le corps de son frère, qui se leva, bien portant et vigoureux, comme si rien ne lui était arrivé. Comme ils se faisaient les adieux les plus tendres, car le jour approchait, la Sirène tira sur la chaîne et Yvonne s'écria :

— Ah! mon frère chéri, il faut donc te quitter, et sans doute pour jamais!...

Le remouleur cria :

— Ferme, mes amis!

Et aussitôt douze vigoureux coups de hache tombèrent sur la chaîne, et la brisèrent en autant de morceaux. La Sirène poussa un cri épouvantable, et bouleversa la mer, de fond en comble, lorsque, tirant sur sa chaîne, elle ne ramena plus sa belle captive.

Le frère et la sœur, escortés des douze soldats et du remouleur, retournèrent ensemble au palais, où le roi les reçut avec de grands transports de joie.

Il fit chauffer un four à blanc et y jeter (ils l'avaient bien mérité!) la nourrice et sa fille, et les deux seigneurs qui avaient assassiné Yves.

Puis, il se maria avec Yvonne, nomma Yves général en chef de ses armées, et le vieux remouleur eut la garde et la direction de ses caves.

Les fêtes, les festins et les réjouissances publiques durèrent un mois entier.

Plouaret, 1869.



X

LA SIRÈNE ET L'ÉPERVIER

Bez' a zo a zé pell-amzer,
D'ar c'houlz m'ho devoa dennt ar ier.
Il y a de cela bien longtemps,
Quand les poules avaieut des dents.

Il existait, à Saint-Michel-en-Grève, un pauvre pêcheur, nommé Ewen Ab-Grall. Il n'avait, pour entretenir sa famille et lui-même, que le produit de sa pêche, et Dieu lui avait déjà envoyé une demi-douzaine d'enfants, dont le plus âgé n'avait pas plus de six ans, et sa femme, Guyona Le Doz, était sur le point de lui en donner un septième. De plus, le pauvre homme était, depuis quelque temps, on ne peut plus malheureux, à la pêche, et il lui arrivait souvent de rentrer sans avoir rien pris, lui qui avait été le meilleur pêcheur de tout le pays. Il était convaincu que quelque méchante sorcière lui

avait jeté un sort. Vous pouvez juger, d'après tout cela, de la misère qui régnait dans leur chaumière, située au bord de la grève, sous *Roc'h-al-laz*.

Ab-Grall passait toutes ses journées en mer, et souvent aussi, les nuits. Il n'était jamais pressé de rentrer, car, quand sa femme le voyait revenir, les mains vides, ou à peu près, elle lui faisait fort mauvais accueil. La misère lui avait aigri le caractère. Le malheureux pêcheur ne répondait presque rien aux plaintes et aux injures de Guyona, et il se contentait de gémir sur son mauvais sort.

Un jour du mois de juin, en relevant ses filets, il y trouva un singulier poisson. La partie antérieure de son corps ressemblait au buste d'une femme, et le reste était couvert d'écailles et se terminait en queue de poisson. Le voilà bien étonné; jamais il n'avait rien vu de semblable.

— C'est sans doute une Sirène ! se dit-il.

C'en était une, en effet, et il n'eut plus aucun doute à ce sujet, quand il l'entendit prendre la parole, dans la langue des hommes, et lui dire :

— Remets-moi dans la mer.

— Pas si sot ! lui répondit-il; il y a assez longtemps que je fais de mauvaises pêches et que ma femme me rend la vie dure, à cause de cela.

— Remets-moi dans l'eau, te dis-je, et tu ne t'en repentiras pas.

— Que me donnerez-vous, en retour de ce service ?

— Je te ferai prendre, tous les jours, autant de poissons que tu voudras.

— Si cela est vrai, je veux bien vous remettre dans la mer; mais, je voudrais en être bien sûr, auparavant.

— Eh bien ! jette tes filets à l'eau.

Ab-Grall jeta ses filets à l'eau, et les en retira remplis des plus beaux poissons. Il les jeta deux, trois fois, et, à chaque fois, il les retirait pleins à rompre.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il alors, tout joyeux et content, voilà le charme rompu ! Ce soir, Guyona ne me grondera pas, quand je rentrerai. Merci bien, Madame la Sirène; je vais vais vous remettre, à l'instant, dans la mer.

Et il l'y remit, en effet. Alors la Sirène, se tenant jusqu'à la ceinture au-dessus de l'eau, lui dit encore :

— Quand tu rentreras chez toi, tu trouveras ta famille augmentée; ta femme vient d'accoucher d'un beau garçon. Tu m'apporteras l'enfant, ici, afin que je lui donne un baiser.

— Ah ! bien oui, pour que vous me l'enleviez, ou lui jetiez quelque mauvais sort !

— Apporte-moi-le, te dis-je, et tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

Le pêcheur promit, et il se dirigea alors vers sa chaumière, en chantant, à haute voix, si bien que sa femme, l'entendant de son lit, dit à ses enfants :

— Voilà votre père qui revient : il faut que, contre son ordinaire, il ait fait bonne pêche, pour chanter de la sorte. Allez voir, mes enfants.

Et les enfants coururent au bord de la mer, et en voyant la barque de leur père pleine jusqu'aux bords, ils poussèrent des cris joyeux. Puis, ils revinrent à la chaumière, chargés de poissons et en criant :

— Voyez, mère ! voyez les beaux poissons ! La barque en est toute pleine !

Leur père les suivait, chargé comme eux, et riant de bonheur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Il embrassa sa femme et son fils nouveau-né, et s'écria :

— Enfin, le charme est rompu ! et je prendrai désormais autant de poissons que je voudrai !

— Pourquoi donc cela, Ewen ? lui demanda Guyona, tout étonnée.

— Parce que la Sirène me l'a promis, femme.

— La Sirène ? Qu'est-ce que tu dis donc ?

— Oui ; j'ai pris une Sirène dans mes filets et

elle m'a prié de la remettre dans la mer, me promettant, si je le faisais, de me faire prendre, tous les jours, du poisson, à souhait. Je lui ai obéi, et vous voyez, Guyona, qu'elle a tenu sa parole. Mais, elle m'a dit autre chose encore.

— Quoi donc? que t'a-t-elle dit encore?

— Elle m'a annoncé que vous veniez d'accoucher d'un beau garçon, — ce qui est ma foi bien vrai, — et m'a prié de le lui porter sur le rivage, afin qu'elle lui donne un baiser.

— Jésus! vous ne ferez pas cela, Ewen; les Sirènes ne sont pas chrétiennes, elles n'ont pas reçu le baptême, et je crains qu'elle ne veuille nous enlever notre enfant, ou lui jeter quelque mauvais sort.

— C'est ce que je craignais aussi, d'abord, et je le lui ai même dit; mais, elle m'a assuré qu'elle ne lui voulait que du bien, comme à nous, et que je ne regretterais pas de lui avoir obéi, parce qu'elle me ferait un autre don, plus grand encore que le premier. Songez donc, femme, nous serons riches alors, nous qui n'avons connu jusqu'ici que la misère et la peine.

— Il faut commencer par faire baptiser l'enfant, dit alors Guyona, ébranlée par de si belles promesses, puis nous verrons. Allez, vite, chercher un parrain et une marraine, Ewen.

Ab-Grall sortit, et revint bientôt après, accom-

pagné d'un vieux pêcheur de ses amis et de la fille de celui-ci. On alla sur-le-champ à l'église de Saint-Michel-en-Grève, et l'enfant fut baptisé et reçut le nom de Fanch (François).

En sortant de l'église, et avant de retourner chez lui, le père, craignant que la Sirène ne s'impatientât de tant de retard, s'empressa de se rendre avec son fils nouveau-né au lieu du rendez-vous. La Sirène l'y attendait. Elle prit l'enfant dans ses bras et le baisa au front. Puis, présentant au père une pièce d'or, elle lui dit :

— Prends cette pièce d'or, et, en arrivant dans ta chaumière, dépose-la sur la pierre du foyer et, demain, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, des pièces semblables y tomberont, par la cheminée, sans discontinuer. Mais, ton fils m'appartient, à partir de ce moment.

Et elle allait disparaître sous les flots, avec l'enfant, lorsque Ab-Grall se jeta dans l'eau, le lui enleva et courut le remettre entre les bras de sa mère.

— Il me reviendra, tôt ou tard, car il m'appartient ! criait la Sirène, en fureur, et faisant déferler de grandes vagues sur le rivage.

Mais, le pêcheur courait toujours, et il arriva à sa chaumière, tout essoufflé et tout bouleversé.

— Jésus ! qu'est-il donc arrivé, Ewen ? lui demanda Guyona, en le voyant dans cet état.

— Ah ! je l'ai échappé belle ! La Sirène, pour prix des dons qu'elle m'a faits, a voulu enlever notre enfant ; mais, je me suis jeté dans la mer, et je l'ai arraché de ses bras. Le voici, le cher petit, et j'espère bien que la Sirène ne le reverra plus jamais, quoi qu'elle en dise.

Guyona prit l'enfant dans son lit, et le cacha dans son sein, en le couvrant de baisers.

— Il y a autre chose, femme, dit Ab-Grall, quand il eut repris haleine.

— Qu'y a-t-il donc, Ewen ?

— Voici une pièce d'or, que m'a donnée la Sirène, et si ce qu'elle m'a dit en me la donnant est vrai, nous serons, sans tarder, les plus riches de tout le pays.

— Que t'a donc dit la Sirène, mon homme ?

— Elle m'a dit que, si je déposais cette pièce d'or sur la pierre de notre foyer, demain, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, des pièces semblables ne cesseraient de tomber, par la cheminée, dans notre chaumière.

— Je ne crois pas beaucoup à tant de bonheur, répondit Guyona ; il faut pourtant déposer la pièce d'or sur la pierre du foyer, comme te l'a recommandé la Sirène, pour voir... Dieu seul sait ce qui peut arriver.

Et Ab-Grall déposa la pièce d'or sur la pierre du foyer, avant de se coucher, et, durant toute la

nuit, il ne rêva que de la Sirène et de ses pièces d'or, qu'il croyait entendre tomber par la cheminée. Le lendemain matin, en se levant, il se hâta d'aller voir si la promesse de la Sirène s'était réalisée. Mais, hélas ! la pièce d'or qu'il avait déposée la veille sur la pierre du foyer y était toujours, seule. Cependant, le soleil n'était pas encore levé. Dès qu'il commença de paraître à l'horizon, il entendit dans sa cheminée un bruit qui le fit tressaillir de joie. C'étaient les pièces qui commençaient de tomber, juste au moment annoncé, et cette pluie d'or ne cessa qu'au coucher du soleil. Jugez du bonheur des deux époux ! A mesure que la pierre du foyer se couvrait d'or, Ab-Grall et ses enfants et sa femme (car Guyona n'avait pu rester dans son lit, tant elle était transportée de joie) rangeaient les pièces par piles, dans leur armoire, puis sur la table, puis ils les jetèrent par poignées et les entassèrent sur l'aire de la chaumière, qui en était presque toute pleine, quand le soleil disparut dans la mer. Alors, se tut le joyeux carillon que faisaient les pièces d'or en tombant sur la pierre. Le pêcheur et sa femme et ses enfants étaient si fatigués, qu'ils se couchèrent sans manger. Le lendemain matin, craignant que leur bonne fortune de la veille ne fût qu'une illusion, leur premier soin, en se levant, fut de s'assurer, par la vue et par le toucher, que

c'était bien une réalité, et non une vaine illusion. O bonheur ! les tas d'or étaient toujours où ils les avaient déposés, la veille. Ils en remplirent alors deux vieux coffres de chêne, qui étaient au bas de la chaumière, et enfouirent le reste sous terre, dans le sol même de leur habitation.

Ab-Grall alla alors à Lannion, avec de l'or plein ses poches, et il acheta du pain blanc, de la viande, du vin, et de quoi faire des habits neufs à sa femme, à ses enfants et à lui-même; il acheta même un cheval, sur lequel il mit ses emplettes, monta par-dessus le tout, et revint alors à sa chaumière de la Lieue-de-Grève, fier comme un riche propriétaire. Et, à partir de ce jour, c'était tous les jours des festins et des dépenses, qui étonnaient les voisins. Peu de temps après, ils bâtirent une belle maison neuve et achetèrent des champs et des chevaux et des vaches. Les enfants furent aussi envoyés à l'école, en ville. Tout cela excitait fort l'étonnement et aussi la jalousie des pêcheurs de Saint-Michel-en-Grève et de Locquirec, et on en causait beaucoup.

— Comment, se disait-on, Ewen Ab-Grall, qui était si misérable, il n'y a pas encore un an, peut-il être devenu, tout d'un coup, si riche ?

— Il faut qu'il ait trouvé un trésor, disaient les uns. — Ou qu'il ait vendu son âme au Diable ou

quelqu'un de ses enfants, pour avoir de l'argent à discrétion, disaient d'autres.

Cette dernière opinion prévalait même, généralement, et l'on regardait de travers le pêcheur, devenu riche si soudainement, et personne ne se souciait de faire société avec lui.

Cependant leur dernier enfant, Fanch, grandissait et venait à merveille. A l'âge de dix ans, on l'envoya aussi à l'école, à la ville, et il apprenait tout ce qu'il voulait. Quand il venait à la maison, en congé, son père et sa mère l'embrassaient tendrement, puis, ils pleuraient, parfois, en le regardant, et plus il avançait en âge, plus ils devenaient tristes et inquiets. C'est qu'ils songeaient à la menace de la Sirène.

Quand Fanch eut dix-huit ans, il cessa d'aller à l'école, et l'envie lui prit alors de voyager, pour voir du monde et du pays. Son père et sa mère ne s'y opposèrent pas, pourvu toutefois qu'il évitât de s'approcher de la mer.

— Eh bien! répondit-il, j'irai du côté de la Cornouaille, et je continuerai d'aller jusqu'à ce que j'arrive à Paris.

On lui donna de l'argent et de l'or, autant qu'il en voulut, et un domestique pour l'accompagner, et ils partirent tous les deux, sur d'excellents chevaux.

— Surtout n'approche jamais de la mer, mon

fils ! lui criaient encore son père et sa mère, de loin.

— Je vous le promets, rassurez-vous à ce sujet, répondit Fanch, un peu intrigué d'une recommandation si pressante.

— Mon père et ma mère, dit-il à son compagnon de route, ont, sans doute, peur que je me noie.

Et il n'y pensa plus.

Ils traversèrent toute la Cornouaille, s'arrêtant où bon leur semblait, puisqu'ils ne manquaient ni d'argent ni de temps, et arrivèrent à Vannes. De là, ils se dirigèrent sur Paris. Comme ils traversaient, un jour, une grande lande, ils trouvèrent sur leur passage un cheval mort, une charogne, que se disputaient un loup, un épervier et un bourdon. Ces trois animaux ne pouvaient pas s'entendre et se repaître en paix, bien qu'il y eût là de quoi les satisfaire tous les trois, et même au delà. Le loup chassait l'épervier, qui lui donnait des coups de bec dans les yeux, et le bourdon, inquiété par l'épervier, le piquait et le tourmentait aussi, comme il pouvait. C'étaient des cris et des hurlements terribles. Les deux voyageurs s'approchèrent.

— Comment, mes pauvres bêtes, ne pouvez-vous pas vous entendre, puisqu'il y a de quoi vous contenter tous les trois, et même au delà ? leur dit Fanch.

— C'est le loup qui veut tout dévorer, le glouton! dit l'épervier.

— Et ce vilain épervier qui ne veut pas me laisser approcher, dit le bourdon.

— Ils cherchent tous les deux à m'aveugler, dit le loup.

— Si vous voulez, reprit Fanch, je vais vous mettre d'accord, et partager la proie entre vous de manière à ce que chacun de vous ait ce qui lui convient le mieux ?

— Nous le voulons bien, répondirent les trois animaux.

— Eh bien ! écoutez-moi : La chair et les os seront au loup, les entrailles à l'épervier, et le sang au bourdon. Êtes-vous contents de ce partage ?

— Très contents, répondirent-ils; merci, l'homme !

Et voilà la paix faite, et chacun de s'occuper de sa part.

Cependant, Fanch et son compagnon se remirent en route.

— Cet homme nous a rendu service, en mettant la paix entre nous, et nous lui devons bien quelque chose en retour, dit alors l'épervier.

— C'est vrai, répondit le bourdon; il serait convenable que chacun de nous lui donnât quelque marque de sa reconnaissance, n'est-ce pas, loup ?

Le loup répondit par un grognement, et continua de manger gloutonnement.

— Je vais lui dire de revenir, reprit l'épervier.

Et l'épervier partit. Il eut bientôt rejoint Fanch et son compagnon.

— Homme ! homme ! lui cria-t-il, au-dessus de sa tête.

Fanch, étonné de s'entendre appeler, leva les yeux en l'air, et, apercevant l'épervier :

— Que me voulez-vous, épervier ? lui demanda-t-il.

— Retournez un peu sur vos pas, je vous prie.

— Comment ! est-ce que vous vous êtes remis à vous quereller ?

— Non, ce n'est pas cela ; nous voudrions, tous les trois, reconnaître le service que vous nous avez rendu, en vous faisant chacun notre petit présent.

Fanch dit à son domestique de l'attendre, où il était, et revint sur ses pas, de plus en plus étonné.

Quand il fut auprès du cheval mort :

— Eh bien ! loup, dit l'épervier, quel présent feras-tu à cet homme ?

— Je veux le manger ! répondit le loup.

— Glouton ! tu ne parles jamais que de manger ; tu sais quel service nous a rendu cet homme ;

sans lui, nous n'aurions jamais pu nous entendre. Fais-lui donc quelque petit présent.

— Je veux le manger ! répéta le loup.

— Voyons, loup, soyez donc plus raisonnable que cela, lui dit, à son tour, le bourdon.

— Eh bien ! dit alors le loup, d'assez mauvaise grâce, et sans cesser de manger, je lui accorde la faculté de se changer en loup, quand il le voudra.

— A la bonne heure ! dirent les deux autres.

— Moi, dit alors l'épervier, je lui accorde aussi la faculté de pouvoir se changer en épervier, quand il le voudra.

— Et moi, dit le bourdon, je lui dis que, quand il aura besoin de mon aide, il n'aura qu'à m'appeler, et je ne me ferai pas attendre. Il reconnaîtra, plus tard, que, quoique petit, je puis aussi lui être utile (1).

— Merci bien, bonnes bêtes, leur dit Fanch, et il rejoignit son domestique, et ne lui dit rien de ce qui venait de se passer. Ils continuèrent leur route. Tôt après, comme ils passaient auprès d'un bois, Franch, pressé de vérifier si les trois animaux ne s'étaient pas moqués de lui, entra

(1) Cet épisode des animaux reconnaissants se rencontre fréquemment, et nos conteurs populaires en abusent volontiers, comme de celui de la princesse que l'on conduit à un serpent à sept têtes, et quelques autres.

dans le bois et donna son cheval à tenir à son domestique, en lui disant de l'attendre un peu. Quand il fut à couvert derrière un buisson, il dit, ou pensa seulement :

— Je voudrais être changé en loup !

Et aussitôt le voilà devenu loup. Il sortit alors du bois, bondit sur le chemin et s'avança vers le domestique, en lui montrant les dents. Celui-ci se mit à appeler son maître, en criant :

— Maître ! maître ! accourez, vite ! Il y a ici un grand loup, qui va me dévorer !

Mais, comme il ne venait pas, il partit au grand galop de son cheval, abandonnant celui de son maître. Le loup le poursuivit, quelque temps, puis il le laissa aller, et il n'eut qu'à penser :

— Je voudrais redevenir homme !

Et aussitôt il fut rendu à sa forme première. Il attendit quelque temps son domestique, pensant qu'il reviendrait ; mais, comme il ne revenait pas, il s'ennuya d'attendre et dit :

— Au diable, un peureux pareil ! et il remonta sur son cheval et partit.

Il arriva alors sur le bord d'un grand étang, qui était couvert d'oies. Il ne vit ni chaussée, ni bateau pour passer. Le voilà bien embarrassé, car il ne savait pas nager, quoique né au bord de la mer ; son père et sa mère lui avaient toujours défendu d'en approcher. Comment faire ? Il se

décida à faire entrer son cheval dans l'eau. Le cheval nageait très bien. Mais, les oies accoururent autour de lui, en criant, et si nombreuses, si serrées, qu'il avait bien de la peine à se frayer un chemin parmi elles. Fanch leur émietta un pain qu'il avait dans sa poche, et il les caressait, leur passant la main sur le dos et les appelant bonnes bêtes, belles oies du bon Dieu, ce qui paraissait les flatter beaucoup. Il arriva ainsi de l'autre côté de l'eau. Il était grand temps, car son cheval n'en pouvait plus. Alors, une des oies, la plus grande et la plus belle, lui dit, dans un langage qu'il comprit facilement :

— Si jamais tu as besoin de moi, tu n'auras qu'à m'appeler, en quelque lieu que je sois, et j'arriverai aussitôt : je suis la reine des oies.

— Merci bien, Madame la Reine des oies, lui dit Fanch poliment, et il poursuivit sa route.

Un peu plus loin, comme il traversait une grande lande, il se trouva soudain entouré d'un nombre infini de fourmis, grandes comme de petits moutons, et qui menaçaient de le dévorer, lui et son cheval. Il leur distribua ce qui lui restait encore de provisions, et prit toutes les précautions possibles pour que son cheval n'en blessât aucune. Quand il n'eut plus rien à leur donner, il leur dit :

— Je n'ai plus rien, mes pauvres bêtes ; je vous

ai donné tout ce que j'avais, et moi-même, je serai obligé de me passer de dîner.

Alors une fourmi, qui était plus grande que les autres, prit la parole en ces termes :

— Merci à toi, homme ! Nous étions toutes affamées, et tu nous a rendu un grand service ; aussi, si jamais tu as besoin de nous, en quelque lieu que tu te trouves, tu n'auras qu'à appeler la reine des fourmis, et elle ne se fera pas attendre, car je suis la reine des fourmis.

— Merci bien de votre bonté, Madame la Reine des Fourmis, répondit Fanch poliment.

Il continua sa route, et, tout en marchant, il faisait cette réflexion :

— Les bêtes du bon Dieu paraissent toutes me vouloir du bien, et c'est de bon augure.

Le soir arrivait. Il se trouva auprès d'un vieux château, entouré de bois et de hautes murailles. Il frappa à la porte ; elle s'ouvrit, et il entra dans une vaste cour, où il ne vit personne. Apercevant une porte ouverte, dans un grand corps de logis, il attacha son cheval à un poteau de pierre qui se trouvait par là, et entra, par cette porte, dans une vaste cuisine, où il vit un mouton entier qui cuisait à la broche ; mais, par ailleurs, ni homme, ni femme, ni bête ; rien qui vécût, enfin. Il s'assit sur le banc, auprès du feu, persuadé que, tôt ou tard, quelqu'un se montrerait.

Il avait grand appétit, ayant distribué toutes ses provisions aux oies et aux fourmis ; aussi, fatigué d'attendre, il se leva, en disant :

— Arrive que pourra, il faut que je mange !

Et il débrocha le mouton, le mit sur la table et l'entama, sans compliment. Il trouva aussi du vin, et il soupa on ne peut mieux. Comme il était toujours seul, il fut bientôt pris de sommeil. Alors, une main invisible prit la lumière, sur la table, et s'avança vers l'escalier. Fanch n'était pas peureux : il se leva et suivit la lumière. Celle-ci le conduisit dans une belle chambre, où il y avait un excellent lit de plume. Fanch se déshabilla, se coucha et dormit tout d'un somme, jusqu'au lendemain matin.

Dès que le soleil fut levé, il fut réveillé par une voix criarde et tremblante qui disait :

— Hé ! mon fils, ce n'est pas tout de venir manger, boire et dormir ainsi tranquillement dans mon château ; et le travail ? Il faut travailler, ici !

Il ouvrit les yeux, et vit une petite vieille, courbée sur un bâton, et dont les dents, longues et pointues, ressemblaient à celles d'un rateau.

— De quel travail parlez-vous donc, grand'-mère ? lui demanda Fanch, sans s'émouvoir.

— Lève-toi ! lève-toi, vite, et je te le ferai voir.

Fanch se leva, tranquillement, et, quand il eut déjeûné, la vieille le conduisit auprès d'un puits très profond, qui était dans la cour du château. Elle y jeta une boule d'argent et lui dit :

— Il faut que tu me rapportes cette boule, avant le coucher du soleil, aujourd'hui, ou il n'y a que la mort pour toi ! Tiens, voici une coquille de patelle (*brinik*), pour dessécher le puits.

Et elle lui donna une coquille de patelle, et s'en alla alors.

Voilà notre garçon bien embarrassé, je vous prie de le croire. Il se grattait la tête et se disait :

— Je suis un homme perdu !

Et il regardait le puits et sa coquille, d'un air désespéré. Puis, tout à coup :

— Tiens ! tiens ! peut-être bien que la reine des oies pourrait me tirer d'embarras ? Elle m'avait dit de l'appeler à mon secours, en cas de besoin ; j'ai assez besoin, je crois ; voyons un peu :

> Reine des oies, accours, accours,
> Car j'ai besoin de ton secours !

Et au même instant, il entendit un bruit d'ailes, au-dessus de sa tête, et la reine des oies descendit auprès de lui et lui demanda :

— Vous avez besoin de mon secours, Fanch ?

— Oui, sûrement, bonne reine, car vous me voyez bien embarrassé.

— Dites-moi en quoi je puis vous être utile.

— Une vieille femme, qui demeure dans ce château, et qui m'a tout l'air d'une sorcière, m'a conduit auprès de ce puits et y a jeté une boule d'argent, en me disant : « Il faut que tu me la rapportes, avant le coucher du soleil, aujourd'hui, ou il n'y a que la mort pour toi ! » Et voici ce qu'elle m'a donné pour déssécher le puits !

Et il montrait sa coquille de patelle.

— N'est-ce que cela ? lui dit la reine des oies ; rassure-toi alors, car ce sera vite fait, comme tu vas le voir.

Et la reine des oies descendit dans le puits, plongea sous l'eau et reparut, un moment après, avec la boule d'argent dans son bec.

— Tiens, dit-elle à Fanch, voilà la boule ; tu peux la porter à la vieille, quand tu voudras ; mais, ne lui dis pas que c'est moi qui te l'ai retirée du puits.

— Merci bien, ô bonne reine, vous m'avez sauvé la vie !

Puis la reine des oies s'éleva dans l'air, et disparut.

Fanch, de son côté, alla trouver la vieille femme, tout joyeux et tout fier, et lui dit, en lui présentant la boule :

— Tenez, grand'mère, voici votre boule d'argent.

La vieille fut bien étonnée.

— Quoi, déjà, mon fils ! Comment t'y es-tu donc pris ?

— Pendant que vous n'aurez pas de travaux plus difficiles à me donner, vous ne me verrez pas embarrassé.

— Eh bien ! mon fils, va te promener dans les jardins du château, et, quand le dîner sera prêt, je t'appellerai.

Fanch alla se promener, tranquillement, dans les jardins du château, qui étaient magnifiques, et, à midi, la vieille l'appela pour dîner. Quand il eut dîné, il alla encore se promener, jusqu'au soir. Quand il rentra, la vieille n'était plus là ; mais, il trouva la table servie et il mangea et but, tout à son aise, puis, une main invisible prit le chandelier sur la table et le conduisit à sa chambre à coucher, comme la veille.

Le lendemain matin, il fut encore réveillé par ces paroles :

— Allons, mon fils, debout ! debout ! Ce n'est pas le tout de manger, de boire et de dormir à son aise dans mon château, il faut aussi travailler. Allons, debout ! debout, vite !

Fanch ouvrit les yeux et vit encore, auprès de son lit, une vieille femme ; mais, il lui sembla que ce n'était pas la même que la veille ; celle-ci lui paraissait plus vieille et plus laide encore.

— Quel travail, grand'mère ? lui demanda-t-il, en se frottant les yeux.

— Lève-toi, vite, et je te le ferai voir.

Fanch se leva, descendit dans la cuisine et déjeûna. Puis, la vieille le conduisit dans le grenier du château, devant un grand tas de grains, et lui dit :

— Voilà un tas de trois sortes de grains mélangés, froment, orge et avoine. Il te faudra mettre chaque sorte de grain dans un tas à part, de manière à ce qu'il ne se trouve dans aucun des trois un seul grain d'une espèce différente. Voilà ton travail d'aujourd'hui, et si tu ne l'as pas terminé au coucher du soleil, il n'y a que la mort pour toi !

Puis, la vieille s'en alla, et Fanch resta seul devant le tas de grains.

— Ces vieilles sont certainement folles, se disait-il ; quel homme au monde est capable d'exécuter des travaux de la nature de ceux qu'elles m'imposent ? Heureusement, que j'ai encore pour moi la reine des fourmis ! Si elle ne vient pas à mon secours, c'en est fait de moi. Je vais l'appeler, pour voir :

> A mon secours, ô Reine des fourmis !
> Vite, venez, je suis de vos amis.

Et la Reine des fourmis arriva aussitôt et demanda :

— Vous avez besoin de moi, Fanch ?

— Oui, sûrement, ma bonne reine. Une vieille femme, qui demeure dans ce château, m'a conduit dans ce grenier et m'a dit : « Voilà un grand tas de trois sortes de grains mélangés, froment, orge et avoine. Il faut que, pour le coucher du soleil, aujourd'hui, tu m'aies mis chaque sorte de grain dans un tas à part, autrement, il n'y a que la mort pour toi ! » Comment voulez-vous, bonne reine, que moi, ni aucun homme au monde puisse exécuter un pareil travail ? Aussi, suis-je un homme perdu, si vous ne me tirez d'embarras.

— Rassure-toi, lui répondit la Reine des fourmis, car s'il ne te faut que cela, ce sera vite fait.

Alors, la Reine des fourmis monta sur le toit, fit je ne sais quel signe, et, un instant après, le grenier fut envahi par des millions de fourmis. Leur reine leur expliqua ce qu'il y avait à faire, et aussitôt elles se mirent à l'ouvrage, avec une ardeur merveilleuse. Elles firent trois tas de grains distincts, et, dans aucun des trois tas, il ne fut possible de trouver deux grains d'espèce différente.

Quand le travail fut terminé, la Reine des fourmis se retira, avec ses sujets, après avoir été vivement remerciée par Fanch. Celui-ci descendit alors du grenier et alla trouver la vieille femme, et lui dit :

— Le travail est terminé, grand'mère.

— Quoi, déjà, mon fils? Je crains bien que ce ne soit mal fait; il faut que j'aille voir.

Et elle monta au grenier, examina minutieusement les trois tas, et ne put trouver, dans aucun d'eux, deux grains d'une espèce différente. Elle en fut fort étonnée.

— C'est parfait, mon fils, dit-elle à Fanch; tu peux, à présent, aller te promener dans les jardins du château, jusqu'à ce que je t'appelle, pour dîner.

Fanch alla donc se promener dans les jardins, et bientôt la vieille l'appela pour dîner, après quoi, il alla encore se promener. Le soir, quand il rentra, la seconde vieille avait disparu, comme la première; mais, la table était servie, et c'était l'important pour lui. Il soupa, à son aise, puis il monta à sa chambre à coucher, toujours précédé par une lumière portée par une main invisible.

Le lendemain matin, il fut réveillé par une troisième vieille, plus petite et plus laide encore que les deux autres. Elle lui cria aussi :

— Allons, mon fils, debout! debout, vite! Ce n'est pas le tout de manger, de boire et de dormir à son aise, dans mon château, il faut aussi travailler! Debout donc, et au travail!

— Quel travail donc, grand'mère? lui demanda Fanch, tranquillement.

— Lève-toi, vite, et je te le ferai voir.

Fanch se leva, descendit dans la cuisine, puis, quand il eut déjeûné, la vieille lui dit :

— Voici l'épreuve d'aujourd'hui : nous sommes trois sœurs, dans ce château, et tu nous a vues toutes les trois. Je vais entrer avec mes sœurs dans une chambre, où ne pénètre aucun rayon de lumière, et, dans l'obscurité la plus complète, il faut que tu dises laquelle de nous trois est la plus jeune et la plus jolie. Si tu te trompes, il n'y a que la mort pour toi ; mais, si tu réussis, tes épreuves seront terminées, le charme sera rompu, et tu pourras épouser celle que tu préféreras de nous trois, car nous sommes de belles princesses, filles du roi d'Espagne, et retenues enchantées dans ce château par un méchant magicien.

Ayant dit ces paroles, la vieille introduisit Fanch dans une chambre où l'obscurité était complète, et y entra elle-même. Les deux autres vieilles y étaient déjà. Voilà encore notre homme bien embarrassé ! Comment dire laquelle de ces trois sorcières était la plus jeune et la plus jolie, même en plein jour ? Elles étaient toutes horriblement laides, et paraissaient avoir à elles trois un millier d'années ! Fanch pensa alors :

— Qui pourrais-je bien appeler à mon secours, cette fois ? Il n'y a que l'épervier et le bourdon que je n'ai pas encore appelés. L'épervier ne peut

entrer ici, il ne faut pas y songer; peut-être bien que le bourdon trouverait le moyen d'arriver jusqu'à moi; je vais l'appeler, puisqu'il ne me reste pas d'autre chance.

A peine eut-il formé le désir d'être secouru par le bourdon, qu'il entendit ce bruit qui lui annonça sa présence : Vraon ! vraon ! Puis une voix lui murmura à l'oreille :

— Ne t'inquiète pas, me voici. Cherche les princesses à tâtons, dans l'obscurité, et quand tu m'entendras voltiger autour de la tête d'une d'elles, ce sera celle-là la plus jeune et la plus jolie, et tu pourras le dire, sans crainte de te tromper, car je connais parfaitement les trois princesses, et, tous les jours, je leur fais visite, dans leurs chambres.

Fanch se sentit rassuré, et il s'avança, les bras tendus en avant, pour chercher les princesses, dans l'obscurité. Il en prit une, mais n'entendant pas le bruit convenu, il la quitta, pour en chercher une autre. Il en prit une seconde ; ce n'était pas encore celle-là. Mais, dès qu'il mit la main sur la troisième, il entendit, autour de sa tête : Vraon ! vraon !... et, sans hésiter, il s'écria :

— C'est celle-ci la plus jeune et la plus jolie des trois princesses !

Et c'était vrai. Aussitôt, la chambre se trouva

éclairée, et il vit, à son grand étonnement, trois belles princesses, au lieu des trois horribles vieilles de tout à l'heure. Et toutes les trois, elles s'empressaient autour de lui, pour le remercier.

— Nous sommes, disaient-elles, filles du roi d'Espagne ; nous étions retenues enchantées dans ce château, par un méchant magicien ; mais, vous avez rompu le charme, et nous sommes libres, à présent, de retourner à la cour de notre père. Venez avec nous, et, quand nous serons en Espagne, vous épouserez celle que vous préférerez de nous trois.

Fanch était bien embarrassé, et ne savait que répondre. Cependant, comme il voulait voyager encore et courir les aventures, trouvant que cela ne commençait pas trop mal, il dit :

— Mille mercis, belles et aimables princesses, mais, je suis encore bien jeune pour me marier. Plus tard, en poursuivant mes voyages, je passerai, quelque jour, par l'Espagne, et alors, nous verrons.

Les trois princesses prirent alors la route de l'Espagne, peu satisfaites d'avoir rencontré un libérateur si peu galant, et Fanch poursuivit, de son côté, son voyage. Nous allons le suivre, et laisser les trois princesses retourner à la cour de leur père.

Il arriva enfin à Paris. Il descendit au meilleur

hôtel de la ville, qui se trouvait vis-à-vis du palais du roi.

Tous les jours, de la fenêtre de sa chambre, il voyait une jeune princesse, d'une grande beauté, à une des fenêtres du palais. C'était la fille unique du roi. Les deux jeunes gens passaient des heures entières à se regarder l'un l'autre.

— Quelle belle princesse ! se disait Fanch ; si je pouvais lui parler seulement ! L'épervier, il m'en souvient, m'a dit qu'il m'accordait la faculté de me changer en épervier, à mon souhait ; je pourrais, de cette façon, me transporter auprès de la princesse, puis redevenir homme... Jusqu'à présent, je n'ai pas encore eu recours à lui : voyons donc s'il tiendra sa parole, comme les autres animaux, dont je n'ai eu qu'à me louer. Je voudrais être épervier !

A peine eut-il prononcé ces derniers mots, qu'il fut changé en épervier, et il alla voltiger autour de la fenêtre où se trouvait la princesse.

— Oh ! le bel oiseau ! s'écria celle-ci.

Et, appelant sa fille de chambre :

— Venez ! venez ! Essayons de le prendre !

L'épervier ne se laissa pas prendre, ce jour-là, et il s'envola, après avoir quelque temps voltigé autour de la princesse, effleurant ses joues, du bout de ses ailes. Mais, le lendemain, comme la princesse était à sa fenêtre, il vint encore, et se

laissa prendre, cette fois. La princesse, toute joyeuse, courut le montrer à son père :

— Voyez, mon père, le bel oiseau que j'ai pris !

— Oui vraiment, ma fille, répondit le vieux roi ; c'est un épervier, si je ne me trompe.

On mit l'oiseau dans une belle cage, et la princesse voulut l'avoir dans sa chambre, pour la divertir.

Le soir, quand la femme de chambre eut déshabillé et couché sa maîtresse, celle-ci, qui lisait un peu dans son lit, avant de dormir, fut fort étonnée d'entendre une voix qui disait :

— J'ai grand froid aux pieds !

Elle regarda de tous côtés, et ne vit personne.

— Qui donc a parlé, dans ma chambre ? dit-elle ; ce n'est pas l'oiseau, sans doute ?

— Si, c'est bien moi, répondit l'épervier.

— Comment, pauvre petite bête, vous parlez aussi ? Mais vous n'êtes donc pas ce que vous paraissez être ?

— Non, je n'ai pris cette forme que pour arriver jusqu'à vous.

Et ayant alors souhaité de redevenir homme, il se présenta sous sa forme naturelle à la princesse. Celle-ci reconnut facilement le jeune homme qu'elle avait remarqué à la fenêtre de l'hôtel voisin. Elle voulut appeler sa femme de chambre ; mais, Fanch s'y opposa, lui représen-

tant le scandale que la présence d'un jeune homme dans sa chambre causerait dans le palais. Elle se laissa facilement persuader, et ce ne fut que le lendemain matin, à l'heure où la femme de chambre de la princesse venait ordinairement pour l'habiller, qu'il reprit la forme d'un épervier, et rentra dans sa cage. Pendant tout le jour, il était épervier, et la nuit, il redevenait homme.

Il y avait plusieurs mois que les choses se passaient de la sorte, lorsqu'on s'aperçut que la princesse prenait de l'embonpoint, avec une rapidité étonnante. Le vieux monarque n'y trouva rien à redire ; au contraire, il était enchanté de voir sa fille si bien portante ; mais, les courtisans et les domestiques commençaient à jaser, et à interpréter cet embonpoint subit d'une tout autre façon. Enfin, la princesse se dit malade et elle ne quittait plus sa chambre. On fit venir, l'un après l'autre, tous les médecins de la ville ; mais, aucun d'eux ne connaissait rien à sa maladie, ou plutôt n'osait dire ce qu'il en savait. Le roi était désolé, car il aimait beaucoup sa fille. Un jour, un vieux cuisinier du palais s'arrangea de manière à aller lui-même servir à dîner à la princesse, dans sa chambre. Il l'observa bien, et vit clairement ce que c'était que sa maladie. Le soir, à table, il dit, devant tous les valets et les do-

mestiques, qu'il avait vu la princesse de près, et qu'il connaissait la nature de sa maladie. Ce propos fut rapporté au roi, qui fit appeler aussitôt le vieux cuisinier, et lui dit :

— Comment, cuisinier, vous avez dit que vous connaissez la nature de la maladie de la princesse, alors que tous les médecins de la ville ont déclaré n'y rien connaître ?

— Oui, sûrement, sire, je l'ai dit, et je ne m'en dédis pas.

— Eh bien ! parlez, vite, alors ; vous serez bien récompensé, si vous la guérissez.

Le cuisinier, avant de paraître devant le roi, avait roulé plusieurs serviettes sous son tablier, et il répondit :

— Eh bien ! sire, la princesse votre fille ne peut être guérie que lorsqu'elle aura fait comme ceci.

Et en même temps, il laissa tomber les serviettes à ses pieds.

Le roi comprit et pâlit de colère.

— Comment, coquin, qu'oses-tu dire là ?

— Rien que la vérité, sire, et vous le verrez, bientôt.

Il courut, furieux, à la chambre de sa fille et reconnut facilement que le vieux cuisinier ne l'avait pas trompé. Il s'emporta en injures contre la princesse. L'épervier était dans sa cage, et il écoutait et regardait, les yeux clairs.

— Qui est le père de ton enfant, malheureuse ? demanda le roi.

— L'épervier ! répondit la princesse, en fondant en larmes.

— Comment, l'épervier ? Tu oses eucore te moquer de moi !...

Et le roi leva la main sur sa fille.

— Holà ! doucement, s'il vous plaît ! dit une voix, derrière lui.

Il se détourna vivement, et fut bien étonué de se trouver face à face avec un jeune homme, qu'il ne connaissait pas. C'était Fanch.

— Qui êtes-vous ? lui demanda le roi.

— Le père de l'enfant que votre fille porte dans son sein, et je vous demande sa main.

— Comment avez-vous fait pour pénétrer jusqu'ici ?

Fanch lui expliqua tout. Le roi comprit alors qu'il avait affaire à un homme qui était protégé par quelque puissance supérieure, et il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de lui accorder ce qu'il demandait. C'est ce qu'il fit, eu effet, quoique d'assez mauvaise grâce. Le mariage fut célébré, dès le lendemain, mais sans pompe ni grands festins (1).

(1) Toutes ces épreuves et ces métamorphoses semblent étrangères à la fable première, qui se perd dans des épisodes

Un fils du roi de Turquie faisait aussi la cour à la princesse, et il espérait bien l'épouser, car le vieux roi lui était favorable. Furieux de se la voir enlever de la sorte, il jura de se venger. Il dissimula et feignit de faire la paix avec son rival heureux et de rechercher son amitié. Un jour, il proposa à Fanch un voyage où ils devaient traverser un bras de mer. Fanch, qui ne pensait pas à mal, et qui avait perdu de vue la dernière recommandation de son père et de sa mère, accepta, sans hésiter. Ils partirent donc, tous les deux, et, arrivés au bras de mer, ils montèrent dans la barque du passeur. Fanch regardait tranquillement dans l'eau, penché sur le bord de l'embarcation, quand le prince turc le poussa de l'épaule et le jeta dans la mer, dans l'intention de le noyer. Mais, la Sirène se trouva là, qui le saisit aussitôt, en disant :

— Il y a longtemps que je t'attendais !

Et elle l'entraîna au fond de l'eau. Elle l'y retint pendant deux ans. Bien souvent il la pria

empruntés à d'autres contes, et qui n'ont d'autre but que d'allonger la narration et d'en augmenter le merveilleux. Les conteurs populaires, les mauvais conteurs, abusent souvent de ce moyen de souteuir l'attention de leur auditoire, et ce n'est que comme type du genre que nous avons crn devoir donner ce récit, tel que nous l'avons entendu.

Ici, le conteur rentre dans la fable première, après une trop longue interpolation.

de lui permettre de revenir un peu sur la terre, pour voir le soleil radieux, et respirer l'air d'en haut. Mais, ce fut toujours en vain. Au bout des deux ans de séjour dans sa grotte, un jour, il la priait encore instamment, et comme elle se montrait insensible à ses prières, il lui dit :

— Élevez-moi, seulement un instant, au-dessus de l'eau, sur la paume de votre main, afin que je puisse, une dernière fois, voir la terre, ma patrie !

La Sirène crut pouvoir lui accorder cela, sans danger, et elle le leva au-dessus de l'eau, sur la paume de sa main. Alors Fanch souhaita, bien vite, de devenir épervier; ce qui fut fait sur-le-champ, et il s'éleva en l'air, bien haut.

La Sirène, furieuse, souleva des vagues énormes vers le ciel; mais, ce fut inutilement, elles ne pouvaient atteindre à la hauteur où était l'épervier. Celui-ci se dirigea, sans perdre de temps, vers Paris, et, parvenu aux portes de la ville, il descendit à terre et redevint homme. Quand il entra dans la ville, il n'y était question partout que du mariage du prince turc avec la fille du roi; la noce devait avoir lieu, le lendemain même.

— Je croyais la princesse mariée ? dit Fanch à un homme qui pérorait, au milieu d'un groupe, détaillant le programme des fêtes.

— On voit bien que vous êtes un étranger, lui répondit-on : le mari de la princesse s'est noyé, il y a de cela deux ans, et sa veuve, longtemps inconsolable, a fini par consentir à épouser le prince turc, qui lui faisait déjà la cour, avant son premier mariage avec un aventurier, venu on ne sait d'où.

— Il était temps d'arriver ! se dit Fanch, en s'éloignant.

Et il combina alors son plan pour pouvoir entrer dans le palais et arriver à temps auprès de sa femme.

Au moment où l'on venait de se mettre à table, dans le palais, il souhaita, par la vertu de l'épervier, de devenir un prince plus beau et plus richement paré que tous ceux qui se trouvaient au banquet des noces. Ce qui fut fait aussitôt. Il était tout brillant d'or, de perles et de diamants. De plus, un carrosse tout en or, attelé de quatre chevaux magnifiques, se trouva aussi à sa disposition. Il y monta et se rendit au palais du roi. Il demanda à dire un mot, en secret, à la nouvelle mariée. Celle-ci était déjà à table, auprès de son nouvel époux. Un valet s'empressa d'aller lui dire qu'un jeune prince, beau et brillant comme le soleil, demandait à lui dire un mot, en secret.

Elle consulta son père et son époux. Tous les deux ils lui conseillèrent d'aller recevoir le prince

inconnu. Elle fut éblouie, au premier abord, par sa beauté et ses parures, et ne le reconnut pas. Mais, quand il lui dit, en lui ouvrant ses bras : — « Je suis votre premier mari ! » elle le reconnut aussitôt, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie et de bonheur.

La princesse l'emmena alors dans la salle du banquet, en le tenant par la main, et le fit asseoir à côté d'elle à table, faisant reculer d'un rang le prince turc. Tout le monde le regardait avec étonnement et admiration, et personne ne le reconnaissait. Le nouveau marié était déjà jaloux des attentions que sa fiancée avait pour l'étranger. Les femmes, et surtout les jeunes princesses de tous les pays, qui se trouvaient là, oubliaient de manger, en le regardant.

Un peu avant la fin du repas, la princesse se leva et parla de la sorte :

— Roi très sage et très expérimenté, mon père, et vous, prince, qui aspirez à être bientôt mon époux, je voudrais vous adresser une question et vous demander un conseil.

— Parlez, princesse, lui répondirent le roi et le prince.

Et elle reprit :

— J'avais une jolie petite clef d'or, qui ouvrait mon trésor, et j'eus la douleur de la perdre. Alors, je fis faire une nouvelle clef. Mais, quelque

temps après, je retrouvai la première, et je me trouve en avoir deux, à présent. Je suis bien en peine de savoir de laquelle je dois me servir, de l'ancienne ou de la nouvelle ? Or, conseillez-moi à ce sujet, je vous prie.

— Respect est toujours dû aux anciens, dit le roi; gardez votre ancienne clef, ma fille.

— Et vous, prince, qu'en pensez-vous ?

— Je suis de l'avis du sage roi, mon beau-père, répondit le prince turc, un peu troublé et inquiet de ce que pouvait cacher cette histoire de clefs de la princesse.

— Eh bien ! reprit alors la princesse, en prenant par la main le prince inconnu, je suivrai votre conseil : voici mon premier mari, que j'ai retrouvé, et je le garde !

Vous pouvez juger de l'étonnement et du trouble que produisirent ces paroles.

Alors, le prince Fanch prit la parole à son tour, et, s'adressant au prince turc, qui pâlissait et tremblait, il parla ainsi :

— Et toi, fils du roi de Turquie, te rappelles-tu la promenade que nous fîmes ensemble, quand tu me jetas traitreusement dans la mer ? Tu croyais t'être débarrassé de moi, pour toujours, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu t'es trompé, et je veux te récompenser, comme tu le mérites, traître digne de l'enfer !

Se tournant alors vers les valets, qui écoutaient, silencieux et ébahis, comme tous les convives :

— Qu'on fasse chauffer un four à blanc, et qu'on y jette cet homme !

Ce qui fut fait sur-le-champ.

Puis, le premier étonnement passé, la gaîté et les ris reparurent, et l'on dansa et l'on chanta, et, pendant quinze jours de suite, ce fut des réjouissances et des festins continuels (1).

Conté par Barbe Tassel, du bourg de Plouaret (Côtes-du-Nord).

(1) Ce conte, très mélangé, se compose d'éléments et d'épisodes empruntés à différentes fables et principalement à deux contes contenus dans le recueil des frères Grimm, sous les titres de : *La Reine des Abeilles* et *L'Ondine de l'étang*. Tout le milieu du récit rappelle les fables du type de *l'Enfant vendu au diable avant sa naissance*. Je le reproduis fidèlement tel que je l'ai recueilli, pour donner une idée de la manière dont certains conteurs, croyant augmenter l'intérêt de leurs récits, les altèrent et les mélangent, à plaisir. Plus un conte est long et rempli de merveilles et d'épreuves, plus il a de succès, ordinairement, auprès de l'auditoire des veillées d'hiver.





XI

BIHANIC ET L'OGRE

Un vieux pêcheur de Douarnenez était resté veuf avec trois fils, jeunes eucore. Il n'avait pour tout bien que sa barque et ses filets. Tous les jours, il allait en mer avec ses trois fils, et ils vivaient ainsi, tant bien que mal, du produit de leur pêche. Mais, le vieillard vint à mourir, quand Dieu jugea que son heure était venue, et les trois frères restèrent sans appui et sans autre ressource que la petite barque et les filets que leur laissait leur père. Ils continuèrent d'aller tous les jours en mer, comme devant, quel que fût le temps. Mais, hélas! manquant encore d'expérience dans le métier, ils ne prenaient presque rien.

Un jour, leur barque fut jetée en pleine mer, par un coup de vent, et, par un temps affreux, ils passèrent la nuit dehors, à la grâce de Dieu. Au matin, le vent tomba et ils abordèrent à une

terre inconnue d'eux. C'était une île. Comme ils y cherchaient quelque habitation, ils arrivèrent devant un vieux château ceint de hautes murailles. Mais, ils avaient beau tourner autour, ils ne trouvaient pas de porte. Comment faire pour y entrer ? Ils étaient bien embarrassés. Alors, le plus jeune des trois, qui avait nom Bihanic (le petit), grimpa sur un grand chêne, qui était contre le mur, puis, se glissant le long d'une branche, il descendit dans un grand jardin, rempli de belles fleurs et de fruits de toute sorte. Une fois dans le jardin, il jeta des poires, des pommes, des oranges, et des pêches à ses frères, par-dessus le mur. Après quoi, et quand il en eut mangé lui-même son content, il voulut aussi visiter l'intérieur du château. Les portes en étaient grandes ouvertes et il entra. Il arriva dans la cuisine et n'y trouva personne. Mais, il vit un bœuf entier qui cuisait à la broche, et sur la table, il y avait un tas de miches de pain blanc tout frais. Il en prit quelques-unes et se hâta de les aller jeter à ses frères, par-dessus le mur. Puis, il revint à la cuisine, coupa une tranche de bœuf et se mit à la manger, tranquillement, comme s'il eût été chez soi. Tôt après, il entendit quelqu'un qui descendait, lentement et lourdement, l'escalier de pierre, comme s'il avait un poids de deux cents livres à chaque pied. Il se cacha vite sous la table

et vit arriver un Ogre, qui avait bien dix pieds de haut et cinq ou six en largeur. L'Ogre débrocha le bœuf, qui rôtissait devant le feu, et le posa sur la table. Puis, il alla à son cellier et en rapporta une barrique de vin, sous son bras. Il posa la barrique à terre, sur un bout, la défonça et commença alors à manger et à boire. Et il mangeait et buvait, il fallait voir comme ! Tout à coup, il lâcha une pétarade telle, qu'on aurait dit une demi-douzaine de coups de canon ! Bihanic en fut balayé par le vent, jusqu'au fond de la cuisine. Il se releva lestement, se présenta devant l'Ogre, son bonnet à la main, et lui dit d'un air dégagé :

— Bonjour, mon père !

— Comment, ton père, avorton? répondit l'Ogre, surpris de le voir; d'où viens-tu ?

— De votre ventre, mon père.

— Comment cela ?

— Oui vraiment, vous êtes bien mon père, et vous venez de me mettre au monde, dans la pétarade de tout à l'heure. N'avez-vous donc rien senti d'extraordinaire ?

— Il est vrai que je ne me souviens pas avoir jamais fait autant de bruit, et il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire, là-dedans.

— C'était moi.

— Quoique tu sois bien petit, je suis bien aise de t'avoir pour me tenir société ; du moins je ne

serai plus seul, à présent, dans cet immense château, où je m'ennuie parfois. Assieds-toi là, en face de moi, et mange et bois.

Bihanic s'assit en face de l'Ogre et mangea et but, un peu rassuré. Quand il ne resta plus rien du bœuf, que les os, l'Ogre lui dit :

— A présent, je vais en voyage, pour la chasse aux hommes, et il se peut que je sois absent, quelque temps ; mais, ne t'en inquiète pas, car tu ne manqueras de rien, ici ; tu trouveras à boire et à manger, à discrétion, et le jardin est rempli de fruits délicieux de toute sorte. Je te laisse ma chienne pour te tenir compagnie. Voici encore, pour t'amuser, les clefs de tous les appartements du château. Il y en a soixante-dix, et elles sont toutes en diamant. Avec elles, tu pourras tout visiter et te promener partout. Il n'y a qu'une seule clef dont tu ne pourras trouver l'emploi.

L'Ogre partit alors.

Bihanic commença par s'assurer si ses frères étaient restés à l'attendre ; mais, ceux-ci, ne le voyant pas revenir, s'étaient dit, au bout de quelque temps : « Bihanic aura été, sûrement, mangé par l'Ogre qui habite dans ce château, » et ils s'en étaient allés.

Bihanic, muni de son trousseau de clefs, se mit à parcourir toutes les salles et les chambres du

château, et il allait de surprise en surprise, d'admiration en admiration, car partout il trouvait des monceaux d'argent, d'or, de diamants et des merveilles de toute sorte. Par ailleurs, ni homme ni bête. Il lui restait encore une clef qui n'avait pas servi, et, il avait beau chercher, il ne trouvait pas la serrure de cette soixante-dixième clef. Il en était très contrarié, lorsqu'il vit la chienne, qui le suivait partout, appuyer ses deux pattes de devant contre la muraille, en aboyant et en le regardant, comme pour lui faire signe. Il examina bien l'endroit et aperçut un trou de serrure, auquel sa soixante-dixième clef s'ajustait parfaitement. Il l'y introduisit, ouvrit et vit, dans une cachette, un coffret tout garni de diamants. Il ouvrit ce coffret, car la clef était dans la serrure, et y trouva un diamant beaucoup plus grand et plus brillant que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors ; et à l'intérieur du coffret, sur une des parois, il put lire ces mots : « Celui qui possédera ce diamant n'aura qu'à dire : « Par la vertu de mon diamant, « que telle ou telle chose arrive ! » et aussitôt tous ses désirs, quels qu'ils soient, seront réalisés. »

— A merveille ! se dit Bihanic. Et il prit le diamant dans sa main et prononça les mots suivants : « Par la vertu de mon diamant, que nous soyons transportés à Paris, la chienne et moi ! » (Cette chienne-là était la reine des chiens.)

En un instant, la chienne et lui furent transportés à Paris à travers les airs. Ils y arrivèrent de nuit, devant le palais du roi. Alors, Bihanic dit encore : « Par la vertu de mon diamaut, je demande qu'il y ait ici un château magnifique, bien plus beau que celui du roi ! »

Et aussitôt il se trouva sur la place un château comme il l'avait demandé. Les murailles en étaient d'argent, les feuêtres d'or, et sur le toit, il y avait un diamant à la place de chaque ardoise.

Le lendemain matin, quand le soleil levant parut dessus, tous les yeux en étaient éblouis, et nul ne pouvait le regarder longtemps. Quand le vieux roi se réveilla, il mit la tête à la fenêtre et faillit être aveuglé par l'éclat de la lumière.

— Qu'est ceci ? s'écria-t-il en colère.

Et il appela son premier général et lui dit :

— Qui donc a eu l'audace d'élever un pareil château en présence du mien, pour m'aveugler ?

— Hélas ! sire, nul ne le sait, et nous en sommes tous aussi étonnés et aussi indignés que vous. Cela s'est fait pendant la nuit, et par quelque art magique, sans doute.

— Allez vite dire au maître de ce château de venir me trouver, sur l'heure.

Le général se dirigea vers le château, avec des

troupes et des canons. Bihanic, en les voyant venir, s'avança à leur rencontre.

— Est-ce vous, lui demanda le général, qui avez eu l'audace d'élever ce château, pour offusquer celui de mon roi ?

— C'est bien moi, ne vous déplaise, général.

— Eh bien ! venez trouver mon maître, et venez vite, ou il n'y a que la mort pour vous.

— Doucement, mon général ! Dites à votre roi que, s'il veut me parler, il vienne lui-même me trouver, chez moi.

— Quelle insolence ! Nous allons canonner votre château et le détruire entièrement, si vous ne voulez nous suivre à l'instant.

— Comme il vous plaira, général ; mais, pour moi, je ne suis nullement décidé à vous suivre.

Alors, les canons furent braqués contre le château et la canonnade commença. Mais, les boulets, loin de causer quelque dommage au château de Bihanic, rebondissaient et venaient tuer les soldats qui les lançaient et renverser leurs pièces. Voyant cela, le général comprit qu'il y avait quelque sorcellerie dans l'affaire, et qu'il aurait tort de s'opiniâtrer à vouloir lutter contre un pouvoir qui se moquait de lui et de ses canons. Il s'en retourna vers son roi, tout penaud, et lui conta la chose. Le vieux roi aussi crut devoir agir plus prudemment, et il alla lui-même prier

l'inconnu de vouloir bien accepter à dîner, dans son palais. Bihanic s'empressa d'accepter.

Il fut placé à table à côté de la fille unique du roi, jeune princesse d'une beauté merveilleuse. Il devint amoureux d'elle, sitôt qu'il la vit, et la demanda en mariage à son père. Celui-ci se garda bien de refuser un prince si galant, et qui avait un si beau château, et les noces furent célébrées, huit jours après. Il y eut, à cette occasion, de grands festins et des réjouissances publiques, dans tout le royaume. Les deux frères de Bihanic furent aussi de la noce, et ils quittèrent, dès ce moment, leur barque et leurs filets pour habiter le château de leur frère cadet.

Une fois les réjouissances et les festins terminés, c'est-à-dire au bout d'un mois environ, les trois frères allaient souvent chasser ensemble, dans uue forêt voisine, qui abondait de gibier de toute sorte. Bihanic laissait son talisman au château, quand il allait à la chasse, et n'avait aucune inquiétude à ce sujet, car sa femme seule savait où il le mettait, encore n'eu connaissait-elle pas la vertu magique.

Cependant l'Ogre était rentré dans son château, tôt après le départ de Bihanic. Inconsolable de la perte de son talisman et de sa chienne, il passa plusieurs jours à se lamenter et à faire retentir tous les environs de cris et de hurlements sau-

vages. Puis, il partit à la recherche du ravisseur. Voici de quel stratagème il s'avisa, pour le retrouver. Son château, comme nous l'avons dit, abondait de diamants, de toute dimension et de toute valeur. Il en remplit un sac, le chargea sur ses épaules et se mit en route, visitant tous les pays et criant partout où il passait : « Deux diamants neufs pour un vieux ! Qui veut deux diamants neufs pour un vieux ? » Au bout d'un mois, il arriva aussi à Paris, et se mit à parcourir la ville en criant : « Deux diamants neufs pour un vieux ! Qui veut deux diamants neufs pour un vieux (1) ? »

Tous ceux qui avaient de vieux diamants les échangeaient contre des diamants neufs.

Bihanic était à la chasse, avec ses deux frères. Mais, sa femme, en entendant crier : Deux diamants neufs pour un vieux ! fit comme tout le monde. Elle prit le diamant de son mari, qui lui semblait être vieux, et courut l'échanger contre deux diamants neufs.

Dès que l'Ogre vit son talisman, il le reconnut, le saisit avec empressement, et, jetant là son sac avec tout ce qu'il contenait, il s'enfuit, au plus vite.

(1) Cf. *Aladin, ou la Lampe merveilleuse,* des *Mille et une Nuits.*

Quand Bihanic rentra de la chasse, sa femme ne lui dit rien de l'échange qu'elle avait fait. Il soupa, puis il alla se coucher, comme à l'ordinaire, sans souci de rien. Mais, au milieu de la nuit, il eut froid et se réveilla. Grand fut son étonnement de voir les étoiles du ciel et de se trouver couché sur la terre nue, en plein air, à côté de sa femme.

Il se frotta les yeux en se disant : — Certainement je rêve. Mais, hélas ! il ne rêvait pas, et il fallut bien reconnaître la triste réalité. Avec son talisman, son château et tout ce qu'il renfermait s'en était allé, comme il était venu !

Quand le vieux roi, le lendemain matin, vit revenir sa fille, tout en pleurs et grelottante de froid, et qu'il apprit d'elle comment son mari avait perdu son château et qu'il la faisait coucher à la belle étoile : — « Je me doutais bien, dit-il, furieux, que c'était quelque aventurier duquel on ne devait attendre rien de bon. Qu'on le jette en prison, pour attendre le moment de monter à l'échafaud ! »

Et Bihanic fut jeté en prison.

Cependant, la chienne était allée au palais du vieux roi, et là elle écoutait tout ce qui se disait. Un jour, ayant entendu dire que son maître serait exécuté, à dix heures, le lendemain matin, elle trouva moyen de se rendre auprès de lui, dans

sa prison, et lui parla de la sorte (car elle était aussi sorcière) : — « Mon maître, le roi veut vous faire mourir, demain matin. Mais, soyez sans inquiétude, je saurai vous tirer de danger. Je vais faire un voyage, pendant la nuit, et pour demain matin, je serai de retour, pour vous sauver, au moment où vous monterez à l'échafaud. Je vous le répète, soyez sans inquiétude. »

Bihanic embrassa la chienne, par reconnaissance, et elle partit aussitôt pour son voyage mystérieux.

Elle se rendit auprès de la reine des chats, lui conta l'affaire et la pria de lui venir en aide.

— Je ne puis rien, par moi-même, pour vous tirer d'embarras, lui dit la reine des chats ; mais, allons trouver la reine des rats, et je pense qu'elle saura nous être utile.

Elles allèrent toutes les deux trouver la reine des rats, et lui exposèrent le cas, en la priant de vouloir bien leur prêter son assistance. « L'Ogre, ajouta la reine des chiens, depuis qu'il a retrouvé son talisman, le porte dans une grande molaire creuse qu'il a, au fond de la bouche, et c'est là qu'il faut le lui prendre ! »

La reine des rats réfléchit un peu, puis elle dit :

— Soyez tranquille, je vous rapporterai le diamant, et voici comment je m'y prendrai : Je ferai un mélange de vinaigre, de sel, de poivre et de

jus de tabac; j'y tremperai ma queue, puis, la nuit venue, je me glisserai dans la chambre de l'Ogre, par un trou, que je connais dans la muraille, et je la lui passerai deux ou trois fois par la bouche, pendant qu'il dormira. Il éternuera alors, si fort, qu'il rejettera le diamant. Je m'en emparerai aussitôt et vous l'apporterai, dans la cour du château, où vous m'attendrez.

Le stratagème fut trouvé excellent. On fit la mixture désignée, la reine des rats y trempa sa queue, quand elle entendit ronfler l'Ogre, qui, comme à l'ordinaire, avait mangé un bœuf entier à son souper et bu sa barrique de vin ; puis, elle pénétra dans sa chambre, et tout réussit à souhait. Quand la queue eut été passée pour la deuxième fois par la bouche de l'Ogre, celui-ci éternua trois fois, à faire trembler tout le château. A la troisième fois, il éternua encore, et le diamant jaillit de sa dent creuse sur le plancher de la chambre. La reine des rats s'en empara aussitôt, le rapporta à la chienne, qui attendait dans la cour et qui reprit aussitôt la route de Paris, en toute hâte. Elle y arriva, au moment où son maître montait à l'échafaud. Il était temps ! Bihanic, en la voyant venir, reprit courage (car il commençait à désespérer), et, se tournant vers le roi, qui était là, assis sur un siège doré, il lui dit :

— Je vous demande, sire, comme dernière

grâce, de me permettre d'embrasser ma chienne, que je vois venir là-bas, et qui est restée fidèle à son maître, jusqu'à sa dernière heure.

Le roi fit signe de la tête qu'il consentait, et on monta la chienne sur l'échafaud. Bihanic l'embrassa et lui prit en même temps le diamant, qu'elle portait dans sa bouche. Quand il le tint dans sa main, il dit : « Par la vertu de mon diamant, je veux que tous ceux qui sont venus ici, comme à une fête, pour me voir trancher la tête, s'enfoncent en terre jusqu'au cou ! »

Ce qui fut fait, aussitôt. Prenant alors le grand sabre du premier général, il trancha la tête à tous ceux qui lui avaient désiré du mal, et laissa vivre les autres. Puis, à l'aide de son talisman, il fit revenir son château en face du palais du roi, comme devant.

La chienne se changea alors en une belle princesse. Il l'épousa et vécut heureux avec elle, dans ce beau château, le reste de ses jours.

Conté par Jean-Marie Le Ny, laboureur, à Plounevez-du-Faou (Finistère), le 15 juin 1870.

Ce conte pourrait aussi bien rentrer dans la division des contes à talismans, du troisième volume.

FIN DU TOME DEUXIÈME





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

VI

LE MAGICIEN ET SON VALET

VII

LES TROIS FRÈRES

VIII

PERSONNAGES ET ANIMAUX FABULEUX ET APOCRYPHES



Achevé d'imprimer le 28 Février 1887

par G. Jacob imprimeur à Orléans

pour Maisonneuve et Ch. Leclerc

libraires éditeurs

à Paris











